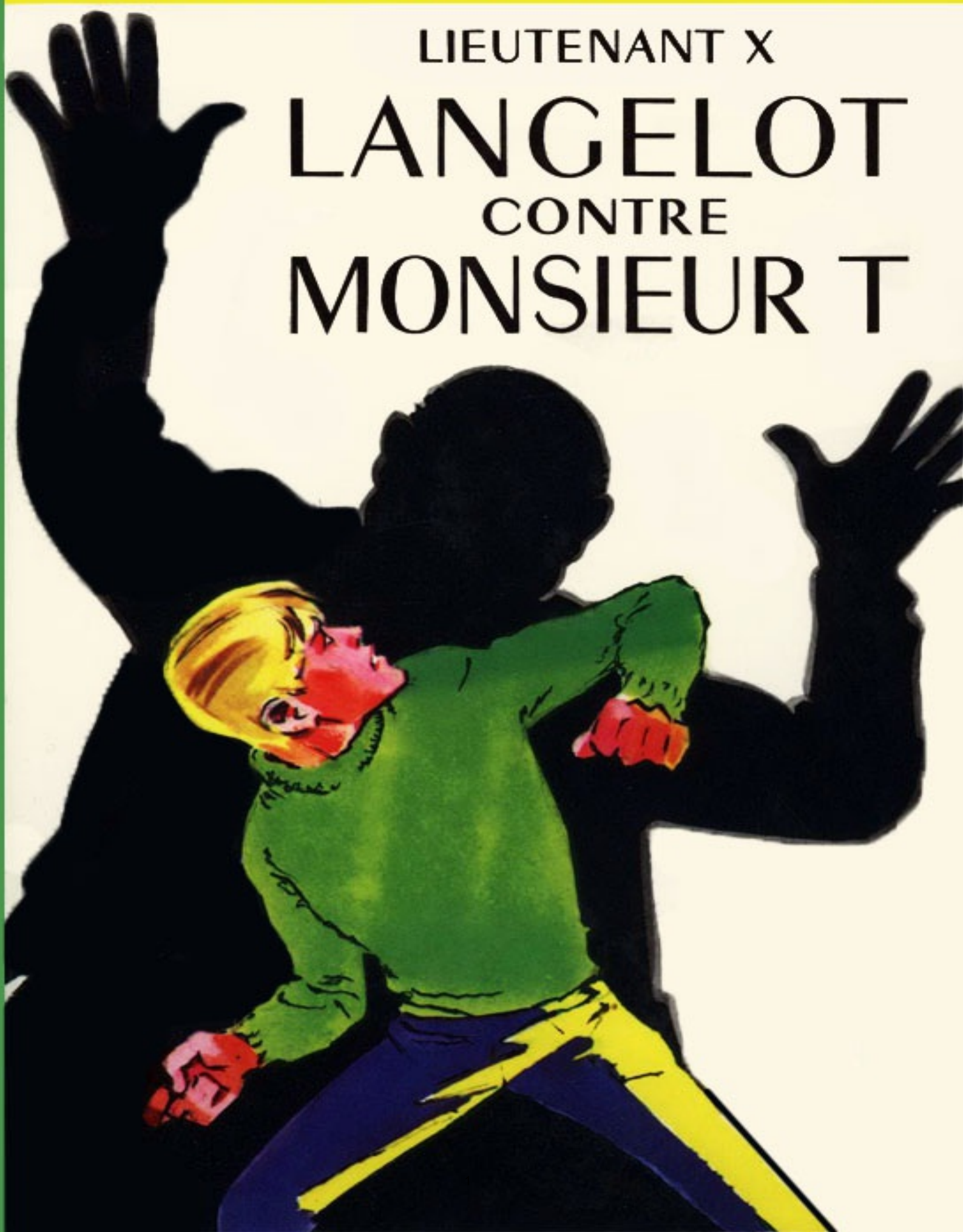
BIBLIOTHÈQUE VERTE

LIEUTENANT X

LANGELOT CONTRE MONSIEUR T



LIEUTENANT X

LANCELOT CONTRE MONSIEUR T

ILLUSTRATIONS DE MAURICE PAULIN

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

HACHETTE

PREMIÈRE PARTIE

S.N.I.F.
SOLITAIRES MAIS SOLIDAIRES
S.N.I.F
SERVICE NATIONAL D'INFORMATION FONCTIONNELLE
Agent N° .. 222 .....
sous-lieutenant. LANGELOT.
Obligation est faite à toutes les autorités civiles et militaires de faciliter l'exécution des missions du titulaire.
le chef du S.N.I.F.
SIGNATURE DU TITULAIRE

1

TOUT commença le plus innocemment du monde.

La famille Montferrand était réunie autour de la table. On dînait. Mme Montferrand, replète et souriante, versait la soupe avec la grande louche ancestrale. Les quatre enfants racontaient leur journée. Le capitaine, selon son habitude, écoutait attentivement, faisait de brefs commentaires et ne racontait rien.

Alice avait appris de nouveaux pas à son cours de danse ; Marie, de nouvelles recettes à son cours ménager. Marc se préparait à partir en vacances avec sa patrouille de louveteaux.

« Moi, dit Michel, je suis allé préparer ma compal d'histoire avec Legoff. Il est très fort en histoire, Legoff.

— Ce serait un charmant garçon, remarqua Mme Montferrand, s'il consentait à se peigner un peu plus souvent. Une fois par semaine, par

exemple. »

Michel – treize ans – jeta un regard sombre à sa mère : il n'aimait pas qu'on critiquât ses amis, surtout à juste titre.

« Et figurez-vous, reprit-il, qu'il lui est arrivé une drôle d'histoire, à Legoff !

— On les connaît, ses drôles d'histoires ! s'écria Alice, sarcastique. Il est encore tombé dans une bouche d'égout, ou bien il est allé à un concert qui était annoncé pour le mois dernier.

— Certainement pas, répliqua Michel. Legoff est distrait, mais pas à ce point-là. Il est allé visiter la Conciergerie…

— Ça n'a rien de drôle, interrompit Alice. C'est plutôt cafardeux.

— Laisse-moi donc parler. Legoff est allé visiter la Conciergerie et, au moment de donner le pourboire au guide, il s'est aperçu qu'il n'avait pas de monnaie.

— Bien sûr ! fit Alice, triomphante.

— Il regarde dans son portefeuille et que voit-il ? Le billet de cent francs dont un de ses oncles lui a fait cadeau pour son anniversaire et qu'il avait oublié de dépenser.

— Voilà quelque chose qui ne m'arriverait jamais, dit Alice.

— Legoff demande au guide : « Monsieur, pouvez-vous me faire de la monnaie ? – Volontiers », répond l'autre. Alors…

— Legoff lui donne les cent francs et s'en va ?

— Pas du tout. Alice, ne m'interromps pas tout le temps ! Le guide rend la monnaie. Neuf billets de dix, une pièce de cinq, quatre pièces d'un franc et cinq de vingt centimes.

— Le compte y est, dit Marie, à voix basse.

— Legoff prend le tout, donne vingt centimes au guide et s'en va. Il allait sortir, quand le guide le rattrape et lui redemande la pièce de cinq francs : « Allez, le gosse, rends-la-moi immédiatement, et pas de discussion. » À la place, il propose tout un lot de ferraille. Vous savez comment est Legoff : il a déjà l'air d'un homme…

— Oh ! si peu ! insinua Alice.

— Et il déteste qu'on le prenne pour un petit garçon. Il répond vertement, dans le style « Mon brave homme, qui vous a permis de me tutoyer », enfin

du Legoff, quoi. Le guide change de ton : « Cette pièce, j'en ai besoin. Soyez compréhensif, j'ai un petit-fils qui les collectionne. » Legoff, attendri, veut lui rendre la pièce, fouille ses poches, ne la retrouve plus. « Désolé, monsieur. J'ai dû la perdre. » Le guide se fâche de nouveau et crie « Au voleur ! – Ah ! vous m'ennuyez ! » répond Legoff et il pique un cent mètres. Le guide le poursuit ; à ce moment, arrivent soixante vieilles filles américaines qui protègent involontairement la retraite de Legoff en obstruant la sortie. Le guide en reste pour ses frais. Curieux, non ?

— Pas si curieux que ça, commenta Alice. D'abord on ne dit pas « vieille fille », mais « demoiselle d'un certain âge », tu devrais le savoir. »

Le capitaine Montferrand – quarante-cinq ans, cheveux en brosse commençant à grisonner – regarda son fils aîné avec un intérêt certain.

« Pour autant que tu saches, demanda-t-il, Legoff ne souffre pas d'un excès d'imagination ?

— Oh ! non papa, il est très sérieux.

— Et cette pièce, il ne l'a toujours pas retrouvée ?

— Si, papa. C'est là le plus drôle de l'affaire. Il n'était pas plus tôt rentré chez lui qu'il la retrouvait dans une poche de pantalon. »

Alice leva les yeux au ciel.

On en était au dessert lorsque le capitaine tira une pièce de cinq francs de son porte-monnaie et la tendit à Michel.

« Quand tu auras fini de manger, tu prendras ta bicyclette, tu iras voir Legoff, tu lui demanderas la pièce que lui a remise le guide, tu lui donneras celle-ci en échange et tu me rapporteras la sienne. As-tu compris ?

— Oui, papa, répondit Michel en ouvrant de grands yeux.

— En outre, tu lui feras décrire ce guide avec le plus de précision possible, mais sans qu'il ait l'impression de te donner un signalement. S'il te demande des explications, tu lui diras… par exemple que la patrouille de Marc a fondé un syndicat de lutte contre les faux-monnayeurs. Quelque chose qui ne fasse pas sérieux.

— Pas sérieux ! Ma patrouille ! » s'indigna Marc.

Michel, lui, se contenta de dire :

« Bien, papa. »

Dans la famille Montferrand, on obéissait d'abord ; on demandait

pourquoi ensuite – et seulement quand on y était invité.

Néanmoins, tout en achevant sa mousse au chocolat, Michel jetait à son père des regards discrets mais perplexes. À quoi pouvait servir au capitaine Montferrand une pièce de cinq francs exactement pareille à une autre pièce de cinq francs ?

Une fois de plus, Michel se demanda ce que son père pouvait bien faire dans ce vague état-major où il prétendait servir, depuis qu'il avait perdu une jambe au combat…

2

LE lendemain, neuf heures du matin.

La pièce de cinq francs formait un rond d'argent sur le buvard vert foncé qui ornait le bureau du capitaine Montferrand au S.N.I.F. (Service national d'information fonctionnelle).

« Qu'en pensez-vous ? » demanda le capitaine en commençant à bourrer sa pipe.

Langelot prit la pièce et l'examina soigneusement.

« Liberté, égalité, fraternité, 5 francs, 1963 », lut-il sur la première face. En outre, il y a un fouillis de petites branches : on croirait une réclame Nestlé. De l'autre côté, je vois « République française » et la semeuse dansant une gigue au soleil levant. Sur la tranche de la pièce, « Liberté, égalité, fraternité », encore une fois. Ces gens se répètent. »

Il reposa la pièce sur le bureau.

« Je suppose, dit-il, que l'hypothèse de la fausse monnaie est exclue. D'une part, personne ne s'amuserait à fabriquer des pièces de cinq francs : cela reviendrait trop cher pour le bénéfice que cela rapporterait. D'autre part, même si cette pièce était fausse, on ne voit pas pourquoi le guide y aurait tellement tenu. Au contraire : il aurait dû se réjouir de s'en voir débarrassé.

— Bien raisonné, Langelot, dit le capitaine en allumant sa pipe.

— À l'école du S.N.I.F., reprit le jeune agent secret, on nous a appris qu'il existait de petites boîtes, en forme de pièces de monnaie, servant au transport des messages. Le grand espion soviétique Rudolf Abel procédait souvent ainsi, si je ne me trompe. Cette pièce est peut-être une boîte de ce genre ?

— C'est aussi ce que j'ai pensé, dès que j'ai entendu Michel me raconter son histoire, et c'est pourquoi je l'ai envoyé la chercher.

— Alors ?

— Les gens du labo sont formels : « pièce vraie, pleine, authentique, ordinaire », voilà leur réponse.

— Dans ces conditions, l'attitude du guide est inexplicable.

— Précisément.

— Et je suis chargé de lui trouver une explication ? »

Les deux officiers se regardèrent dans les yeux. Le capitaine Montferrand était un des chefs du service secret le plus moderne de France ; le sous-lieutenant Langelot, âgé de dix-huit ans, l'un des exécutants les plus doués placés sous ses ordres. Ils avaient appris à se connaître : outre l'estime professionnelle qu'ils se portaient mutuellement, ils éprouvaient l'un pour l'autre une sincère affection. Ils se sourirent.

« J'ai peut-être tort d'attacher de l'importance à un incident minime, dit Montferrand. Mais comme il se trouve justement que vous n'avez rien à faire en ce moment… Espérons que, pour une fois, vous aurez un passe-temps de tout repos. »

Et il lança un nuage de fumée bleue.

3

MONSIEUR T est gros. Que dis-je, gros ? Il est énorme. Des bajoues graisseuses flanquent sa face charnue et ballottent comme des masses de gélatine. Ses lèvres épatées, incolores, sont perpétuellement humides, et il aime les humecter encore avec une langue épaisse et courtaude comme une saucisse. Ses yeux glauques ressemblent à des huîtres ; son vaste menton, à une poupe de bateau.

Monsieur T n'a pas de cou. Sa tête repose directement sur ses épaules tombantes ; ses bras sont des jambons ; son ventre, qui a dévoré sa poitrine, est une montagne de graisse. Ses jambes… mais Monsieur T n'a pas de jambes : c'est un cul-de-jatte.

Monsieur T est assis sur un siège fabriqué sur mesure, dans une étroite cabine aux parois bardées de compteurs, de cadrans, de caméras, de micros, d'appareils divers.

Sur un écran de télévision placé devant Monsieur T, apparaît le visage d'un homme blond, bien en chair, portant des lunettes cerclées d'or.

« Gerhard Smeit, à vos ordres », dit l'homme blond.

Alors une toute petite voix, une voix pépiante de musaraigne, s'échappe de la futaille humaine.

« Ici T. Veuillez rendre compte de l'exécution du plan Mann. »

Smeit avale sa salive avec difficulté.

« La boîte à lettres n'a pas fonctionné, Monsieur T.

— Comment ? piaille l'énorme cul-de-jatte. Pas fonctionné ?

— Ou alors… la mission n'a pas été exécutée. Mais je pencherais plutôt à croire…

— Je ne vous demande pas de croire ni de pencher, mais d'agir. Vous connaissez l'importance des circuits Mann : il me les faut ! Gerhard Smeit, vous êtes un imbécile.

— Oui, Monsieur T.

— Pour l'instant, vous êtes un imbécile vivant. Mais il me suffit de lever le petit doigt pour que vous deveniez un imbécile mort ! pépie Monsieur T en dressant un petit doigt qui a l'air de peser son quart de livre.

— Oui, Monsieur T. Puis-je vous rappeler, Monsieur T, que j'étais opposé à l'utilisation de ce vieux toqué comme boîte à lettres ? »

Le cul-de-jatte se mouille abondamment les lèvres avec sa langue qu'on ne peut voir sans se demander si elle vient de Francfort ou de Strasbourg. Une lueur d'intelligence malfaisante passe au fond de ses yeux.

« Si on utilisait ses meilleurs agents pour en faire des boîtes à lettres, qui resterait-il pour mettre les lettres dans les boîtes ? piaille-t-il. C'est bon, ne répliquez pas. Je vous donne jusqu'à demain, même heure, pour avoir réglé cette question. Si l'homme a trahi, liquidez-le, et ordonnez le repli immédiat. Sinon, accélérez le mouvement. Je veux les circuits Mann, c'est compris ? Et je n'ai pas l'intention de vous payer à vous tourner les pouces. »

Monsieur T coupe la communication d'un index-salami pressé sur un bouton.

Devant son émetteur clandestin, Gerhard Smeit essuie la sueur qui lui coule du front.

4

SIX heures du matin.

Il pleuvait. Un garçon de dix-huit ans, de taille petite, les traits menus mais durs, le front barré d'une mèche blonde, descendait le quai de l'Horloge. Il portait un imperméable de couleur indéterminée, largement ouvert sur un chandail vert à col roulé et un pantalon gris.

Il s'arrêta, le nez en l'air, devant l'entrée de la Conciergerie. Il y avait des années que Langelot n'avait pas visité ce musée.

Des touristes, quelques personnes âgées arrivant de province, deux ou trois étudiants passaient sous l'arche d'entrée. Langelot les suivit, traversa une cour sinistre, aux fenêtres embusquées derrière de gros barreaux de fer, descendit quelques marches, entra dans une vaste salle où la pénombre régnait. À gauche, on vendait des tickets, des cartes postales, des livres. À droite, des barrières de bois délimitaient une zone d'où les visiteurs n'avaient

pas le droit de sortir. Les pas de Langelot résonnaient sourdement dans la salle. Il alla prendre un ticket ; la vendeuse lui dit :

« Attendez le guide.

— Combien y a-t-il de guides, madame ? »

Le visage de Langelot était ouvert, sympathique ; tout le monde aimait bavarder avec lui.

« Il y en a deux, répondit la vendeuse à cheveux blancs. Ils prennent un groupe de visiteurs, chacun à son tour. Vous n'aurez pas longtemps à attendre.

— On m'a parlé d'un guide qui raconte toujours des choses intéressantes. Comment Charlotte Corday a empoisonné Ravaillac, et tout cela. Il est tout petit et il a l'accent auvergnat. »

La dame sourit malgré elle.

« Il doit s'agir de M. Leblanc. Il n'est pas Auvergnat ; simplement il lui manque des dents.

— Ça fait longtemps qu'il travaille ici ?

— Oh ! oui, cela fait bien vingt ans. »

Langelot remercia et alla s'asseoir sur un banc de bois.

Une petite porte s'ouvrit. Un long personnage en casquette en émergea. Il avait l'allure énergique d'un sous-officier de cavalerie en retraite.

« Allons, messieurs-dames ! cria-t-il d'un ton jovial. En route pour la guillotine ! »

Son œil perçant repéra Langelot par-dessus les têtes des visiteurs qui se groupaient déjà autour de lui.

« Et vous, jeune homme, ça ne vous intéresse pas ?

— Merci, répondit Langelot. J'attends quelqu'un. »

La salle se vida, puis commença à s'emplir de nouveau. En regardant les petites portes étiquetées « Entrée interdite », Langelot regretta de ne pouvoir visiter tout l'immense et lugubre palais où s'est déroulée une bonne part de l'histoire de France.

« Je suis certain qu'on ne montre pas au public les parties les plus intéressantes », se dit-il.

De nouveau, la porte de sortie s'ouvrit. Cette fois, ce fut un petit homme rondelet qui se montra. Il ôta sa casquette et tendit la main. Un flot de

visiteurs s'écoula devant lui. Certains lui mettaient leur obole dans la main ; d'autres passaient en regardant le plafond d'un air inspiré.

Langelot se leva paresseusement et vint se joindre au nouveau groupe que M. Leblanc allait prendre en main.

« Allez, allez, méchieurs-dames, préchons, préchons ! »

M. Leblanc semblait avoir soixante ans. De maigres cheveux gris s'échappaient de sous sa casquette. Petit et rondelet, il ne paraissait pas en bonne santé : il avait le teint jaune et l'œil hagard.

Langelot tendit son ticket.

« Michel Montferrand a assuré à son père que Legoff n'avait rien d'un mythomane, pensait-il, et que nous devions prendre son histoire pour de l'argent comptant – c'est le cas de le dire. Et pourtant, le pauvre M. Leblanc n'a vraiment pas l'air d'un James Bond ! »

La visite commença par une gigantesque salle gothique, au plafond supporté par d'épais piliers.

« Ichi che tenaient les hommes d'armes du roi de Franche, pérorait M. Leblanc. Le chol, qui est dallé, était recouvert de paille… »

Bouche bée, les visiteurs, bons élèves, se pressaient autour du guide. D'autres s'égaillaient entre les piliers. Langelot, de son air le plus naïf, écoutait attentivement les explications que le vieil homme débitait d'une voix inexpressive, en battant fréquemment des paupières, et en lançant de tous côtés des gerbes de salive.

« … Les deux perchonnages les plus importants de chette époque ch'appelaient le comte des étables qui ch'occupait des étables et le comte des chierges qui ch'occupait des chierges, comme chon nom l'indique. De là, les mots connétable et conchierge. »

Ici, une petite pause. Des rires fusèrent. Une dame s'écria :

« Comme c'est intéressant ! »

« Maintenant, dit M. Leblanc, nous allons vigiter les cuigines. »

La cuisine, vaste comme une cathédrale, ou presque, ne manqua pas de produire son effet accoutumé sur les ménagères.

« Dites donc, Mâme Joséphine, si vous aviez ça au lieu de votre kitchenette !… »

Des cheminées où on aurait pu rôtir un aurochs entier occupaient les

quatre angles de l'impressionnante cuisine. Un escalier en colimaçon grimpait à l'étage supérieur.

« Pardon, monsieur, où mène cet escalier ? demanda poliment Langelot.

— Chet echcalier mène en haut, répondit gravement le guide, et, comme vous voyez, il est interdit. Maintenant, méchieurs-dames, nous allons nous diriger vers les challes les plus riches en chouvenirs de la Révoluchion franchaige. »

D'agréables frissons parcoururent quelques moelles épinières. Il n'était pas difficile, dans ces pièces obscures, aux murs épais percés à peine de quelques meurtrières grillagées, d'imaginer les jours les plus sombres de la Terreur. Au lieu de l'inoffensif M. Leblanc entouré de ses ouailles, Langelot lui-même voyait passer des sans-culottes en bonnet phrygien, armés de piques, escortant le sanguinaire Fouquier-Tinville en personne. Rien d'étonnant à ce qu'un garçon qui aimait l'histoire, comme le jeune Legoff, se plût à visiter la Conciergerie où chaque pierre, chaque serrure, chaque barreau, parle du passé.

« Ichi che trouvaient les prijonniers qui pouvaient payer leur penchion, et qu'on appelait pichtoliers parche qu'ils la payaient en pichtoles… »

« Ichi che faijait la toilette des condamnés à mort. On leur coupait les cheveux et le col de la chemije pour que rien ne vint ch'interposer chur le pachage du couperet… »

« Chechi ch'appelait la cour des femmes. Elle était réservée aux femmes, comme chon nom l'indique. Dans chette fontaine elles venaient laver leur linge. Voichi la cloche qui annonçait le départ de chaque charretée de condamnés… »

« Ah ! quelle époque ! s'écria un vieux monsieur sentimental. C'étaient des barbares, ces gens-là ! Il n'y a pas à dire, nous avons fait des progrès. »

Langelot sourit intérieurement. Son métier était de lutter contre des gens tout aussi cruels que les révolutionnaires, et souvent plus puissants et mieux organisés. Le progrès, il y croyait comme à une chance perpétuellement offerte à l'humanité, non pas comme à une réalité acquise. Mais il demeura silencieux. La première règle de conduite des agents secrets est de savoir se taire, en toutes circonstances.

Sortant de la cour des femmes, M. Leblanc ramena son monde à

l'intérieur de la prison.

« Au-dechus de vous, méchieurs-dames, chette echpèche de balcon conduijait à la chellule où était enfermé le grand poète franchais André Chénier… »

« Nous voichi enfin arrivés dans le cachot de la reine Marie-Antoinette. Voichi le guichet par lequel deux gardes la churveillaient jour et nuit… »

« À présent vous êtes dans la chapelle où furent machacrés les Chuiches rechtés fidèles au roi. Vous voyez aux murs toutes chortes de chouvenirs de la Révoluchion. »

Cadenas, chaînes, grillages et couperets de guillotine étaient pendus aux murs. Le vieux monsieur sentimental passa plusieurs fois le pouce sur un couperet et voulut savoir s'il avait vraiment servi à couper des têtes.

Après ces émotions fortes, on prit le chemin de la sortie. Langelot guignait tous les passages interdits en regrettant de ne pouvoir se laisser enfermer dans la Conciergerie comme il l'avait fait une fois dans la Tour de Londres[1].

On se retrouva, non sans quelque soulagement, dans la première salle, qui paraît sinistre à l'arrivée, mais presque gaie à la sortie.

« Et voilà, méchieurs-dames, la visite est terminée. »

Le guide se rangea sur le côté, ôta sa casquette, et tendit la main.

Langelot sortit le dernier. Au lieu de poser un pourboire dans la main tendue, il la serra.

« Monsieur Leblanc, puis-je vous dire deux mots ? »

5

UNE expression aisément reconnaissable passa sur les traits du vieux : celle de la peur. Sa main fut agitée d'un tremblement qu'il ne put contenir.

« Un point pour Legoff », pensa Langelot.

Il poursuivit :

« Vous ne m'avez peut-être pas remarqué, mais j'étais déjà là hier. J'ai assisté à votre discussion avec ce garçon. Je l'ai rattrapé. J'ai votre pièce dans ma poche. La voulez-vous ? »

Le tremblement s'accentua. Mais, dans les yeux délavés du guide, Langelot crut lire un intense soulagement.

« Ch'est bien vrai ? Vous avez la pièche ? »

Langelot était un excellent garçon. À voir les émotions contradictoires du bonhomme, il avait envie de lui remettre la pièce, de lui donner une tape d'encouragement dans le dos et de rentrer chez lui. Mais il fallait remplir la

mission.

« Vous y tenez beaucoup, à ces cinq francs, dit l'agent secret. Combien m'en donnerez-vous ? »

M. Leblanc battit des paupières, hésita. Peu à peu, il retrouvait son sang-froid. Il eut un regard rusé.

« Venez par ichi, dit-il. Nous allons cauger. »

Après avoir fait un détour par la caisse pour expliquer à la vendeuse de tickets qu'il devait s'absenter pour un instant, le guide se dirigea vers une des portes interdites, l'ouvrit avec une grosse clef, et précéda Langelot dans un étroit couloir aboutissant à un escalier en pas de vis.

L'escalier plongeait dans les entrailles de la Conciergerie.

« Quelle chance ! pensa Langelot. Me voilà dans les régions défendues ! »

S'il s'attendait à déboucher dans quelque oubliette humide située sous la Seine, il fut déçu. L'escalier menait à une grande cave cimentée servant d'entrepôt pour les objets non exposés dans le musée. Des tonnes de chaînes s'entassaient dans un coin ; dans un autre, des quintaux de serrures rouillées. Des centaines de gravures avec leurs cadres dorés, des faisceaux de piques, des bouquets de hallebardes, des caisses de pistolets, des râteliers de mousquets, des piles de registres, des monceaux de gobelets de métal, des amas de bonnets rouges fort défraîchis bordaient les murs. Au milieu de la cave se dressaient deux hautes machines de bois, avec une grande lame oblique à leur partie supérieure : Langelot reconnut des guillotines. Le tout était brillamment éclairé au néon.

« Ichi, nous cherons tranquilles pour cauger, expliqua M. Leblanc, en levant sur Langelot un regard inquiet. Je vais tout vous ekchpliquer. J'ai un petit-fils qui est numichmate et moi je chuis hépatique.

— Quelle coïncidence !

— Non, non, je m'ekchplique mal. Ch'est parche qu'il est numichmate que je voulais la pièche, et parce que je chuis hépatique que je me chuis emporté.

— Ah ! très bien. Je répète : combien me donnez-vous ? »

Vendeur et acheteur s'observèrent de près. Si le guide offrait un prix trop élevé, l'histoire du petit-fils devenait encore plus invraisemblable. Si

Langelot demandait trop d'argent, il trahissait ses soupçons.

« Comme les pièches de chette année-là chont très rares, je vous en offre vingt francs, dit enfin Leblanc.

— Vous voulez rire. J'en veux cinquante.

— Trente, pas un de plus.

— Quarante.

— Va pour quarante. »

Langelot tira la pièce de sa poche et la donna au guide. L'expérience n'était pas probante.

« Les collectionneurs sont tous fous, c'est bien connu. »

M. Leblanc prit la pièce, la tourna, la retourna en l'approchant de ses yeux myopes. Un nouveau tremblement le secoua. Il détourna son regard pour que Langelot ne pût voir son expression. Sans dire un mot, il plongea la main dans les profondeurs de sa veste, en retira un vieux portefeuille usé, y prit quatre billets de dix francs et les remit à Langelot, qui se promit de les lui rendre si le vieil homme était innocent.

« Vous pouvez profiter de l'occagion pour voir che que perchonne ne voit jamais, dit M. Leblanc d'une voix mal assurée. Les registres d'écrou de la Terreur, les piques qui ont chervi aux machacres de cheptembre… »

Malgré lui, le regard de Langelot était attiré par les guillotines.

« Ce sont des vraies ?

— Chùrement ! Chelle-chi était drechée plache de Grève, près de l'Hôtel de Ville. Vous voulez voir comment cha fonkchionnait ? »

Le vieil homme ôta sa casquette, s'accroupit près de l'une des machines, étendit les bras en croix et posa le cou dans le creux semi-circulaire ménagé à cet effet.

« Enchuite, expliqua-t-il, on rabattait la partie chupérieure de la lunette, de fachon que la tête fût bien en plache. Attendez, vous allez voir. Mettez-vous là. »

Un instant, Langelot hésita. Puis la crainte du ridicule l'emporta sur celle de la guillotine. Il s'agenouilla et posa lui-même le cou à l'endroit où était celui du guide un instant plus tôt. Le bois du support était couvert de taches rougeâtres : du sang probablement.

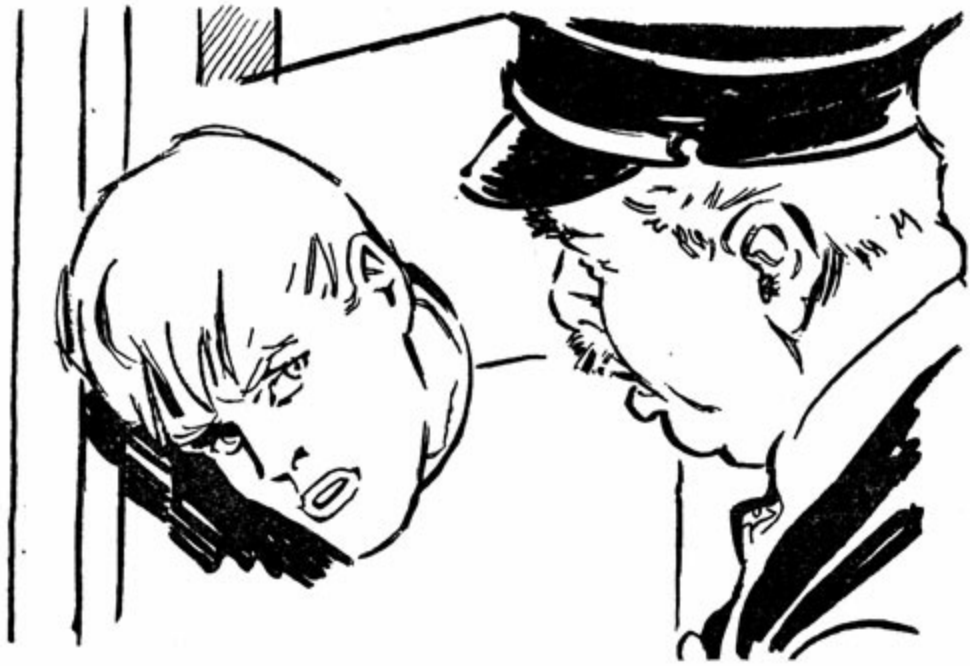
M. Leblanc s'était relevé. D'un mouvement sec, il rabattit une grosse

pièce de bois évidée en son milieu, de telle manière que le cou de Langelot se trouva emprisonné dans un trou circulaire formé de deux creux en forme de demi-cercle : celui du support et celui de la pièce mobile qui se correspondaient exactement.

« Vous remarquez, dit le guide de sa voix professionnelle, que les parties fikche et mobile chont doubles l'une et l'autre. Dans la fente chentrale che déplache le couperet que maintient chette corde. Il me chuffirait maintenant de manœuvrer che cliquet pour que, mû par la forche de la pejanteur, le couperet ch'abatte et vous coupe la tête comme chon nom l'indique. »

Langelot, les bras en croix, la tête immobilisée, à la merci d'une vieille corde qui pouvait se rompre à tout instant, se traitait d'imbécile. Soudain M. Leblanc se pencha, appuya ses mains sur ses genoux, approcha son visage de celui de Langelot. Dans les yeux incolores du vieil homme, le jeune agent secret lut la peur et le désespoir.

« Maintenant, parle, mon gars, ch'est dans ton intérêt, chuinta le guide. Qui t'a envoyé ? »



6

LE néon jetait un reflet violet sur le couperet suspendu à deux mètres au-dessus de la nuque de Langelot. Jamais le brillant agent du S.N.I.F. ne s'était trouvé dans une situation aussi tragique et aussi stupide à la fois. Après une brève pensée pour les milliers d'hommes qui étaient morts courageusement sous ce couperet, Langelot décida de payer d'audace.

« Ha ha ! très drôle, dit-il. Maintenant voulez-vous me libérer, monsieur Leblanc ? J'ai un petit cœur sensible et, de plus, cette position n'est pas très confortable.

— Tu connais mon nom. Tu me vends une pièche qui n'est pas la bonne. Tu es envoyé par quelqu'un. Par qui ? Je te donne vingt checondes pour tout me dire.

— Ce n'est pas la bonne pièce ? s'étonna Langelot.

— Non. Tu le chais très bien.

— Comment le… chavez-vous vous-même ?

— Elle n'a pas la marque entre les deux pieds de la chemeuge. La mienne avait la marque. Qu'as-tu fait de la mienne ? Parle ou je lâche tout.

— Allons, allons, ne vous affolez pas comme ça, monsieur Leblanc. Nous pouvons peut-être encore nous entendre. »

Vite, vite, Langelot réfléchissait, calculait ses chances. Le vieil homme qui grimaçait tout près de lui avait peur et risquait de faire des sottises : sans doute n'avait-il aucun intérêt à laisser tomber le couperet délibérément, mais un geste de panique, une simple maladresse, et le pesant couteau qui luisait là-haut viendrait trancher la nuque blonde de Langelot.

« Écoutez, grand-père, de deux choses l'une. Ou bien vous m'annoncez « terminé, je coupe », vous me laissez dégringoler votre petit amuse-gueule sur le cou, et vous avez à faire disparaître le cadavre d'un officier français en pièces détachées, sans parler des comptes que vous aurez à rendre pour votre histoire de pièce. Ou bien vous me dites la vérité, et nous essayons d'arranger les choses à l'amiable. J'y serai d'autant mieux disposé que vous me libérerez plus vite. »

Cette assurance, cette ironie, impressionnèrent visiblement M. Leblanc.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Prenez mon portefeuille dans ma poche revolver gauche, ouvrez-le et lisez la carte que vous y trouverez », répondit Langelot, jouant le tout pour le tout.

La carte plastifiée que M. Leblanc détailla de ses yeux de myope indiquait le grade et la qualité du sous-lieutenant Langelot, membre du Service national d'information fonctionnelle, et recommandait à tous les fonctionnaires français, civils et militaires, de faciliter l'exécution des missions de l'intéressé.

« Alors, grand-père, on est convaincu ? »

Le vieux guide hésitait encore. Enfin, il se résigna :

« Ch'est bon, dit-il. D'une fachon comme de l'autre, je chuis perdu. Mieux vaut les travaux forchés que la mort. Je vais tout vous dire, mon lieutenant.

— Commencez donc par me laisser me relever. Je tiens à mon confort. »

À regret, M. Leblanc relâcha son prisonnier en relevant la partie mobile

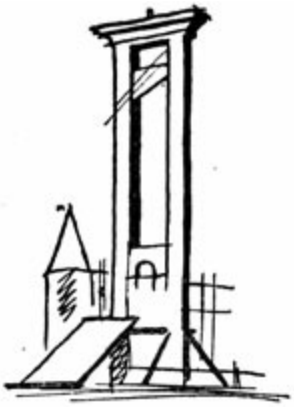
de la lunette. Langelot se remit debout, s'épousseta les genoux :

« Tout de même, monsieur Leblanc, vous devriez balayer de temps en temps… »

Intérieurement, il se disait :

« Pour une mission de tout repos, celle-ci s'annonce bien. »

La sueur perlait à son front. Il s'interdit de l'essuyer.



7

« JE trouve qu'il s'est laissé retourner bien facilement, remarqua le capitaine Montferrand.

— Pas tant que cela, mon capitaine, répondit Langelot. Mettez-vous dans sa peau. Voilà un vieux bonhomme qui végète péniblement avec un salaire dérisoire. Il y a un an, un inconnu vient le voir. « De temps en temps, lui dit-il, vous recevrez comme pourboire une pièce de cinq francs, marquée d'un T entre les deux pieds de la semeuse. Cette pièce, vous la mettrez de côté. Peu de temps après, un visiteur vous demandera la monnaie d'un billet de cent francs. Ce visiteur ne sera pas chaque fois le même homme, mais il aura toujours une cravate rouge, et *Le Figaro* dans la poche droite de son veston. Vous lui remettrez la pièce marquée. Dans la semaine qui suivra, vous recevrez un mandat de cinq cents francs à votre domicile. » Le bonhomme accepte : après tout, le manège est innocent et profitable. En un an, il a reçu et donné dix pièces. Il a donc gagné cinq mille francs : c'est agréable, mais ce n'est pas la fortune. De quoi avoir des inquiétudes, non pas de quoi les

calmer. Il se doute bien que, d'une manière ou d'une autre, il travaille pour des bandits ou pour des espions. L'angoisse le ronge.

« Hier, que se passe-t-il ? Le matin, on lui donne une pièce marquée. L'après-midi, un garçon, l'air adulte et la cravate rouge, lui demande la monnaie de cent francs. Machinalement, le bonhomme – qui est myope – donne la pièce. Puis, il s'aperçoit que *Le Figaro* manque à l'appel. Il prend peur, il veut reprendre sa pièce, il n'y réussit pas. Que lui feront ses maîtres ? Il tremble rien que d'y penser.

« Un peu plus tard, un monsieur jeune, rondouillard, avec des lunettes cerclées d'or, une cravate rouge et un *Figaro* au bon endroit se présente et demande de la monnaie. Le pauvre vieux est obligé de lui donner une pièce ordinaire, sachant bien que sa supercherie sera découverte. Il ne se fait pas d'illusions : ses maîtres sont capables de le tuer.

« Aujourd'hui, je me présente. Soulagement d'abord ; la pièce est retrouvée. Désespoir ensuite : ce n'est pas la bonne. Le pauvre vieux perd la tête, et fourre la mienne sous une guillotine : peut-être ne suis-je qu'un chenapan qui essaie de le faire chanter ? Dans ce cas, avec un peu de chance, il réussira à m'intimider et à récupérer son bien. Lorsque je me nomme, il hésite, mais finit par choisir la voie la plus facile et la plus sage : tout avouer. Là-dessus…

— Là-dessus, interrompt Montferrand, il me semble que vous avez pris des initiatives dépassant un peu le cadre de votre mission. Si je comprends bien, vous avez promis l'impunité à ce vieux sacripant s'il acceptait de travailler pour nous ? »

Langelot prit un air confus.

« Écoutez, mon capitaine, il n'a pas fait grand mal, et ce sera bien commode d'avoir une boîte à lettres à nous dans un réseau adverse. »

Montferrand suçotait sa pipe.

« Un réseau dont nous ne savons rien, remarqua-t-il, sinon qu'il utilise comme messages des pièces de cinq francs marquées d'un T… Il s'agit probablement d'une histoire de drogue ou même de voitures volées qui concerne la police et dont nous nous mêlons sans raison sérieuse. Je n'aime pas beaucoup cela, Langelot. De plus, je ne vois pas très bien comment vous protégerez votre vieux fripon contre ses patrons qu'il a tout de même trompés puisque, d'une manière ou d'une autre, il a perdu la pièce marquée. Je vous préviens que je n'ai pas de personnel de protection à mettre à votre disposition.

— Mon capitaine, je ne vous en ai pas demandé. J'ai une petite idée qui me tiendra lieu de personnel.

— Vous voulez marquer d'un T n'importe quelle pièce, et la faire donner par Leblanc à ses patrons quand ils viendront lui demander des comptes ?

— Pas tout à fait, mon capitaine. Laissez-moi faire. Je n'ai pas besoin de grand-chose : un après-midi de congé, c'est tout. »

Montferrand, l'air sceptique, accorda l'après-midi de congé, et Langelot après avoir consulté sa montre – il était midi moins vingt –, partit au pas de course. Il faisait des vœux pour que le vieux M. Leblanc ne reçût pas de visites désagréables avant que les mesures nécessaires à sa défense n'eussent été prises. Pour tout matériel, Langelot emportait avec lui un appareil photographique de la taille d'un stylo.

8

MIDI. Sortie du lycée Claude-Bernard. Des garçons de tous âges, cartables, serviettes, livres et cahiers sous le bras, se précipitaient dans la rue, criant et se bousculant. Une deux-chevaux grise stationnait devant le portail.

« Ho ! Michel ! »

S'entendant appeler, Michel Montferrand tourna la tête. Dans la deux-chevaux, il reconnut le sous-lieutenant Langelot, l'un des adjoints de son père.

« Salut, Langelot !

— Tu as le temps de venir prendre une orangeade ? Je te ramène chez toi en voiture.

— D'accord, merci.

— Ton ami Legoff est là ? On l'embarque aussi. »

Michel Montferrand devina alors que l'invitation de Langelot n'était pas

tout à fait désintéressée, mais il n'en laissa rien paraître.

« Hé, Legoff ! »

Un adolescent à la chevelure plus qu'abondante, portant des chaussettes de couleurs différentes et des taches d'encre sur les joues, répondit à cet appel et accepta l'invitation avec plaisir.

Dans le petit café où les trois garçons allèrent prendre leurs orangeades, Langelot demanda :

« C'est vous, Legoff, qui êtes tellement fort en histoire ?

— On le dit, répondit modestement Legoff en reniflant.

— Michel m'a raconté l'aventure qui vous était arrivée dans un musée.

— Aux Arts décoratifs ? Quand j'ai pris un vitrail pour la sortie ?

— Pas du tout. À la Conciergerie. Quand le guide a failli vous faire arrêter comme voleur.

— C'était un ignorant, fit M. Legoff d'un air dédaigneux. Il ne savait même pas qu'il n'y avait eu que vingt mille morts sous la Terreur. Il m'a dit : des millions.

— Il paraît que vous vous étiez trouvé sans monnaie ?

— Hé oui ! cela m'arrive souvent.

— En sortant de chez vous, vous ne vous assurez pas que vous avez de l'argent ?

— S'il fallait encore penser à l'argent ! » s'écria Legoff, superbe.

Et il renifla. Langelot insistait :

« Aujourd'hui, par exemple, vous avez des sous dans vos poches ? »

Michel Montferrand se demandait où menait cet interrogatoire. En garçon avisé, il ne disait rien. Legoff fourra machinalement les mains dans les poches de son pantalon, puis de sa veste.

« Pas un maravédis ! annonça-t-il.

— Et dans la doublure ? » insinua Langelot.

Legoff parut vexé.

« La doublure, la doublure ! Comme si je vérifiais dans la doublure… »

Il vérifia tout de même.

« Tiens, on dirait qu'il y a quelque chose. »

Langelot saisit le bord de la veste entre deux doigts, poussa délicatement, guida la pièce jusqu'au large trou percé dans la poche.

« Vous êtes bien bon, dit Legoff en reniflant. Je ne sais pas pourquoi vous vous donnez tant de mal… Cette pièce se trouvait très bien où elle était… »

Mais déjà elle brillait dans la paume de Langelot. C'était une pièce de cinq francs, et il y avait un T entre les pieds de la semeuse.

« Ça, alors ! s'écria Michel. Mais tu avais de quoi donner un pourboire, hier !

— C'était peut-être une autre », dit vaguement Legoff.

Apparemment, il régnait dans les finances du fort en histoire un désordre complet. Lorsque Langelot lui tendit sa pièce, Legoff ne s'aperçut même pas qu'une substitution venait d'avoir lieu, et que la pièce marquée d'un T reposait maintenant dans la poche du jeune officier.

Après avoir ramené les deux adolescents chez eux, Langelot arrêta son moteur, tira la pièce marquée, la pressa entre ses deux pouces, et les tourna en sens inverse l'un de l'autre.

Elle se dévissa sans difficulté.

C'était en réalité une petite boîte. Entre les deux faces qui servaient de fond et de couvercle, était ménagé un espace dans lequel reposait une mince pellicule, sur laquelle il était impossible de rien distinguer à l'œil nu.

Langelot photographia la pellicule, la remit en place, revissa la boîte, et prit le chemin de la Conciergerie.

Il laissa la deux-chevaux dans un stationnement interdit, et courut au musée.

« Dites donc, ça vous a plu, à ce que je vois ! » remarqua la vendeuse de tickets.

Langelot sourit, expliqua qu'il préparait une thèse sur André Chénier, et attendit M. Leblanc.

Il fit une nouvelle fois la visite de la Conciergerie tout entière, et, à la sortie, en guise de pourboire, déposa dans la main du guide la pièce contenant le microfilm. M. Leblanc lui répondit par un clin d'œil qui signifiait :

« Je n'ai pas encore eu à expliquer la disparition de la pièce. »

Conformément au scénario qu'il avait préparé le matin même avec le vieux guide, Langelot alla s'installer sur un banc, dans le coin le plus sombre de la salle.

Il était trois heures lorsqu'un monsieur blond, grassouillet, âgé de trente-

cinq ans environ, portant des lunettes cerclées d'or, une cravate rouge, et un *Figaro* dans la poche droite de sa veste vint prendre son ticket. Il attendit que ce fût au tour de M. Leblanc de faire visiter la Conciergerie, et parcourut consciencieusement toutes les salles. Il sortit le dernier et demanda au guide la monnaie d'un billet de cent francs. M. Leblanc la lui fit obligeamment, bien que d'une main mal assurée. Le visiteur s'assura que la pièce de cinq francs qu'il reçut était bien marquée d'un T.

« Que s'est-il passé hier ? demanda-t-il d'une voix basse et menaçante.

— Je vous demande pardon, répondit humblement M. Leblanc. Avec chet éclairage qui est faible, et mes yeux qui che font vieux, je n'étais pas bien chur de la couleur de votre cravate. Elle est plutôt grenat que rouge. J'ai préféré pécher par ekchès de prudence que par défaut. J'ai cru que chi ch'était vous, vous me réclameriez la pièche et que chi ch'était un autre… »

Une lueur féroce s'alluma dans les yeux bleus d'acier du visiteur.

« Vous êtes un vieil imbécile ! siffla-t-il. Pour l'instant, vous êtes un imbécile vivant, mais il me suffirait de lever le petit doigt… »

Satisfait d'avoir ainsi paraphrasé son chef, Gerhard Smeit s'arrêta à mi-phrase.

« Pour cette fois, conclut-il, vous ne serez pas payé. À la prochaine erreur, je vous tue de mes propres mains. Lentement. »

Smeit quitta le musée. Le petit Minox à infrarouge avait déjà pris six clichés de lui sans qu'il s'en doutât.

Langelot sortit cinq minutes plus tard. Il trouva une pile de contraventions sous son essuie-glace et les jeta gaiement à tous les vents.

À quatre heures et demie, il passait au laboratoire photographique du S.N.I.F. À cinq heures, il déposait sur le bureau du capitaine Montferrand le produit de sa chasse : six photos du visiteur inconnu, plus le message chiffré qui figurait sur le microfilm et qui se présentait sous forme d'une suite de huit groupes de cinq lettres.

Le capitaine retira sa pipe de sa bouche.

« Eh bien, dit-il, vous n'avez pas perdu votre journée. Portez-moi vite ce message à la section du chiffre qui nous décryptera ça en un tournemain. Du moins je l'espère. »

Ayant lu dans les yeux souriants de son chef les félicitations que

Montferrand ne lui fit pas de vive voix, Langelot salua et courut au bureau du chiffre.

9

LE S.N.I.F. était un service justement renommé pour la rapidité de ses méthodes. À six heures du soir, son chef suprême, que personne – pas même Montferrand – ne connaissait de vue, avait pris connaissance du message dûment déchiffré et appuyait sur le bouton de son interphone.

« Allo, Montferrand ?

— Allo, Snif ?

— Vous me dites que le message trouvé dans la pièce se lit : « 67 A 4 RENDS COMPTE BIDON DÉPOSÉ 9311 PH 75. » Qu'est-ce que cela signifie ?

— Snif, j'en sais autant que vous.

— Récapitulons un peu, vous voulez bien ? Un réseau que nous ne connaissons pas utilise comme boîte à lettres le guide Leblanc de la Conciergerie. Comme Leblanc est un peu gâteux, il remet un message

contenu dans une pièce de cinq francs non pas au véritable destinataire, mais à un garçon distrait, qui perd la pièce dans sa propre doublure et vous en remet une autre lorsque vous lui demandez la première. Comme notre jeune ami Langelot est un petit malin, il pense à visiter la doublure du distrait et y trouve la pièce.

— Exactement.

— Il y a donc eu : 1° une erreur de l'adversaire, bien explicable, car il n'y a pas tant de gens qui demandent à des guides de musée de leur faire la monnaie d'un billet de cent francs ; 2° un hasard qui a fait que la fameuse pièce a été remise à un camarade de classe de votre fils ; 3° l'esprit d'observation de Michel qui nous a permis d'exploiter cet incident.

— Merci pour lui, Snif.

— Mon cher Montferrand, pour une fois que le hasard nous fait un cadeau, nous serions ingrats de ne pas l'accepter. D'ailleurs, quand je dis « hasard »… En fait, les espions vivent, travaillent, se déplacent, communiquent parmi nous. Si nous étions tous aussi éveillés, aussi vigilants que votre garçon, nous en attraperions un tous les jours pour notre petit déjeuner. Ce n'est pas votre avis ?

— Il est certain que l'ennemi se dévoile dès qu'il bouge. Il suffit de le voir bouger pour tirer dessus.

— Voilà. Or, bouger, c'est pour lui une nécessité vitale. Les espions, c'est comme le cancer. Si les gens signalaient aux autorités toutes les bizarreries qui se déroulent sous leurs yeux, l'ennemi serait battu d'avance.

— J'en suis convaincu.

— Dans ces conditions, je vous autorise à ouvrir une petite enquête. Une fois les renseignements généraux réunis, confiez-la à un de nos jeunes.

— Par exemple à Langelot ?

— Excellente idée. Il a commencé : qu'il achève. D'ailleurs, il s'est vraiment comporté comme un jeune chien dans l'incident de la guillotine : cela lui donnera l'occasion de se racheter. Et pour l'inciter à se montrer prudent en lui rappelant de mauvais souvenirs, nous appellerons cette enquête *l'opération Guillotine.* »

10

LANGELOT gara la deux-chevaux de service dans le parcage du Louvre, descendit, et marcha vers l'entrée du musée.

La grande machine du renseignement s'était mise en marche la veille au soir, sur un mot de Snif. On ne savait toujours pas de quel « bidon » il était question dans le message, mais on pensait que « 9311 PH 75 » était le numéro d'une voiture, en l'occurrence celui d'une MG rouge, appartenant à Mlle Bertha Mann, de nationalité allemande, domiciliée à Paris. Un coup de téléphone à l'adresse de Mlle Mann avait révélé que l'intéressée avait changé de domicile sans laisser aucune indication permettant de la retrouver. Les agents de la circulation avaient été alertés pendant la nuit. Dès le matin, l'un d'eux avait repéré le véhicule près du Louvre, et l'avait signalé à la Préfecture qui, à son tour, avait transmis le renseignement au S.N.I.F. Aussitôt Langelot avait été dépêché sur les lieux avec une mission précise et limitée :

filature de Mlle Mann et, dans la mesure du possible, fouille de l'automobile.

Tout en marchant, les mains dans les poches, l'air de flâner, Langelot avait l'œil aux aguets : il cherchait la MG rouge, et, en même temps, il essayait d'imaginer quelle serait la *Fräulein* Bertha Mann.

« Je la vois d'ici, la grosse Bertha, pensait-il. Tour de taille : un mètre. Les autres tours, n'en parlons pas. Une voix de sapeur, peut-être une petite moustache. Elle a pris une voiture de sport pour pouvoir s'échapper si on la poursuit, mais il doit lui falloir un chausse-pied pour entrer dedans et un tire-bouchon pour en sortir. De quel réseau d'espionnage peut-elle bien être l'agent ? Politique peut-être, mais plus vraisemblablement économique. Elle doit voler des secrets de fabrication dans les usines. À nous deux, ma grosse demoiselle ! »

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il aperçut la voiture qu'il cherchait. Elle stationnait en diagonale, le pneu arrière gauche aplati contre le trottoir.

« Et, de plus, elle ne sait pas conduire, ma Mata-Hari industrielle ! »

La MG rouge, avec son museau retroussé de petit chien hargneux, paraissait neuve, mais ses deux pare-chocs étaient cabossés, et la peinture éraflée en plusieurs endroits.

Langelot la dépassa, puis revint sur ses pas. À la main, il tenait deux objets : l'un était un paquet de cigarettes, bien que Langelot ne fumât pas ; l'autre pouvait passer pour un briquet, mais c'était en réalité un émetteur à pile, travaillant sur une fréquence donnée. D'un mouvement du pouce, Langelot l'arma, et, aussitôt, un tit-tit caractéristique se fit entendre dans la deux-chevaux laissée à deux cents mètres de là et équipée du récepteur correspondant.

À la hauteur de la MG, Langelot laissa tomber le paquet de cigarettes et le faux briquet.

Il se pencha pour les ramasser. Le paquet bleu était trempé, car il pleuvait légèrement. Langelot le saisit de la main gauche. De la droite, il plaquait la surface magnétisée de l'émetteur contre le châssis de la MG. Lorsqu'il se releva, l'émetteur était aussi solidement fixé au véhicule que s'il y avait été rivé.

« Mouillées ! annonça Langelot d'un ton amical à un contractuel qui passait. Va falloir que j'en rachète d'autres. »

Et il alla se poster un peu plus loin, espérant que la *Fräulein* Bertha Mann, agent ennemi, ne se ferait pas trop attendre.

Une surprise du genre agréable était réservée au jeune officier.

Dix minutes après qu'une contravention eût été glissée sous son essuie-glace parce qu'elle n'avait pas changé sa voiture de place à l'heure prescrite, la propriétaire de la MG sortit du Louvre en courant, trottina jusqu'à l'auto, et donna tous les signes de la consternation en apercevant le papillon bleu ciel qui battait de l'aile sur son pare-brise. Or, ladite propriétaire était toute petite, toute blonde, toute menue, elle n'avait pas la moindre moustache, et son tour de taille ne dépassait pas 50 cm. Elle portait un ravissant tailleur cerise. Elle avait vingt et un ans tout au plus.

« Heureusement qu'en temps de paix on ne fusille pas les espions, pensa Langelot. Ç'aurait été dommage. »

La jeune fille monta en voiture, cala son moteur deux fois, fit trois fausses manœuvres, donna du pare-chocs avant dans une 404, du pare-chocs arrière dans une BMW et finit par sortir du créneau où elle s'était logée, le tout sous l'œil narquois du contractuel.

Langelot se dirigea paresseusement vers sa deux-chevaux.

Tit-tit, faisait le récepteur, équipé d'un cadran radiogoniométrique et d'un radiotélémètre. Le cadran donnait la direction d'où provenait le signal, donc celle où se trouvait la MG ; le radiotélémètre indiquait la distance parcourue par les ondes radio, donc celle qui séparait les deux véhicules.

En outre, la deux-chevaux possédait un émetteur-récepteur travaillant sur une des fréquences réservées au S.N.I.F. Langelot appuya sur le bouton d'émission et s'annonça :

« Blanc de vert, blanc de vert, m'entendez-vous. Parlez. »

Aussitôt la voix d'un radio du S.N.I.F. répondit.

« Vert de blanc, vert de blanc, je vous reçois haut et clair, haut et clair. À vous, parlez.

— Notez message. Secret. Extrême-urgent. Origine Guillotine 2. Destinataire Guillotine 1. Date Guillotine 01/13/05. Texte. Honneur vous rendre compte dispositif mis en place. Quittons point 1 – un tout seul – pour destination inconnue. Stop et fin. »

La MG suivait la rue de Rivoli. Langelot suivit la MG.

11

MLLE Bertha Mann déjeuna d'un bifteck dans un petit restaurant de la rue de Passy. Elle fit ensuite un curieux détour par le Bois, pour aller passer son après-midi à la bibliothèque Mazarine. Elle en sortit à six heures du soir, acheta quelques fruits rue de Buci, revint à sa voiture et gagna le très résidentiel boulevard Suchet. Elle laissa la MG sur un passage clouté, qu'elle ne semblait pas avoir remarqué, et s'engouffra en courant – elle courait toujours en jetant de petits regards inquiets par-dessus son épaule – dans l'entrée du numéro 50.

« On dirait qu'elle se sent déjà traquée, pensa Langelot, en rangeant dans sa poche le Minox qu'il venait d'utiliser une fois de plus. Tout de même, je ne suis pas si maladroit que ça ! Un autre service serait-il déjà sur l'affaire ? Alors il va falloir jouer serré. »

Le soir tombait. Les réverbères s'allumaient. Langelot avait réussi à trouver un stationnement à partir duquel, tout en restant en voiture, pour ne

pas se mouiller car il pleuvait encore, il pouvait observer la MG. Une question se posait : Mlle Bertha Mann, « la mince Bertha », comme Langelot l'avait déjà surnommée, passait-elle la soirée chez des amis, ou bien demeurait-elle maintenant 50, boulevard Suchet ?

Le plus simple était d'aller poser la question à la concierge, mais, pour l'instant, Langelot préférait jouer la discrétion absolue. Il se contenta donc d'attendre, en mâchonnant un sandwich qu'il avait acheté dans un café.

À dix heures du soir, Langelot soupira profondément, étendit les jambes et décida d'agir. Le boulevard Suchet était désert. Les gens qui dînaient en ville ou ceux qui allaient au théâtre étaient partis ; ils ne commenceraient pas à rentrer avant minuit. La *Fräulein* elle-même était sans doute installée chez elle. La pluie qui tombait toujours ne disposait pas les gens à des promenades oiseuses. Aucun agent de police ne s'était montré depuis celui qui, une demi-heure plus tôt, avait rédigé un nouvel avis de contravention à l'adresse de Mlle Mann. L'instant était propice pour aller voir la MG d'un peu plus près.

Après avoir minutieusement verrouillé sa deux-chevaux, Langelot se dirigea vers la luxueuse voiture de l'espionne. Il croisa un monsieur qui promenait un basset, un couple qui se hâtait de rentrer.

« Dépêchons-nous, il pleut ! criait la jeune femme.

— Tu n'es pas en sucre : tu ne fondras pas », répondit son compagnon.

Et ils éclatèrent de rire tous les deux.

Il y avait encore un papillon bleu sous l'essuie-glace de la MG.

« Elle les collectionne, ma parole ! » pensa Langelot.

Il avait l'intention de fouiller l'automobile pour essayer de trouver le fameux bidon qui y avait été déposé. Pour cela, il s'était muni d'une trousse de cambrioleur. Il craignait cependant que les serrures inconnues ne lui résistassent un bout de temps : les passants, si rares qu'ils fussent, ne manqueraient pas alors de trouver son attitude bizarre. L'intervention intempestive d'un agent de police risquait de tout abîmer en donnant l'éveil à l'espionne.

Après un regard circulaire pour s'assurer que personne ne venait, Langelot descendit sur la chaussée, car, cette fois-ci, la MG était garée à un bon mètre du trottoir. Par acquit de conscience, il essaya la portière, côté volant : elle s'ouvrit à la première pression sur la poignée.

« Gentille Bertha, vous m'évitez bien de la peine ! » pensa Langelot.

Il se glissa sur le siège avant et referma la portière. Il n'avait plus à craindre les policiers ni les passants. Ce n'était que si Mlle Bertha Mann elle-même décidait de faire une promenade nocturne qu'il se trouverait dans une situation quelque peu gênante. Bah ! il fallait bien prendre des risques.

Méthodiquement, Langelot fouilla la MG. Dans la boîte à gants, il trouva un livre d'art, un flacon qui semblait contenir de l'eau de Cologne, un journal du soir, une carte postale rédigée en allemand et postée en Allemagne. L'agent secret vérifia si la couverture du livre ne recélait pas une cachette, si le bouchon du flacon n'était pas creux ; préleva un peu d'eau de Cologne dont il mouilla son mouchoir ; photographia à l'infrarouge le texte de la carte postale.

Sur le tapis, il y avait quelques enveloppes de bonbons et même un bonbon entier. Langelot prit le bonbon, et le glissa dans sa poche. C'était peut-être un échantillon de plastic ?

Sous le tapis, il n'y avait rien.

Entre les coussins, avaient roulé plusieurs pièces de monnaie ; aucune ne se dévissait : Langelot les remit à leur place.

Du côté de la banquette arrière, toutes les recherches furent vaines également.

Langelot descendit pour visiter le coffre.

Le coffre était vide. La roue de secours avait l'air d'une roue honnête faite pour rouler.

« Un peu d'eau de Cologne, un bonbon et une carte postale. La chasse est maigre », pensa Langelot.

Il remonta en voiture. Les portières se doublaient de pochettes à fermeture éclair. Langelot fouilla les pochettes ; il y trouva un guide de Paris, une carte de la banlieue, deux journaux artistiques.

« Tout compte fait, la petite espionne n'est pas si négligente qu'elle s'en donne l'air, se dit Langelot. Ses portières sont ouvertes, mais comme elle n'a rien à cacher, c'est probablement une ruse de plus. »

Cependant il allait changer d'avis.

Langelot fouilla les pochettes.

Ayant décidé de suivre d'un bout à l'autre la couture latérale du siège avant, il s'aperçut que, du côté droit, à la partie inférieure, elle était fendue.

« Snif, snif ! » fit Langelot.

Écartant le cuir de ses doigts nerveux, il plongea la main dans l'ouverture.

« Je me demande bien quel bidon je vais trouver. »

Ce bidon préoccupait beaucoup le jeune officier. S'agissait-il d'un récipient d'explosif, de carburant, de poison ?…

Mais la cachette ne contenait pas de bidon.

Elle n'était pas vide pour autant. Les doigts de Langelot saisirent et ramenèrent une grosse enveloppe de papier brun.

Une vive émotion s'empara de l'agent secret. Même sous le couperet de M. Leblanc, il n'avait pas été aussi ému. Il devinait qu'il avait mis la main sur quelque chose d'important.

L'enveloppe était cachetée, et, pour l'ouvrir de façon invisible, il fallait un équipement que Langelot ne transportait pas avec lui. Il mit donc l'enveloppe de côté, et s'assura que la cachette ne contenait aucun autre objet. Puis, après un bref instant de réflexion, Langelot fourra l'enveloppe sous son chandail, et descendit sur la chaussée.

Il emportait aussi le bonbon, le mouchoir humecté d'eau de Cologne et, dans son Minox, un cliché de la carte postale. Mais, à vrai dire, il ne pensait pas que le laboratoire chimique ni les traducteurs spécialisés du S.N.I.F. trouveraient rien d'intéressant à ces divers objets : l'important, c'était l'enveloppe.

Il regagna la deux-chevaux, et appela le S.N.I.F.

« Ici Guillotine 2. Je me trouve en BX 78. Envoyez-moi un homme de liaison. Je lui remettrai des éléments à exploiter immédiatement. Qu'il m'apporte une enveloppe de papier brun, vide, format ministre. En attendant, enregistrez compte rendu à transmettre immédiatement à Guillotine 1 autorité. »

C'était, en code, et pour l'opération entreprise, le pseudonyme de Montferrand.

Après avoir dicté le compte rendu de la fouille à laquelle il venait de procéder, Langelot n'eut pas longtemps à attendre. Un garçon à scooter – on

aurait dit un étudiant rentrant d'un cours du soir – s'arrêta à hauteur de la deux-chevaux, alluma une cigarette pour éclairer son visage, et donna le mot de passe du jour :

« Pas de films comiques dans le quartier.

— Ton numéro ? demanda Langelot.

— 18. »

Par radio, Langelot vérifia si c'était bien l'homme de liaison 18 qui lui avait été envoyé.

Puis il remit le bonbon, le mouchoir, la pellicule photographique et l'enveloppe pleine. En échange, il reçut l'enveloppe vide qu'il avait demandée.

« Merci et bonne chance ! fit Langelot.

— Bonne chance, toi aussi. »

L'homme de liaison s'éloigna à grand bruit. Langelot resta à l'écoute permanente jusqu'au moment où l'arrivée des éléments recueillis par lui eût été confirmée par radio. Puis il se demanda ce qu'il allait mettre dans l'enveloppe qu'on venait de lui livrer.

Il savait bien que l'exploitation du contenu de celle qu'il avait découverte prendrait au moins toute la nuit, et qu'on ne pourrait donc remettre la vraie

enveloppe à sa place avant le matin. Or, dans la mesure du possible, il fallait empêcher que Mlle Mann s'aperçût que sa voiture avait été fouillée. Une fausse enveloppe, de la même épaisseur et du même format, pouvait éventuellement faire l'affaire. Il y avait peu de chances pour que Mlle Mann ouvrît le paquet avant de le livrer ; en revanche, il était fort probable qu'elle fourrerait la main dans la cachette pour s'assurer qu'il y était toujours.

« On va s'amuser un peu », pensa Langelot.

Sur le siège arrière de la deux-chevaux s'amoncelaient les journaux du soir de la semaine écoulée. Langelot en prit quelques-uns, y préleva la page des bandes dessinées, et découpa soigneusement ces bandes avec les ciseaux pliants de son couteau de poche ; il les plaça ensuite dans l'enveloppe. Il n'était pas sûr que, en haut lieu, on apprécierait beaucoup cette plaisanterie, mais, selon toute probabilité, personne n'en saurait jamais rien.

« Ce sera ma petite plaisanterie pour moi tout seul ! »

Il colla l'enveloppe et alla la reporter dans la MG.

Après un coup d'œil à sa montre, Langelot pensa qu'il était temps de changer la pile de l'émetteur qu'il avait placé le matin même sous le châssis.

« Il en a encore pour douze heures de fonctionnement, mais si je change la pile maintenant, je serai tranquille demain matin. »

Il passa donc derrière la voiture et se pencha pour reprendre l'émetteur.

Glissant la main sous le châssis, il trouva l'appareil beaucoup plus à gauche qu'il ne l'avait laissé. De plus, l'objet paraissait avoir changé de forme sinon de consistance. Langelot tira comme on le lui avait appris ; les surfaces magnétisées se détachèrent l'une de l'autre, et Langelot ramena un émetteur analogue au sien, mais plus gros et plus carré.

« Ça, ce n'est pas ordinaire ! » murmura l'agent secret.

Il glissa de nouveau la main sous le châssis et cette fois il ramena son propre appareil qui était bien à l'endroit où il l'avait placé.

« On ne m'avait pas prévenu que ça faisait des petits, ces émetteurs ! » bougonna Langelot, complètement abasourdi.

12

UN appareil dans chaque main, Langelot essaya de raisonner.

« Quelqu'un d'autre file aussi la mince Bertha, c'est clair. Est-ce la Sdèke ? La D.S.T. ? Un service allemand ? Mystère. Autre explication possible : la petite espionne bénéficie des services d'une escorte qui la suit partout grâce à cet émetteur. De toute façon, il y a quelqu'un dans le quartier qui s'intéresse de près à Mlle Bertha Mann. Ai-je été repéré pendant que je fouillais la voiture ? Parions que non, puisque personne n'est venu me demander d'explications. Rien n'est moins sûr, évidemment. De toute façon, il va falloir ouvrir l'œil. Voir sans être vu, c'est l'A.B.C. du métier.

« Maintenant, quelle est la marche à suivre ? Premièrement, je remets l'émetteur étranger en place, comme si je n'y avais pas touché : sinon je ne pourrai jamais repérer le concurrent. Deuxièmement, je change la pile de mon émetteur à moi et je l'installe à la partie avant du châssis, pour que le

concurrent ne le remarque pas en changeant la pile du sien. Troisièmement, je fais une petite promenade hygiénique dans les rues avoisinantes pour essayer de détecter le récepteur. »

La petite promenade hygiénique donna des résultats incertains. Langelot remarqua trois voitures occupées en stationnement, dans le rayon de portée normale d'un émetteur de ce genre. Dans l'une, un couple bavardait avec animation ; dans la seconde, un jeune homme attendait ; dans la troisième, un monsieur paraissait dormir. C'étaient respectivement une Dauphine, une Fiat 850 et une BMW. Langelot nota les trois numéros correspondants en soulignant celui de la grosse BMW, occupant solitaire, voiture de marque allemande, cela pouvait être significatif. D'ailleurs, le matin, au Louvre, il avait vu une BMW garée à côté de la MG. Pour une fois, Langelot bénit les difficultés du stationnement dans Paris : s'il n'avait pas été aperçu au moment où il fouillait la MG rouge, il le devait au fait que ses concurrents n'avaient pas trouvé de place sur le boulevard Suchet et avaient été obligés de prendre position dans une rue perpendiculaire.

Revenant à la deux-chevaux, il rappela le S.N.I.F. et rendit compte de sa nouvelle découverte. Le radio lui dit :

« Je vous passe autorité de permanence. »

Langelot reconnut la voix de l'officier de permanence, c'était celle d'un lieutenant de ses amis.

« Allo, Guillotine 2, ça va comme tu veux, oui ?

— Bonsoir, Charles. Ça marche.

— Écoute, j'ai jeté un coup d'œil à la paperasse que tu nous as envoyée.

— Intéressant ?

— Je ne peux pas t'en parler en clair, mais tu vas me comprendre. J'ai cru bon de faire réveiller Guillotine 1 lui-même.

— Ma chère !

— Oui, mon vieux. Et il veut que tu sois à l'écoute sur channel HW à 68.42. Compris ? »

C'étaient des indications codées d'heure et de longueur d'onde. Précautions indispensables à Paris où grouillent non seulement les réseaux ennemis, mais encore ceux d'amis quelquefois indiscrets, sans compter les amateurs trop curieux.

La grille de décodage qu'il avait dans la voiture apprit à Langelot qu'il devait être à l'écoute à 2 heures 17 sur canal 9. En attendant, il se permit un petit somme. Le changement qui interviendrait dans le tit-tit monotone de son récepteur si la MG se mettait en marche suffirait à le réveiller.

Mais la MG ne bougea pas. Mlle Bertha Mann dormait probablement du sommeil qui, quoi qu'on en dise, répare uniformément les forces des justes et des injustes quand ils sont jeunes.

À 2 heures, Langelot s'éveilla. Il avait l'inconscient ponctuel de ceux qui mènent une vie dangereuse et doivent perpétuellement compter sur leur propre vigilance, non seulement pour la réussite de leurs missions mais aussi pour leur sécurité.

À 2 heures 17, il reçut un long message chiffré, en morse.

Partagé entre l'agacement et la curiosité, car il détestait le chiffre, mais avait grande envie de savoir ce que le S.N.I.F. avait à lui dire, il décrypta le message et obtint ce qui suit.

« *Guillotine 1 à Guillotine 2. Primo : analyse mouchoir et bonbon, négative. Secundo : traduction carte postale négative. Tertio : il me paraît indispensable de porter immédiatement à votre connaissance l'importance de la mission dont vous vous trouvez temporairement chargé. L'enveloppe envoyée par vous contenait des plans de circuits électroniques miniaturisés provenant des Usines et laboratoires Mann, en Allemagne occidentale. Cette firme travaille en particulier à la construction de calculatrices miniaturisées fabriquées en série pouvant être utilisées dans l'espace, soit sur fusées d'exploration cosmique, soit sur engins militaires autoguidés. Les nouveaux circuits Mann sont considérés comme une des inventions électroniques les plus importantes et les plus secrètes des cinq dernières années. En fait, leur possession permettrait à des pays de puissance moyenne de s'attaquer, avec d'indéniables chances de succès, à des pays d'une puissance nettement supérieure, dont, grâce aux capacités sélectives d'engins équipés de calculatrices miniaturisées Mann, ils pourraient paralyser tous les centres nerveux.*

« *Dans ces conditions, les Usines et laboratoires Mann sont très étroitement surveillés par les services de protection allemands, et on*

considère généralement que les fuites y sont impossibles. Vous venez d'apporter la preuve du contraire. À noter que Mlle Bertha Mann se révèle être, une fois l'enquête faite, la fille de M. Bernhard Mann, directeur général de la firme du même nom.

« Rien ne nous permet encore de dire si les plans de circuits recueillis par vous sont précisément les plans des calculatrices miniaturisées dont il a été question plus haut, ou simplement d'autres plans en provenance des Usines et laboratoires Mann dont ils portent l'en-tête. Ils ont été confiés à des spécialistes français de la question qui les étudient en ce moment. L'Allemagne étant une puissance amie, un maximum de discrétion et de circonspection vous est recommandé en cette affaire. Toute initiative inconsidérée pourrait être gravement préjudiciable aux relations entre nos deux pays.

« Étant donné l'importance de l'enquête, elle sera probablement confiée à un agent plus expérimenté, dès les premières heures de la matinée. Préparez-vous à lui passer les consignes. Vous serez tenu au courant. »

Langelot se mordit les lèvres. Ah ! oui, un agent plus expérimenté, bien sûr ! Pour une fois qu'une mission vraiment importante lui avait été confiée, on allait la lui reprendre pour la donner à un autre. Quel malheur d'avoir dix-huit ans ! Quel malheur aussi d'avoir une tête de linotte et d'aller la hasarder sous les guillotines de la Conciergerie ! Montferrand était compréhensif, mais Snif, qui gérait les budgets, ne pardonnait pas les imprudences.

« Quand on sait ce que ça coûte à l'État, donc au contribuable, la formation d'un agent secret… »

Langelot l'entendait d'ici.

« Vous ne voulez tout de même pas, Montferrand, que la sécurité des circuits Mann et la bonne entente entre notre pays et l'Allemagne reposent entre les mains d'un garçon brillant, c'est entendu, mais suffisamment puéril pour tomber dans un piège tendu par un vieux guide gâteux !… »

Langelot soupira, allongea les jambes, et se força à s'endormir en détendant tous ses muscles un à un. Pour continuer la mission avec compétence ou pour passer les consignes avec amabilité, il lui fallait indéniablement quelques heures de sommeil.

13

IL s'éveilla à 7 heures 30, pour la vacation radio de 7 heures 38.

Il y avait de nouveau un message pour lui, plus bref.

« À qui vais-je passer les consignes ? se demandait Langelot en commençant à décrypter. Au capitaine Mousteyrac ? Non, il est trop indépendant d'esprit. Pour une histoire pareille, ils vont choisir un gars diplomate. Peut-être à mes amis Charles et Alex ? Ce serait encore le moins vexant. Mais cela m'étonnerait : Charles était de permanence toute la nuit. »

La teneur du message le laissa perplexe.

« *Guillotine 1 à Guillotine 2. La conclusion des spécialistes est formelle. Les plans trouvés par vous ne proviennent pas des Usines et laboratoires Mann. Ils constituent tout au plus un devoir d'électronique composé par un étudiant de première année, modérément doué. Ils ne présentent évidemment*

aucun caractère de secret. Dans ces conditions : 1° ils vous seront retournés avec l'enveloppe d'origine par l'intermédiaire de l'homme de liaison l4, qui vous les remettra à 8 heures *10 ; il vous est demandé de les replacer dans leur cache ; 2° l'enquête demeure confiée à vos soins ; 3° des contacts sont pris avec les services homologues allemands pour leur proposer de prendre en charge cette affaire qui semble les concerner directement*. »

« Eh bien, fit Langelot. Ça se complique de plus en plus ! »

Quel pouvait être l'intérêt que trouvait Mlle Bertha Mann à transporter dans sa voiture de faux plans ?

« Ou bien il s'agit d'une farce, mais alors comment expliquer l'incident de la pièce de cinq francs, et la présence de l'émetteur inconnu sur le châssis de la MG ? Ou bien Mlle Mann a besoin d'argent de poche, et elle a décidé de vendre de faux plans à d'éventuels acheteurs qu'elle croit duper au moyen d'en-têtes provenant réellement de l'usine de papa. Ce serait tout de même bien naïf. Le plus vraisemblable, c'est que Mlle Mann est un agent de liaison, et que la personne qui devait voler les plans authentiques en a confectionné de faux qu'elle a ensuite remis à la mince Bertha, Bertha s'est laissé tromper, et elle va se faire sérieusement taper sur les doigts quand elle présentera les faux plans à ses patrons. Bien, mais de quel bidon peut-il s'agir dans tout cela ? »

Soudain, l'intuition vint. En argot de métier, le mot « bidon » signifiait « faux ». C'étaient des faux plans qui avaient été déposés dans la MG, des plans « bidon » !

« Voilà un point élucidé », pensa Langelot.

Tout à coup le *tit-tit* de son récepteur changea d'intensité, et, sur le cadran du radiogoniomètre directionnel, l'aiguille entra en mouvement : la MG quittait son stationnement.

« Bertha la mince est matinale ! »

Langelot mit le contact. En même temps, il appelait le S.N.I.F.

« Si l'homme de liaison 14 n'est pas encore parti, dites-lui d'attendre. Je quitte mes coordonnées actuelles pour une destination inconnue. »

À ce moment, la MG rouge dépassa Langelot. C'était bien Mlle Mann qui tenait le volant. L'agent français attendit quelques secondes, puis il démarra à

son tour.

« J'espère qu'elle ne va pas livrer ses plans maintenant. Mes bandes dessinées risquent de produire une fâcheuse impression… »

On fit un grand détour par le Bois couvert de brouillard. La MG roulait tantôt vite, tantôt lentement. Elle tournait à droite, puis à gauche.

« On dirait qu'elle veut me semer. Pourtant, je ne crois pas avoir été repéré… »

Des silhouettes de cavaliers passèrent sous la pluie. Les deux lacs étaient gris et tristes.

Soudain, le radiotélémètre indiqua que la distance entre les deux véhicules augmentait ; l'aiguille, elle, donnait une direction stable : à toute vitesse, la MG filait vers la porte d'Auteuil.

Langelot appuya sur l'accélérateur. Cependant, il commençait à s'inquiéter. Sa deux-chevaux avait un moteur beaucoup plus puissant que le constructeur ne l'avait prévu ; de plus, elle était dûment lestée. Néanmoins, elle n'était pas de taille à lutter de vitesse avec une MG utilisée à plein rendement.

Les inquiétudes de Langelot ne durèrent pas longtemps. Après cinq minutes de course folle, son télémètre lui apprit que la voiture qu'il suivait s'était brusquement arrêtée, et, en débouchant boulevard Murat, il aperçut la MG rouge rangée au bord du trottoir ; deux agents motocyclistes étaient en train de s'expliquer avec la conductrice.

« Pour une espionne, Bertha la mince n'est tout de même pas maligne, pensa Langelot. Se faire interpeller pour excès de vitesse en plein Paris… Enfin, elle voulait peut-être rattraper le temps qu'elle avait perdu au Bois. »

En attendant que la MG reprît sa route, il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur.

« Tiens, tiens, fit-il. Serait-ce un hasard ? »

Le grosse BMW noire qu'il avait remarquée pendant la nuit s'était arrêtée à quelques mètres de lui, sans raison apparente. Le conducteur et un autre occupant, chapeautés tous les deux, regardaient droit devant eux, sans dire un mot, comme s'ils attendaient quelque chose.

L'un des agents motocyclistes tendit un papier que Mlle Mann lui prit sans enthousiasme. Les motocyclistes remontèrent le boulevard Murat ; la

MG, après quelques crachotements saugrenus, repartit, mais, cette fois, à 30 kilomètres à l'heure. Langelot voulait se laisser dépasser par la BMW, mais elle roulait si lentement qu'il dut se résigner à rester devant, sous peine de se trouver hors de portée radio de la MG.

« Ou bien ces messieurs ne sont pas dans le coup, se dit-il, ou bien leur matériel radio est plus puissant que le mien. Enfin, tant que nous ne roulons pas plus vite que ça, je n'ai pas à me plaindre. Je me demande bien où nous allons, par exemple. Ni au Louvre, ni à la Bibliothèque Mazarine, apparemment. »

On prit les boulevards extérieurs jusqu'à la porte d'Orléans. Là, Mlle Mann s'arrêta pour faire le plein d'essence, et Langelot décida d'en faire autant, à la même station qu'elle : cela lui donnerait l'occasion de la voir de près, sans exciter en rien ses soupçons.

Ce matin, la mince Bertha portait encore un tailleur, mais cette fois il était bleu de roi, ce qui faisait encore mieux ressortir la blondeur de ses cheveux, qu'elle portait en chignon sur le dessus de la tête pour s'ajouter quelques centimètres.

« Chignon compris, elle doit bien mesurer un mètre cinquante », pensa Langelot, qui était de nature généreuse.

De visage, Bertha était jolie et rondelette, mais la minceur de sa taille sortait de l'ordinaire.

Pour l'instant, Mlle Mann était descendue de voiture et donnait de vagues instructions à un pompiste herculéen :

« Vous voulez bien mettre tout ce qu'il faut, s'il vous plaît ? De l'essence, je suppose, et puis de l'eau et puis du lubrifiant. Ah ! et puis de l'huile sûrement. De l'huile, il faut en mettre partout. Je compte sur vous pour l'huile.

— Oui, oui, bougonna l'homme. De l'huile et du vinaigre. »

Plusieurs fois, la mince Bertha alla jusqu'à la chaussée et regarda en arrière, comme pour voir si elle n'était pas suivie. Mais elle ne prêta pas la moindre attention à Langelot. La BMW ne se montra pas.

« Ça y est, ma petite demoiselle, dit le pompiste. Vous êtes parée. »

Bertha sourit distraitement, remercia, paya, laissa un pourboire énorme – un pourboire d'espionne, pensa Langelot. En démarrant, elle faillit jeter sa

MG sous les roues d'un autobus et se fit copieusement injurier par le chauffeur. Le pompiste la regardait partir, les poings sur les hanches :

« Quel petit bout de femme ! grommela-t-il. Et ça conduit des voitures de sport ! On se demande où va le monde ! »

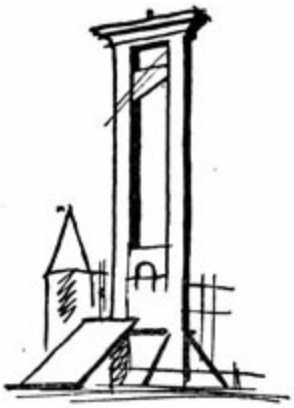
Après cette réflexion philosophique, il vint servir Langelot.

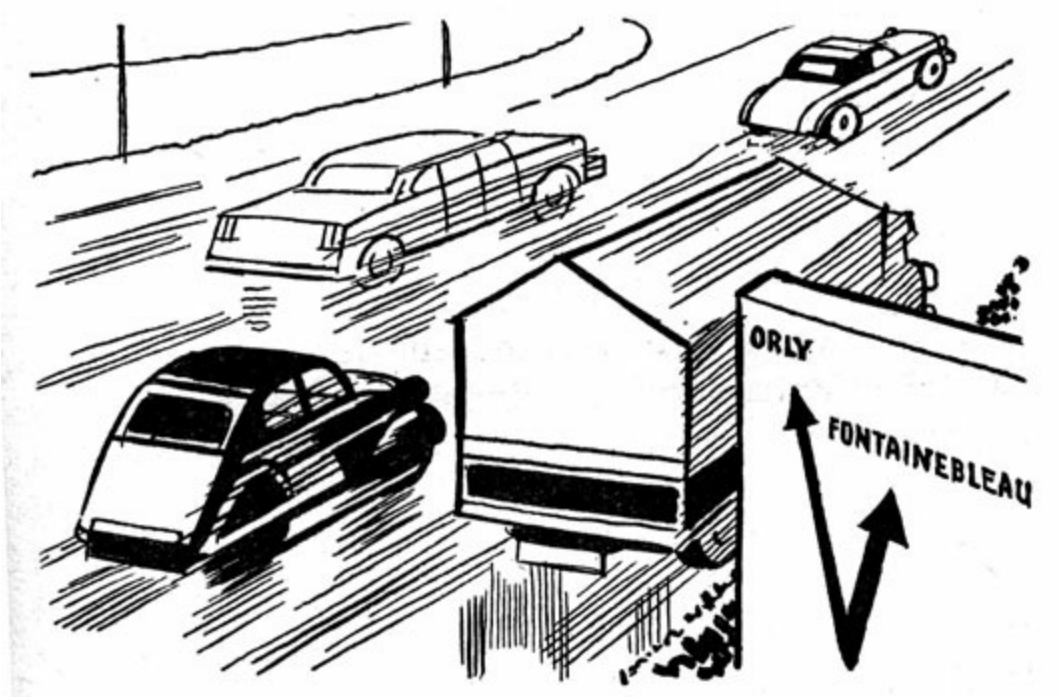
« À cet âge-là, dit-il, une deux-chevaux, c'est déjà du luxe. Pas vrai, mon gars ?

— Vous l'avez dit, papa ! »

Dix minutes plus tard, la MG et la deux-chevaux filaient à grande allure sur l'autoroute du Sud, et Langelot annonçait au S.N.I.F. :

« *Tout parait indiquer un déplacement prolongé, en particulier deux valises blanches, en peau de porc, sur le siège arrière du véhicule. Malgré le moteur relativement faible dont je dispose, je m'efforcerai de ne pas perdre la trace du gibier. Les capacités de la conductrice me donnent bon espoir.* »





14

AU sortir de Paris, la pluie cessa de tomber. Un rayon de soleil filtra même entre deux nuages et illumina la route mouillée.

Langelot conduisait vite, pour ne pas se laisser distancer par la MG. Il était ravi de quitter Paris, de plonger vers le Sud, à la poursuite de la jolie espionne.

« Avec un peu de chance, pensa-t-il, elle va passer trois jours sur la Côte. Le trésorier va grogner pour les frais de mission. En attendant, ça me fera du bien de me baigner. »

Ses prévisions semblaient devoir se réaliser : Mlle Mann filait toujours plein sud.

Elle déjeuna dans une hôtellerie, et Langelot se ravitailla en sandwiches dans un relais routier. Ils refirent l'un et l'autre le plein d'essence. Vers le soir, ils étaient dans la vallée du Rhône. Tantôt ils prenaient de la vitesse,

tantôt ils ralentissaient. Ce n'était pas l'allure à laquelle Langelot avait roulé lors de sa précédente expédition dans le Midi, aux côtés du professeur Propergol et de la charmante Choupette[2], mais il ne se plaignait nullement de la faible moyenne horaire qu'atteignait Mlle Mann au moyen de sa MG : il n'aurait pu la suivre si elle avait roulé plus vite.

Pour le moment, le télémètre indiquait qu'elle ne roulait plus du tout.

Langelot ralentit, freina, s'arrêta. La MG se trouvait à quelque cinq cents mètres de lui et, pour une raison inconnue, elle ne bougeait plus.

Peut-être était-elle tombée en panne ? Peut-être aussi l'espionne avait-elle, là, sur la route, un contact avec ses chefs ou ses complices ?

Langelot décida d'aller voir. Il prit le virage qui le séparait de son gibier, et vit la MG arrêtée au bord de la route. Mlle Mann était descendue, avait relevé le capot de sa voiture, et faisait des gestes désespérés.

Donc, c'était la panne.

Un règlement strict interdit à un agent secret dont la mission consiste à suivre une personne de prendre contact avec elle. On considère qu'aucune filature discrète n'est possible, à partir du moment où le suivi connaît son suiveur, si peu que ce soit. Mais que pouvait faire Langelot ? Déjà Mlle Mann l'avait aperçu et lui faisait signe. La dépasser sans s'arrêter eût été suspect autant que mufle.

« Bah ! se dit-il. Les bons agents obéissent toujours aux règlements. Mais les brillants les transgressent quelques fois… Soyons brillant. »

Il roula donc jusqu'à la MG et s'arrêta devant elle.

« De toute façon, voilà une excellente occasion de changer la pile de mon émetteur qui commence à se faire vieille. »

Il descendit. Déjà Bertha Mann courait à lui.

« Monsieur, monsieur, pouvez-vous m'aider ? »

Elle avait de grands yeux foncés à l'expression innocente et angoissée.

Il sourit.

« Que vous arrive-t-il, mademoiselle ? Une petite panne ?

— Oh ! non, une catastrophe. Ma voiture ne veut plus rouler.

— C'est généralement ce qui se passe quand il y a une panne. »

Elle ne saisit pas la plaisanterie. Elle se tordait les mains.

« Je suis si pressée ! dit-elle. J'ai roulé si vite depuis Paris, sauf quand je

me rappelais qu'il y avait des agents à moto, très méchants.

— Ils ne sont pas si méchants que cela. Je m'entends toujours bien avec eux. Ils ne demandent qu'à vous aider.

— Vous, peut-être. Moi, ils me donnent toujours des contraventions. Payer, ça m'est égal. Mais ils me grondent : alors j'ai peur. Je crois toujours qu'ils vont me mettre à genoux sur le bord de la route, ou me donner des claques. »

Langelot se mit à rire.

« Un pays sans autoroutes, c'est horrible, ajouta-t-elle.

— Vous n'êtes pas française ?

— Je suis allemande.

— Vous parlez bien le français : on s'y tromperait.

— J'ai appris quand j'étais petite. Vous voulez bien regarder mon moteur ? Je n'y comprends rien, vous savez. Rien du tout. Je ne sais même pas si les cylindres sont dans les bougies ou les bougies dans les cylindres.

— À première vue, dit gravement Langelot en se penchant sur le moteur tout fumant, vous devez avoir un culbuteur bouché. »

Du coin de l'œil, il observait Bertha. Elle répondit :

« Vous croyez ? C'est possible. Vous pensez que vous allez pouvoir le déboucher ? »

Il ne répondit pas directement.

« Voulez-vous vous asseoir à la place du chauffeur ? »

Elle obéit. Avec le capot relevé, il ne risquait rien. Il se pencha rapidement, fit l'échange de piles, remit l'émetteur en place, tout en disant :

« Coupez le contact. Remettez-le. Appuyez sur l'accélérateur… »

Il contourna l'avant de la voiture et vint s'asseoir à côté de la jeune fille. Un coup d'œil au tableau de bord le renseigna.

« Vous êtes sûre d'avoir assez d'essence ?

— *Ach !* s'écria-t-elle en allemand. Le voyant est au rouge.

— Hé oui, dit Langelot en hochant la tête d'un air de reproche. Vous avez un joli joujou, mademoiselle, mais vous ne savez pas vous en servir. »

Bertha rougit jusqu'à la racine des cheveux.

« Je suis une gourde, dit-elle. J'étais si pressée que je n'ai plus pensé à l'essence. Que vais-je faire maintenant ? Que fait-on quand on est en panne

sèche ?

— On attend un garçon prévoyant qui ne se déplace jamais sans un bidon plein. »

Elle ouvrit de grands yeux.

« C'est vous, le garçon prévoyant ?

— C'est moi. »

Il alla à la deux-chevaux, en tira un jerrican, en versa la moitié dans le réservoir de la MG.

« Vous aviez peut-être même un réservoir de secours, remarqua-t-il, mais je n'en sais rien. Je n'ai jamais conduit de MG. »

Le moteur se remit en marche après quelques sollicitations.

« Oh ! merci », s'écria Mlle Mann comme si Langelot lui avait sauvé la vie.

Lui, sentencieux :

« Maintenant, vous allez rouler sans trop vous dépêcher jusqu'à la première station-service et faire le plein. Vous allez loin ?

— Je vais… je vais à Cannes, non, je veux dire à Nice. C'est-à-dire à Monte-Carlo.

— Un peu partout, quoi. Eh bien, bon voyage, mademoiselle. Je vous rattraperai peut-être à la station d'essence ; il faut que je me ravitaille aussi. »

Elle crut que c'était une allusion.

« Oh fit-elle en rougissant beaucoup, puis-je… puis-je vous régler ce que je vous dois ?

— Certainement », répondit Langelot d'un ton sérieux.

Elle porta la main à son sac.

« Non, non, pas comme cela, dit-il. Souriez-moi. »

Un instant, elle ne comprit pas que c'était là la récompense qu'il demandait, puis, devinant ce qu'il voulait dire, elle lui sourit largement, d'un grand sourire enfantin, mais non pas dénué de coquetterie.

« Merci », dit Langelot.

Il regarda s'éloigner la MG qui zigzaguait quelque peu, car la mince Bertha faisait de grands signes d'amitié par la portière.

Sûr que l'espionne n'irait pas très loin, Langelot remonta dans sa deux-chevaux et roula jusqu'au premier chemin de traverse dans lequel il

s’engagea de quelques mètres, en marche arrière. Puis il attendit.

Deux minutes plus tard, une grosse BMW noire passait à ras de son capot.

15

LANGELOT n'eut pas le temps de distinguer nettement les visages des occupants de la BMW. Il vit cependant que le conducteur était maigre, que son compagnon souffrait plutôt du défaut contraire, et que les deux hommes portaient chapeau.

« Physique inspecteur de police. Voiture allemande. Ces deux paroissiens seraient-ils des inspecteurs de police allemands ? »

Langelot profita de sa petite halte pour appeler le S.N.I.F. par l'intermédiaire du relais radio desservant le Midi. Il rendit compte des derniers événements, après en avoir codé le récit.

« Attendez, je vous passe Guillotine 1 autorité », dit le radio.

La voix de Montferrand se fit entendre :

« Guillotine 2, si je comprends bien, vous venez de prendre une initiative interdite ?

— Affirmatif, Guillotine 1. Dans l'intérêt du service.

— Hum… »

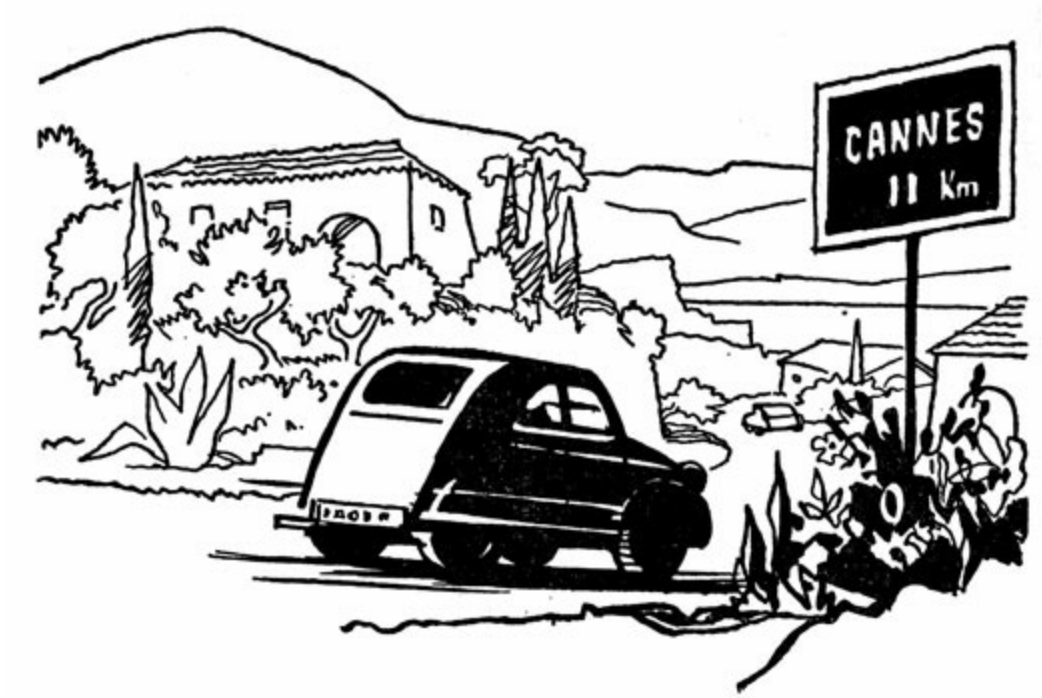
Langelot devina que Montferrand ôtait sa pipe de sa bouche et lançait un nuage de fumée.

« À l'avenir, vous veillerez aux intérêts du service en vous conformant aux règlements en vigueur. Bien reçu ?

— Cinq sur cinq, Guillotine 1. »

Langelot reprit la route.

Six kilomètres plus loin, trois voitures firent la queue devant une station d'essence : une MG, une BMW et une deux-chevaux. Langelot ne put s'empêcher de sourire devant un pareil rassemblement. Aussitôt après, la MG partit à toute vitesse ; la BMW au contraire se laissa distancer, et la deux-chevaux reprit sa place intermédiaire, mais la collection de photos de l'agent du S.N.I.F. s'était enrichie de deux portraits peu sympathiques :



« L'un ressemble à un squelette et l'autre à un boucher. Quel tandem ! » pensait Langelot.

On roula toute la nuit. Mlle Mann était nettement plus douée pour l'endurance que pour la virtuosité. À chaque ville que l'on traversait,

Langelot, qui n'avait guère dormi la nuit précédente, espérait qu'on s'arrêterait là, mais la mince Bertha poursuivait son chemin avec obstination.

Le soleil se leva sur un paysage transformé. Ce n'étaient qu'oliviers et lauriers-roses. Il n'y avait pas un nuage à l'horizon. Sur la droite, entre deux mas au toit de tuiles, un miroitement : la mer.

Une pancarte bleue et blanche annonçait gaiement : « Cannes 11 km ».

« Je vais à Cannes, pas plus loin ! » dit Langelot à haute voix.

La MG, qui avait roulé très lentement aux petites heures du matin, reprit de la vitesse. Des cyprès se dressaient sur une colline doucement bombée. Un vol d'oiseaux passa. Langelot évoquait son arrivée dans le Midi quelques mois plus tôt, avec le professeur Propergol et sa fille. Alors aussi il avait aperçu la mer à l'aube. La journée tout entière avait été fertile en aventures. Il se demanda si celle-ci le serait aussi. De tout son cœur, il espérait que non : il ne désirait qu'une seule chose, dormir.

Une borne kilométrique indiquait « Cannes 2 km », et la distance donnée par le télémètre commença à décroître régulièrement : la MG s'était arrêtée. Le cadran directionnel montrait qu'avant de s'arrêter, elle avait quitté la route nationale, vers la droite. À l'entrée de la ville, il y avait en effet un embranchement avec un énorme panneau publicitaire :

L'ALCAZAR
est
luxueux

le tout en lettre vaguement mauresques, rouge et noir sur fond blanc.

« Espérons que Bertha la mince est à *l'Alcazar !* » pensa Langelot, et il tourna résolument à droite.

Il ne fut pas déçu. Deux cents mètres plus loin, une allée de palmiers conduisait à un vaste bâtiment de style pseudo-arabe devant lequel stationnait la MG rouge.

Un instant, Langelot se reprocha alors d'avoir, la veille, dépanné l'espionne. S'il descendait maintenant dans le même hôtel qu'elle, elle ne manquerait pas de le reconnaître ; elle le soupçonnerait de l'avoir suivie. Sans doute, pouvait-il garer sa voiture un peu plus loin et venir tourner autour de

l'hôtel sans y prendre de chambre. Mais, sans compter qu'il avait besoin de repos, quels renseignements pourrait-il recueillir de cette façon ?

« Non, non, se dit-il, il faut savoir prendre des risques. Tant pis pour le trésorier, quand je lui donnerai la note de l'Alcazar. »

Et la deux-chevaux vint se ranger à côté de la MG.

La réception était installée dans un vaste patio où murmurait un jet d'eau. À cause de l'heure matinale, portier et chasseurs n'avaient pas encore pris possession des lieux. Derrière un comptoir d'acajou incrusté d'ivoire se tenait un réceptionniste chauve et solennel.

« Bonjour, monsieur. Vous auriez une chambre ? Avec salle de bain, s'il vous plaît ? »

Langelot tira un carnet de chèques. L'homme sourit.

Avec ou sans salle de bain, les foudres du trésorier seraient tout aussi redoutables : on avait donc intérêt à s'installer confortablement.

Le réceptionniste dévisagea Langelot de l'œil insolent propre à la profession. Langelot portait son chandail vert ; il n'avait pas dormi depuis deux nuits ; il n'avait pas rasé le peu de poils blonds qui ornaient naturellement son menton.

« Vous avez des bagages, jeune homme ? » demanda le réceptionniste du ton le plus insultant qu'il put trouver.

Mais cette expédition dans le Midi n'avait pas été prévue ; Langelot n'avait même pas emporté de brosse à dents. Pour tous bagages, il véhiculait le poste radio qui était resté dans la voiture. Il secoua la tête.

« Dans ce cas, on paie d'avance », déclara le réceptionniste.

Langelot tira un carnet de chèques. L'homme sourit, l'air roublard.

« Non, non, fit-il. En liquide. »

Langelot pâlit de colère. Il pouvait, bien entendu, montrer sa carte du S.N.I.F. qui aplanirait toutes les difficultés, mais il était recommandé aux agents du service de n'utiliser leur carte qu'à la dernière extrémité. Quant aux espèces, Langelot n'avait pas plus de cent francs sur lui. Il se rappela même qu'il avait fait de la monnaie la veille pour payer son essence : il devait donc lui rester quatre-vingts francs en tout.

« Combien ? questionna-t-il.

— Heu… Cent quatorze, laissa tomber le réceptionniste, négligemment.

— Et… sans salle de bain ? » demanda Langelot.

Soudain, une voix impérieuse, qu'il ne reconnut pas aussitôt, retentit derrière lui.

« De quoi s'agit-il ? Vous ne donnez pas de chambre à ce monsieur ? Il vous faut une garantie ? Combien ? »

Il se retourna. Bertha la mince, l'œil étincelant, brandissait, elle aussi, un carnet de chèques. Comme sa tête dépassait à peine le comptoir, le réceptionniste, tout miel, se pencha pour lui répondre.

« Mais rien du tout, mademoiselle Mann. Je ne savais pas que ce monsieur était de vos amis.

— Il l'est, dit sèchement Bertha.

— Très, très bien, mademoiselle Mann. Dois-je comprendre que vous me garantissez… »

Elle lui coupa la parole.

« Vous mettrez ses dépenses sur la note de mon père. Avez-vous compris, cette fois ?

— Oui, mademoiselle Mann.

— Vous ferez partir ce télégramme immédiatement. »

Elle jeta un papier sur le comptoir.

« Bien, mademoiselle Mann.

— Et, quand vous aurez le temps, vous penserez tout de même à faire monter mes bagages.

— Mademoiselle Mann, je suis désolé. Vous auriez dû téléphoner…

— C'est justement ce que j'ai fait, mais vous ne répondiez pas. »

Elle tourna les talons.

Alors Langelot, tout naturellement :

« Merci, Bertha. Vous êtes une chic fille. »

S'entendant appeler par son prénom, elle sursauta et se retourna. Langelot vit une expression de frayeur se peindre sur son visage.

Elle s'éloigna sans lui dire un mot.

De son côté, il comprit l'imprudence qu'il venait de commettre.

16

IL était cinq heures de l'après-midi quand Langelot s'éveilla, reposé et dispos.

Aussitôt toute la situation où il se trouvait se présenta à son esprit.

« M. Mann est un client de cet hôtel. On y a tous les égards pour lui et pour sa fille. Rien d'étonnant à cela. Ce qui est un peu gênant, c'est que je profite de la protection de Bertha alors que je m'efforce de déjouer ses plans d'espionne. Mais après tout, le métier veut ça. Ce qui est plus gênant encore, c'est que je l'ai appelée par son prénom quand je n'étais pas censé le connaître. J'espère qu'elle n'est pas partie pour autant : le capitaine Montferrand n'aimerait pas ça ! »

Un coup de téléphone à la réception le rassura. Mlle Mann était toujours à l'hôtel.

Il était trop tard pour aller à la banque chercher de l'argent, mais on vit

sans argent dans les grands hôtels. Le valet de chambre fournit un rasoir et un peigne ; une heure plus tard, lorsque Langelot sortit de son appartement, il avait repris figure humaine. La température rendait le chandail inutile, et la chemise quadrillée qu'il portait lui donnait un air sportif sinon élégant.

« La question est de savoir si on me laissera dîner dans cette tenue. Bah ! je peux toujours me faire servir dans ma chambre. »

Les mains dans les poches de son pantalon, il sortit. L'air sentait le pin. L'hôtel était situé dans un parc où croissaient une multitude de pins parasols. Au loin, entre les arbres, on apercevait la mer scintillante et bleue.

Langelot alla chercher sa deux-chevaux et la conduisit au garage. Elle y avait un petit air tout humble, entre les Mercédès, les Triumph, les Buick et les DS. Il chercha la MG rouge : elle était toujours là. Il n'y avait personne dans le garage ; Langelot ouvrit la portière de la MG, passa la main dans la cachette du siège décousu : l'enveloppe n'avait pas bougé de place. Il changea la pile de son émetteur et s'assura que l'autre émetteur était toujours là.

« Maintenant, se dit-il, je vais manger un morceau. »

Il contourna le bâtiment. De l'autre côté, dominant la piscine, s'étendait une terrasse sur laquelle donnait le bar. Langelot allait s'asseoir à une table et commander un thé complet lorsqu'il reconnut Bertha Mann, dans un ravissant maillot de bain jaune citron, qui sortait de la piscine. Il se dirigea vers elle.

« Bien reposée après votre voyage ? »

Elle le dévisagea un instant avant de répondre.

« Oui, merci, dit-elle enfin.

— Drôle d'idée de vous baigner dans la piscine. La mer est à deux pas. *L'Alcazar* a une plage privée.

— Je sais, mais il y a des vagues grosses comme ça. Je les ai regardées et j'ai eu peur.

— Vous n'êtes pourtant pas craintive ! Ce matin, vous avez renvoyé le gros chien à la niche de la belle façon.

— Oh ! c'est justement parce que je suis timide. Quand je me fâche, ça fait des étincelles.

— Prenez-vous un thé ?

— Volontiers », dit-elle après une hésitation.

Ils s'installèrent au bord de la piscine. Quelques nageurs se poursuivaient en riant. Une grosse dame grimpa au plongeoir qui faillit céder sous son poids. Des pigeons roucoulaient dans les arbres. Langelot commanda deux thés.

« Complets, monsieur ?

— Les plus complets que vous pourrez. Je meurs de faim. Mademoiselle aussi, j'espère. »

Bertha, qui paraissait encore plus mince que d'habitude, observait Langelot. Il se tourna vers elle, et lui sourit d'un air de franchise.

« J'ai dormi toute la journée, lui dit-il, et je n'ai pas pu passer à la banque. Mais dès demain – si vous êtes encore là ? – nous pourrons faire nos comptes.

— C'est tout à fait inutile, répondit Bertha. J'ai prévenu papa que j'étais sur la Côte, par télégramme. Il ne s'étonnera pas de recevoir une note de *l'Alcazar*.

— Il n'y a aucune raison que je doive quelque chose à votre père. Pour l'instant, il faudrait tout de même que je vous explique ce que je fais ici, sans le sou. J'avais rendez-vous avec des amis qui ont une villa dans la montagne. Apparemment, ils ne sont pas encore arrivés. C'est pourquoi… »

Elle l'écoutait distraitement.

« Quelle coïncidence ! dit-elle soudain. Hier, vous me dépannez sur la route, et aujourd'hui…

— Vous me dépannez à *l'Alcazar.* Ce n'est pas une coïncidence : c'est un échange de bons procédés. »

Leurs yeux se rencontrèrent : Langelot avait le visage le plus innocent du monde… Enfin Bertha détourna son regard ; elle paraissait préoccupée.

« Je suis encore fatiguée, murmura-t-elle. Je n'ai jamais conduit si longtemps de ma vie.

— Vous avez pourtant une mignonne petite voiture.

— C'est un cadeau de papa. Il est très sévère, mais très généreux.

— Je vois le genre. Vous habitez toujours avec lui ?

— Non. Pour le moment j'habite Paris. Je prépare une thèse sur les primitifs allemands au musée du Louvre.

— Intéressant. »

Tout en parlant, il mangeait de bon appétit. L'espionne elle-même ne se faisait pas prier pour reprendre de la confiture.

Langelot se renversa dans son fauteuil. Il avait moins faim ; le soleil du soir était doux et caressant ; des rires joyeux montaient de la piscine ; l'ennemie qu'il traquait ne manquait décidément pas de charme.

« La belle vie, quoi », pensa l'agent secret.

Mlle Mann avait terminé son thé.

« Dites-moi, fit-elle, en fixant sur Langelot le regard vigilant de ses grands yeux foncés, comment saviez-vous que je m'appelle Bertha ? »

Pendant une fraction de seconde, Langelot hésita.

« Oh ! c'est très simple, répondit-il. Votre fiche de police était restée sur le comptoir de la réception. Machinalement j'ai lu le nom et le prénom. Comme le réceptionniste vous appelait Mlle Mann, j'ai pensé que vous étiez aussi Bertha.

— Ah ! oui ? » fit l'espionne.

Sa vigilance s'était faite incrédulité.

« Ah ! oui, dit Langelot, attendant la suite.

— Cela me paraît curieux, dit Mlle Mann, car nous sommes si connus, dans cet hôtel, que nous ne remplissons jamais de fiches de police. »

Langelot éclata de rire.

« Ma chère Bertha, s'écria-t-il, si vous ne remplissez pas vos fiches, c'est que quelqu'un le fait pour vous. Le réceptionniste, probablement. »

Grâce à son ingéniosité, il s'était tiré de ce mauvais pas. De justesse.

Bertha se mordit la lèvre inférieure.

« C'est possible, dit-elle en se levant.

— Vous dînez ici ?

— Peut-être.

— Huit heures au bar ?

— … Si vous voulez. »

Elle rentra.

Langelot détestait faire attendre les jeunes filles, mais, cette fois-ci, il était bien décidé à procéder à une petite perquisition dans la chambre de l'espionne, pendant qu'elle l'attendrait au bar.

« Elle est allemande, pensa-t-il. Elle sera ponctuelle. Moi, j'arriverai à

huit heures et quart. Si elle s'étonne, je lui dirai que ma montre retarde. »

Il fit un détour par le garage pour envoyer un bref message codé au S.N.I.F. :

« *Me suis vu contraint poursuivre contact interdit avec suspect. Stop. Dans l'intérêt du service. Stop. Compte rendu suivra.* »

Il passa ensuite à la réception, pour demander où se trouvait la chambre de Mlle Mann, et il alla explorer l'aile de l'hôtel où elle était située et qu'il ne connaissait pas.

La disposition des lieux lui parut favorable. La chambre de Bertha était au premier. L'escalier qui y conduisait partait du patio, où fleurissaient les colonnes mauresques et les plantes grasses, derrière lesquelles il était facile de se cacher tout en ayant l'air naturel. Pour aller au bar, Bertha devait nécessairement traverser le patio, et Langelot, l'apercevant, saurait aussitôt que la voie était libre. Encore fallait-il entrer dans la chambre de l'espionne, mais cela même ne devait pas présenter de difficultés insurmontables, avec les instruments de cambrioleur dont Langelot était muni.

Plein de confiance, Langelot retourna dans sa propre chambre. À huit heures moins le quart, il ressortait, et allait se poster dans le patio.

Il s'accouda, rêveur romantique, à une vasque de marbre blanc.

17

D'ABORD, tout se passa très bien.

À huit heures précises, Bertha, portant un ensemble de tweed, traversa le patio. Langelot ne connaissait pas grand-chose aux toilettes féminines : il apprécia tout de même que, par égard pour sa chemise quadrillée, elle eût mis un costume de sport et non pas une robe.

« Brave fille ! pensa-t-il. Dommage qu'elle soit espionne. Si elle avait le physique un peu moins ingénu, je dirais même qu'elle est sûrement innocente. Mais elle a si peu l'air d'une Mata-Hari qu'elle doit en être une. Snif, snif ! Les sympathies personnelles sont interdites dans le métier. »

Il grimpa à l'étage. Ses outils se révélèrent inutiles : Mlle Mann ne fermait pas plus sa chambre que sa voiture. Il n'y avait qu'à pousser la porte et à entrer.

La chambre était spacieuse. Deux portes-fenêtres donnaient sur un grand

balcon. Une porte ouvrait sur la salle de bain, avec baignoire encastrée ; une autre, sur une penderie. Les meubles étaient de qualité, bien que d'un goût baroque : lit, commode, secrétaire, table de nuit, deux chaises, deux fauteuils. Le crépuscule empêchait de bien distinguer les couleurs. Cependant, il sembla à Langelot que les murs étaient vert clair ; les tentures, les doubles rideaux, la moquette, le couvre-lit et les fauteuils d'un beau vert foncé. Il alluma sa torche électrique et, faisant courir sur les meubles la petite tache de lumière étroitement focalisée, il se mit au travail.

Dans le secrétaire, rien que du papier à entête de *l'Alcazar.*

Dans la commode, du linge et des mouchoirs.

Dans les belles valises blanches…

Langelot venait d'ouvrir la première lorsque son ouïe tendue perçut des pas dans le couloir. Il n'aurait pas pris la précaution de se cacher s'il n'avait pas remarqué que ces pas avaient quelque chose de furtif : les deux hommes qui marchaient attaquaient de la pointe de l'orteil et non pas du talon. Bénissant l'école du S.N.I.F. qui lui avait enseigné toutes ces finesses, Langelot battit promptement en retraite vers la penderie. Il se dissimula parmi deux robes et les deux ensembles qu'il connaissait pour les avoir vus à Bertha la veille et l'avant-veille. Il laissa la porte entrebâillée afin de pouvoir observer le cas échéant, et, pour justifier cette fente, y glissa un pan de robe. À vrai dire, il croyait commettre un excès de prudence en agissant ainsi, mais il se trompait. Les pas s'arrêtèrent, la poignée de la porte d'entrée tourna, et deux silhouettes d'hommes pénétrèrent sans bruit dans la chambre-de Bertha.

« Elle ne ferme même plus sa porte, chuchota l'un.

— Elle a dépassé ce stade », fit l'autre avec un ricanement étouffé.

Ils s'avancèrent dans la pièce. À ce moment, des lumières s'allumèrent dans le jardin et Langelot, l'œil collé à l'ouverture qu'il s'était laissée, reconnut les deux occupants de la BMW, le squelette et le boucher.

« Elle est allée dîner, fit le boucher.

— Pas en tweed, répondit le squelette. Nous n'aurons pas longtemps à attendre. Fais comme chez toi. »

Les deux hommes déposèrent sur le sol les valises qu'ils portaient, puis, prenant chacun un fauteuil, les placèrent de telle sorte qu'ils ne fussent pas visibles du seuil de la porte. Ensuite ils s'assirent et étendirent les jambes. Le

boucher chercha quelque chose dans sa poche.

« On ne fume pas chez les dames ! » remarqua sévèrement le « squelette ».

Et ce fut le silence.

Langelot jeta un coup d'œil à sa montre. Il était huit heures et quart. Que ferait Bertha ? Elle dînerait peut-être toute seule, ou bien elle irait à la réception pour demander où il était, ou bien elle rentrerait dans sa chambre pour l'appeler par le téléphone intérieur. Lui, en tout cas, il ne pouvait ni ne devait bouger : en demeurant dans sa cachette il avait des chances d'apprendre les rapports qui unissaient l'espionne aux inconnus.

À huit heures vingt, des pas légers retentirent dans le couloir. Une tension nouvelle s'empara des deux hommes, mais ils ne bougèrent pas.

La porte s'ouvrit. Le lustre s'alluma. Bertha entra et se dirigea droit vers son lit près duquel se trouvait le téléphone. Soudain, elle dut sentir une présence derrière elle. Elle s'arrêta sur place et se retourna. Un cri d'horreur lui vint aux lèvres. Elle porta la main à sa bouche.

« Bonjour », dit le squelette d'un ton sarcastique.

Les yeux exorbités, Bertha la mince regardait ses deux visiteurs : l'un massif et rouge, l'autre blême et efflanqué.

« Assieds-toi sur le lit, petite, commanda le « squelette ». Et surtout ne crie plus. On a des moyens de te faire taire qui risqueraient d'abîmer ta jolie bouche. »

Bertha s'assit machinalement.

« Pas besoin de causer beaucoup pour se comprendre, poursuivit l'homme. Tu ne nous as jamais vus, mais tu nous connais. Les lettres, c'était nous. Les coups de téléphone, c'était nous. Tu as essayé de nous échapper, mais c'est que tu n'es pas maligne : on t'aurait retrouvée au bout du monde. Tu t'en serais doutée si tu avais su qui nous étions. »

Il jeta un coup d'œil à son compère.

« Nous sommes des officiers de renseignement d'un service français qui s'appelle le S.N.I.F. »

Dans sa penderie, Langelot en eut le souffle coupé. Il n'entrait pas dans les méthodes du S.N.I.F. de lancer plusieurs agents sur une même affaire sans les prévenir : l'homme mentait effrontément.

« Tu sais ce que nous voulons, n'est-ce pas ? questionna le squelette.

— Oui », chuchota Bertha.

Recroquevillée sur elle-même, elle tremblait de tout son corps.

« Sinon, nous remettons entre les mains de la police allemande la petite documentation dont tu vas admirer quelques échantillons. »

Le squelette ouvrit sa valise qui contenait un magnétophone. Il appuya sur un bouton.

Il y eut d'abord un chuintement. Puis une voix d'homme, très douce, parla en allemand. Une voix de femme, celle de Bertha, lui répondit dans la même langue. Ils échangèrent quelques répliques auxquelles Langelot ne comprit rien. Mais Bertha paraissait terrifiée.

« Franz… », murmura-t-elle.

Le squelette referma son magnétophone. Le boucher se leva, un projecteur de cinéma à la main. Il le posa sur la table, pendant que son compagnon allait éteindre l'électricité. Sur le mur, un rectangle blanc apparut. Puis l'intérieur d'un café aux petites fenêtres en losange. Sur une banquette étaient assis, côte à côte, un garçon blond aux cheveux frisés et Bertha la mince. Ils se parlaient : leurs lèvres remuaient. Le garçon tira un stylomine et une carte de visite de sa poche, et les tendit à Bertha. Bertha dessina sur la carte un étrange hiéroglyphe composé de traits et de ronds. Le rectangle lumineux s'éteignit ; le ron-ron du projecteur se tut.

« M. Mann ne veut travailler que pour les Allemands, dit le squelette sans rallumer l'électricité. Nous aussi, nous voulons des circuits miniaturisés. Ne viens pas nous raconter que tu ne peux pas voler des renseignements pour nous, puisque tu l'as fait pour Franz Werner.

— Je… je n'ai rien volé ! bégaya Bertha. J'ai… peut-être été indiscrète. C'est tout. Je ne lui ai rien donné de vraiment secret… »

Le squelette sourit, ironique :

« Au profit de qui as-tu dérobé le cahier C ?

— Le cahier C ! se récria Bertha. Jamais je n'aurais osé y toucher. »

Squelette et boucher échangèrent un coup d'œil.

« Nous allons t'accompagner jusqu'à ta voiture, dit le squelette. Je te conseille de te montrer douce comme un agneau. La direction de l'hôtel est prévenue : tu n'as aucune chance de nous échapper. »

Bertha se leva comme un automate. Les deux hommes l'encadrèrent. Ils sortirent tous les trois.

Langelot jaillit de sa cachette. Très vaguement, il commençait à comprendre de quoi il s'agissait. Un plan se formait dans son esprit pour capturer toute la bande dont faisaient partie ces deux messieurs.

« Montferrand dira encore que j'ai pris des initiatives dépassant ma compétence. Mais je n'ai pas le temps d'aller lui demander des ordres. Et si je réussis, il sera content. »

Poussant la porte-fenêtre, Langelot passa sur le balcon. Il s'assura que la fenêtre de la salle de bain, en verre cathédrale, donnait du même côté. Comme elle était fermée, il rentra pour l'ouvrir, passa de nouveau sur le balcon, enjamba la balustrade et se laissa légèrement tomber dans le jardin.

Puis il courut au garage.

18

TROIS minutes plus tard arrivaient Bertha et ses gardes du corps.

Langelot se contenta d'observer la scène de loin, dissimulé entre une Volvo et une Opel, mais il aurait pu se montrer moins prudent. Un laveur et deux clients passèrent à deux pas de la MG sans que les faux agents du S.N.I.F. en parussent gênés.

« Ouvre la portière de droite », commanda le squelette, pendant que le boucher préparait un appareil photo avec flash.

Bertha obéit.

« La couture du siège est décousue. Passe la main dedans. »

Bertha avait la main dans la cache lorsque le boucher prit sa première photo.

« Retire l'enveloppe que tu as placée dans cette cache.

— Je n'ai pas… » commença Bertha, mais l'homme la fit taire.

Elle tenait l'enveloppe lorsque le deuxième éclair de magnésium jaillit.

« Maintenant, ordonna le squelette d'une voix d'hypnotiseur, ouvre l'enveloppe ! »

Elle l'ouvrit et en retira les papiers qui s'y trouvaient. Un troisième éclair illumina le garage. Langelot avait peine à ne pas rire derrière son Opel.

« Que… que… que…, balbutia le boucher en voyant les bandes dessinées qui se déroulaient et tombaient au sol.

— C'est toi qui as fait cela ! » siffla le squelette entre ses dents serrées.

Ses mains maigres se tendirent vers le cou de Bertha. La jeune fille secouait désespérément la tête.

« Je vous jure que je ne comprends pas… Je ne comprends rien… Je ne savais même pas que la couture était défaite… »

Avec un effort, le squelette retrouva son calme. Il se tourna vers son compagnon.

« Les bandes dessinées, dit-il, n'étaient pas prévues au programme. Nous allons être obligés d'en rendre compte avant de continuer la séance.

— À moins qu'elle n'accepte tout de même, répondit l'autre.

— Non. Nous ne pouvons pas prendre de décision. Si jamais les patrons trouvaient que nous avons pris la mauvaise… »

Le boucher se passa le doigt sur le cou d'un air éloquent.

« Mais tu sais comme ils n'aiment pas qu'on entre en relations directes avec eux, fit-il remarquer. Ils préfèrent les boîtes à lettres.

— Ceci, décida le squelette, est un cas d'urgence. Ramène la fille dans sa chambre et n'en bouge pas. Compris ? »

Langelot n'avait rien entendu de tout cela, mais les gestes et les expressions de physionomie lui avaient paru suffisamment éloquents. Lorsqu'il vit le squelette se diriger vers la BMW qui stationnait à l'entrée du garage, et le boucher prendre Bertha par le bras et la guider vers l'hôtel, il pensa bien que la découverte des bandes dessinées avait suspendu l'exécution des plans ennemis.

« Frapper l'adversaire de surprise et profiter du répit obtenu pour amorcer un piège : voilà qui est parfaitement conforme à la tactique « maison », pensait Langelot, en courant à travers le jardin.

Du point de vue d'un agent du S.N.I.F., même les colonnes pseudo-

mauresques peuvent avoir du bon. Entourant des bras et des jambes celle qui supportait le balcon de Bertha, Langelot fit une superbe, bien que discrète, démonstration de cette vérité. Ce n'était pas pour rien que le S.N.I.F. soumettait ses agents à un entraînement physique des plus rigoureux. Six secondes après avoir quitté le sol, Langelot était déjà sur le balcon. Saisissant l'appui de la fenêtre de la salle de bain, il ne lui fallut pas plus de six autres secondes pour se trouver à l'intérieur.

Il referma la fenêtre, alla au lavabo et ouvrit très légèrement le robinet d'eau froide. Sous le robinet, il plaça le verre à dents de telle façon que les gouttes fissent un maximum de bruit en tombant. Puis il prit le tube de pâte dentifrice et écrivit sur la glace :

« Verrouillez la porte. Faites couler l'eau. »

À ce moment, il entendit qu'on entrait dans la chambre : c'étaient sûrement Bertha et son gardien.

Sans le moindre bruit, il alla jusqu'à la baignoire encastrée, y entra, tira le rideau de plastique et attendit.

Un silence absolu régnait :

Dans ce silence, chaque goutte qui tombait sur le verre à dents paraissait

plus bruyante, plus agaçante. Clac, faisaient les gouttes, clac… clac. L'espacement et la régularité de ces clac ! clac ! commençaient à irriter Langelot lui-même, lorsque la voix du boucher dit :

« Tu as un robinet qui fuit. »

Il n'y eut pas de réponse.

« Va le fermer ! »

Bertha eut un mouvement de révolte :

« Allez-y vous-même !

— Pas si bête, ricana l'autre. Il faut que je garde la porte. Vas-y, je te dis ! »

Des pas glissèrent sur la moquette. La porte de la salle de bain s'ouvrit. Bertha entra, toute pâle. Elle alla au lavabo, posa la main sur le robinet. Soudain, son regard tomba sur l'inscription du miroir. Elle la lut, la relut, se retourna. Elle hésitait. Enfin elle haussa les épaules – elle n'avait plus rien à perdre, pensait-elle. Elle ouvrit délibérément le robinet, revint à la porte, la ferma et la verrouilla.

« Hé ! Qu'est-ce que tu fais ? » cria le boucher.

Langelot entrouvrit le rideau, passa la tête :

« Dites-lui que vous prenez une douche. »

Le bruit de l'eau étouffa sa voix. La stupéfaction se peignit sur les traits de Bertha lorsqu'elle reconnut son dépanneur. Elle cria :

« J'ai trop chaud, je vais prendre une douche.

— Très bien », dit Langelot d'un ton d'encouragement en sortant de la baignoire.

Il ouvrit la douche à pleine puissance pour pouvoir parler tranquillement.

« N'essaie pas de te sauver ! cria le boucher. Je surveille le balcon.

— Dites-lui qu'il peut surveiller tout ce qu'il veut, souffla Langelot.

— Je n'ai pas l'intention de me sauver, dit Bertha.

— Quoi ? fit le boucher.

— Je n'ai pas l'intention de me sauver ! répéta Bertha plus fort.

— Tant mieux pour toi ! »

Langelot alla à Bertha en souriant, la prit par les coudes, la fit asseoir sur une chaise qui se trouvait près de la baignoire et lui montra sa carte du S.N.I.F.

« Pauvre petite Bertha, murmura-t-il. Vous devez avoir eu une belle peur.

Maintenant c’est fini : vous avez Langelot pour vous protéger. Je suis un vrai snifien, moi. Eux, ce sont des faux. Cessez de trembler comme ça, petite Bertha. Je vous tirerai de ce mauvais pas. Seulement, il faut tout me dire, vite, pendant que le monsieur au physique de squelette est absent.

Bertha le regarda. Langelot respirait la gentillesse et la sincérité. Elle eut confiance. Elle parla.

DEUXIÈME PARTIE

1

« GERHARD Smeit, vous êtes un lamentable idiot, un *minus habens,* un crétin dégénéré ! fait la voix de musaraigne qui sort du corps monumental de Monsieur T.

— Oui, Monsieur T », répond le personnage blond, potelé, aux lunettes cerclées d'or, dont le visage apparaît sur l'écran.

Le cul-de-jatte passa sa saucisse de langue sur ses grosses lèvres déjà mouillées. Ses yeux sont plus glauques que jamais.

« Gerhard Smeit, pépie-t-il, je vous donne une dernière chance. Les circuits Mann tout entiers, dans mon courrier, dans huit jours, ou je vous fais découper en petites rondelles, à la scie électrique.

— Oui, Monsieur T. Mais j'ai eu l'honneur de vous poser une question, répond Gerhard Smeit qui a pâli notablement. Mes hommes viennent de m'appeler sur le circuit direct, et…

— Vos hommes sont des niais, interrompt le cul-de-jatte. Cette histoire de bandes dessinées est à tirer au clair, c'est évident. Je sais très bien que vous comptiez intimider la fille en lui disant que vous donneriez à la police allemande des photos d'elle, tirant les fameux plans de sa voiture. Vous avez manqué votre coup, comme l'innocent de village que vous êtes, c'est une affaire entendue. Qu'en découle-t-il ? Il faut toujours intimider la fille, mais par des moyens plus directs… dont je vous laisse le choix. Vous avez huit jours. Sinon, vous serez… remplacé. Abandonne-t-on une affaire parce qu'on a manqué une manœuvre ? E-xé-cu-tion ! Et ne vous avisez plus de me rappeler sur les circuits directs pour des niaiseries pareilles ! »

Gerhard Smeit éteint la caméra, soupire, revient à son poste radio.

« Numéro 67, me recevez-vous ? »

La voix de celui que Langelot a surnommé le squelette répond :

« Je vous reçois, numéro 4.

— Numéro 67, siffle Gerhard Smeit, vous êtes une loque, une chiffe molle, un incapable ! L'idée des faux plans pour intimider une fille déjà compromise était brillante, je le sais bien : elle était de moi. Elle a fait long feu ; ce n'est pas une raison pour bloquer toute l'opération. Dans sept jours, je veux les circuits Mann sur ma table, avez-vous compris ?

— Oui, chef, mais…

— Taisez-vous. Elle refusera de vous les remettre. Eh bien, vous avez carte blanche pour les lui faire donner. Nous savons qu'elle les a, n'est-ce pas ? Utilisez votre imagination, mon vieux. Sinon, le vide-ordures ! »

Gerhard Smeit coupe la communication. Le numéro 67 avale sa salive avec difficulté : il sait ce que cela veut dire, le vide-ordures : cela veut dire la mort, et dans des circonstances généralement désagréables.

Il lui faut les circuits Mann ; Bertha possède les plans des circuits Mann. Elle les lui donnera, coûte que coûte.

2

L'AVENIR réservait une surprise agréable au numéro 67, dit le squelette. Lorsqu'il entra dans la chambre de Mlle Mann, décidé à lui dire qu'il la noierait dans le vitriol si, d'ici six jours, elle ne lui remettait pas une copie des fameux plans, il la trouva non seulement douchée, mais encore d'humeur coopérative.

« J'ai réfléchi, dit-elle. L'Allemagne et la France sont des puissances amies. Je ne commets pas un grand crime en remettant ces plans à des représentants officiels d'un service français. »

Le squelette en resta tout sot.

« Et… les bandes dessinées ? demanda-t-il.

— J'avais trouvé des plans cachés dans ma voiture. J'ai pensé qu'ils y avaient été introduits pour me compromettre. Je les ai brûlés et remplacés par des bandes dessinées, pour que la personne qui les avait mis là crût qu'ils y

étaient toujours. »

Le numéro 67 était entré prêt non seulement à intimider, mais à terroriser. Il ne pouvait se persuader qu'il devait rengainer ses menaces.

« Tu nous signeras une attestation nous promettant la livraison des plans ? demanda-t-il, incrédule.

— Vous avez un stylo ? » répliqua Bertha.

Le document fut dicté, écrit et paraphé :

« Je, soussignée Bertha Mann, déclare par les présentes être disposée à collaborer avec le porteur et à lui faire parvenir les trois cahiers numérotés A, B et C contenant les plans des circuits électroniques miniaturisés dits « Circuits Mann. »

« Il n'y a pas à dire, remarqua le boucher, une douche, ça fait du bien. Ça remet les idées en place.

— Les plans sont à Osterhausen, chez mon père, dit Bertha. Dois-je les amener ici ?

— Non, répondit le squelette. Nous avons une antenne en Allemagne. Dès que tu as les plans – écoute-moi bien et essaie de retenir –, tu vas à Munich, tu descends dans un hôtel et tu téléphones à Ludwig Hoffmann, horloger. Tu lui dis : « Ici, Bertha Mann, je suis descendue à tel endroit. J'ai trois coucous à réparer. Pouvez-vous venir les chercher ? » C'est le mot de passe. Un peu plus tard, nous prendrons contact avec toi pour t'indiquer comment tu dois nous remettre les plans. Tu as compris ? »

Bertha répéta docilement ces instructions.

« Ne t'avise pas de nous faire faux bond. Ce papier, signé par toi, entre les mains de la police allemande, ça te coûterait cher !

— Il n'y a pas que la police : il y a aussi papa ! » répondit Bertha.

Les faux agents du S.N.I.F. rassemblèrent leur matériel et sortirent. Ils ne prirent même pas la peine de coucher dans les chambres qu'ils avaient louées : cinq minutes plus tard, ils avaient disparu avec leur BMW.

« Nous les retrouverons au prochain tournant », dit Langelot, sortant de la salle de bain.

Il descendit au garage et passa un long message chiffré au capitaine

Montferrand, après quoi il remonta dans la chambre de Bertha où les deux jeunes gens firent agréablement la dînette, en se racontant les détails de l'affaire qu'ils étaient seuls à connaître. Le lendemain ils partaient pour Paris en avion. Des chauffeurs du S.N.I.F. ramèneraient leurs voitures. Les jeunes gens avaient rendez-vous avec Montferrand, à la Rotonde de la Muette.

« C'est probablement la dernière fois que je vous vois, Langelot, dit Bertha en s'arrêtant sur le seuil du café. Je voudrais vous remercier pour tout ce que vous avez fait. J'ai une peur terrible de l'aventure où vous m'avez embarquée, mais, si je devais la courir avec vous, je crois que j'aurais deux fois moins peur. »

Langelot sourit.

« Merci, Bertha. Malheureusement, à partir de maintenant les services allemands prennent l'affaire en charge, et il y a peu de chances pour que j'en voie la fin. Allons nous présenter au capitaine. Je vais probablement me faire gronder vertement. »

Le capitaine Montferrand était déjà attablé et fumait la pipe. Il salua Bertha d'un air courtois et distant, puis il se tourna vers Langelot.

« Alors, dit-il, si je comprends bien votre compte rendu, vous êtes délibérément sorti du cadre de vos compétences ?

— Délibérément, mon capitaine, répondit Langelot avec sang-froid.

— Vous vous êtes permis, sans en demander l'autorisation, d'engager une informatrice, de tendre un piège à longue échéance, de laisser partir deux dangereux espions sans même essayer de les filer ? »

Le ton de Montferrand était sévère. Bertha tremblait pour Langelot. Mais Langelot ne tremblait pas. Il savait bien que si son chef avait voulu lui faire des reproches sérieux, il n'aurait pas invité une jeune fille, étrangère de surcroît, à assister à l'entretien.

« Hé oui, mon capitaine. J'ai cru que c'était dans l'intérêt du service… Je prendrai un jus d'orange, s'il vous plaît.

— Langelot, répondit Montferrand, vous avez de la chance : Snif est de votre avis. Il pense également que les initiatives que vous avez prises sont dans l'intérêt du service. L'affaire Guillotine a été remise entre les mains de nos homologues allemands. Pour nous remercier de ce geste, le colonel Herrschen nous a demandé de détacher un officier auprès de lui, pour

participer comme spectateur à la fin de l'enquête…

— Oh ! Monsieur le capitaine, s'écria Bertha en joignant les mains. Je vous en supplie, envoyez Langelot. »

Montferrand la regarda en souriant.

« C'est bien ce que je compte faire, dit-il, et voici pour quelle raison. Le colonel Herrschen ne veut pas d'un officier en mission, mais simplement d'un officier détaché. Le rôle de Langelot sera purement… décoratif. Dorénavant, les initiatives lui sont non seulement déconseillées, mais interdites. Or, comme il ne parle pas l'allemand, il lui sera tout de même difficile d'en prendre ! Je pense donc que nous ne courrons aucun risque de ce côté.

— Enregistré, mon capitaine », dit Langelot.

Bertha paraissait aux anges :

« Avec vous, dit-elle à Langelot, je crois que j'aurai même le courage d'affronter papa. »

3

LANGELOT n'eut pas à protéger Bertha contre le courroux de M. Mann. La jeune fille devait commencer par se présenter au colonel Herrschen, des services secrets allemands. Pour cet officier, Bertha n'était pas du tout une petite fille imprudente et désobéissante, mais au contraire le vermisseau qu'il allait enfiler sur son hameçon et qui lui permettrait – il l'espérait du moins – de capturer une importante bande d'espions, de rendre un service de taille à son pays et peut-être de passer général. Le colonel Herrschen se montra donc fort aimable, convoqua lui-même M. Mann, et lui expliqua l'affaire. Ainsi les aveux furent épargnés à Bertha. De plus, en apprenant les dangers qu'allait courir sa fille chérie, M. Mann en oublia de se mettre en colère contre elle pour ses indiscrétions passées.

« Je vous interdis de jeter ma fille dans cette aventure ! » tonna-t-il.

Le colonel aurait pu lui répondre que Mlle Bertha Mann était majeure,

qu'elle avait déjà accepté de servir d'appât dans la chasse qui allait avoir lieu, que, tout compte fait, elle courrait moins de dangers ainsi, qu'enfin elle avait à se faire pardonner quelques fautes. Mais le colonel ne dit rien de tout cela. Il s'écria simplement :

« Mon cher Mann, où est votre sens patriotique ? »

En réalité, M. Mann n'avait pas le sens patriotique aussi aiguisé que le sens électronique. Il concevait des circuits miniaturisés et les vendait à son pays : c'était bien assez, trouvait-il, sans encore avoir à hasarder sa propre fille pour les protéger. Mais plusieurs conflits l'avaient déjà opposé aux autorités et il savait d'expérience que, lorsqu'on lui demandait où était son sens patriotique, il ne fallait pas s'obstiner, sous peine de perdre son temps : les autorités avaient des moyens de pression et n'hésiteraient pas à les utiliser.

« Bon, bon, dit-il, disposez de moi. »

Le soir même, il était invité à participer à une réunion importante dans la salle de conférences du colonel Herrschen.

Cette salle était spacieuse, carrée et confortable. Au milieu, une table en fer à cheval recouverte d'un tapis vert. Autour de la table, des chaises à dossier de cuir. Sur la table, devant chaque chaise, un cendrier de marbre, dix feuilles blanches, trois crayons de différentes couleurs. Les fenêtres sans rideaux donnaient sur la cour intérieure d'une villa de béton située dans la banlieue résidentielle de Munich.

La réunion était présidée par le colonel Herrschen en personne, bel homme majestueux habillé en civil et souriant sans cesse comme pour se faire pardonner son grand air.

Il avait, à sa droite, M. Mann qui, avec son nez d'aigle, ses yeux inspirés, son large front découvert et ses longs cheveux ondulés, aux reflets d'étain, ressemblait à un chef d'orchestre plus qu'à un ingénieur.

À la gauche du colonel, siégeait le capitaine Mauer, rouge et trapu, qui, bien qu'en civil, paraissait porter l'uniforme.

À la gauche du capitaine Mauer, avait pris place le lieutenant Siegfried Pracht, géant blond vêtu d'un magnifique costume croisé, bleu nuit.

À la gauche du lieutenant Siegfried Pracht, au bas bout de la table, était assis un jeune garçon qui ne comprenait rien à ce qui se disait autour de lui.

C’était le petit Français invité par courtoisie à participer à une opération où il n’aurait rien à faire. Partagé entre le respect des lieux et sa haine pour les cravates, Langelot avait essayé de tout concilier en mettant une chemise de sport, un foulard et une veste de daim. Il avait l’air on ne peut plus mélancolique, sauf lorsqu’il échangeait un clin d’œil ou une grimace avec la mince Bertha assise presque en face de lui, puisqu’elle se trouvait à côté de son père. Bertha portait un tailleur feuille-morte qui lui allait à ravir ; elle avait une expression d’enfant sage et écoutait avec attention le prestigieux colonel Herrschen.

« Résumons-nous », dit le colonel en se levant.

Il adorait se résumer. Ses sommaires étaient toujours très clairs et… très longs.

« Tout commence, peut-on le dire, le jour où, il y a deux ans, monsieur le docteur Bernhard Mann ici présent achève de concevoir, en ses laboratoires d’Osterhausen, situés à 76 km de Munich, ses circuits miniaturisés d’autoguidage, géniale invention aussitôt soumise à l’État, et faisant l’objet d’un contrat officiel dont il est longuement question dans la presse. L’importance des circuits miniaturisés n’échappe ni aux services étrangers de renseignements, ni aux espions professionnels. Chacun sait que, grâce à ces circuits, un appareil de la taille d’une boîte d’allumettes remplace à partir de maintenant une machine grande comme cette salle, et que, par conséquent, les fusées pacifiques et les engins militaires équipés de circuits Mann transporteront une véritable usine intellectuelle installée à frais relativement réduits et leur permettant d’aller frapper leur objectif en le choisissant eux-mêmes dans le cadre du programme qui leur a été donné et en évitant tous les obstacles qui pourront se dresser sur leur itinéraire, y compris d’éventuels projectiles ennemis. »

Après cette longue phrase, Langelot poussa un ouf inaudible ; le colonel Herrschen poursuivit de sa belle voix grave :

« Tandis que la fabrication en série commence à être effective à l'intérieur des usines et laboratoires Mann, diverses tentatives sont faites pour percer le secret des circuits, et, en particulier, pour dérober l'un des rares exemplaires du volume intitulé *Théorie et pratique des circuits miniaturisés d'autoguidage,* constitué de trois cahiers : le cahier A, portant le sous-titre *Théorie cybernétique appliquée à l'autoguidage ;* le cahier B, appelé *Utilisation des semi-conducteurs appliquée à l'autoguidage ;* le cahier C, contenant les *Plans et programmations*. Toutes ces tentatives échouent grâce à la vigilance des services de sécurité dont la mission consiste à protéger le secret du docteur Bernhard Mann. C'est alors que la bande d'espions qui nous occupe entre en action et que commencent les opérations ennemies qui ont conduit à l'ouverture de ce que nos homologues français, avec l'humour qui les caractérise, ont appelé la mission « Guillotine. »

Langelot comprit le mot « guillotine » et baissa le nez dans son foulard.

« Premier temps, annonça le colonel. Un ingénieur électronicien nommé Franz Werner est engagé par les usines et laboratoires Mann. Nous avons tout lieu de penser que cet ingénieur faisait partie de la bande que nous pourchassons actuellement et que son propos était de dérober les cahiers A, B et C pour en tirer des photocopies. En fait, il semble rapidement suspect aux services de sécurité ; on s'aperçoit que l'enquête qui a été faite sur lui n'a pas

offert toutes les garanties nécessaires, et le capitaine Mauer ici présent recommande instamment au docteur Mann de licencier le jeune ingénieur, ce qui est fait. En attendant, Franz Werner avait eu le temps de se lier d'amitié avec Mlle Bertha Mann, la gracieuse fille de son employeur. »

Langelot fit un petit salut ironique à Bertha qui rougit visiblement.

« Deuxième temps, reprit le colonel. Franz Werner et Bertha Mann se rencontrent en cachette. Franz raconte à Bertha qu'il est en train de rédiger une thèse d'électronique. Il a besoin de certains renseignements précis et apparemment innocents. Mlle Bertha Mann n'a rien d'une électronicienne. Elle ne peut apprécier l'importance des informations qui lui sont demandées. Elle sait seulement que Franz a été congédié sans avoir commis de faute de service : il a donc droit à sa sympathie. Le génial docteur Bernhard Mann, avec l'insouciance propre aux génies, ne prend pas chez lui toutes les mesures de sécurité que nous prenons pour lui dans sa propre usine ; il arrive que les fameux cahiers traînent sur sa table de nuit… sa fille peut y jeter un coup d'œil sans se faire remarquer. C'est ce qu'elle fait, à deux ou trois reprises, nous a-t-elle précisé. Cependant sa prudence n'est pas tout à fait endormie. Lorsque Franz Werner lui demande le cahier C, elle commence par consentir à le lui prêter, l'emprunte discrètement à son père, mais, au dernier moment, hésite. Quoi ! Trahira-t-elle la confiance paternelle ? Non ! Jamais ! Franz insiste. Les jeunes gens se querellent. Les soupçons de Bertha sont éveillés. Elle décide de ne plus revoir Franz. Franz Werner a échoué deux fois de suite dans la mission qui lui avait été confiée par ses chefs : nous retrouvons son corps dans un terrain vague de Munich, ce que nous taisons soigneusement au public, pensant bien qu'il s'agit d'un règlement de comptes entre espions. »

Bertha étouffa un petit cri : elle venait d'apprendre la mort d'un garçon pour lequel, jadis, elle avait éprouvé de l'affection. Le colonel enchaîna avec tact :

« L'ennemi ne possède toujours pas les fameux cahiers. En revanche, il a pris la précaution – avec la complicité de Franz Werner, cela ne fait aucun doute – de recueillir des photos et des enregistrements révélant les indiscrétions commises par Mlle Mann. Ces photos, ces enregistrements, ce sont des armes. Tous les services de renseignements du monde procèdent de

même : on commence par compromettre une personne, puis on en fait un informateur. Dans un troisième temps, l'ennemi procède donc comme ceci : par des coups de téléphone, par des lettres anonymes, il crée autour de Mlle Mann une atmosphère de panique. Ses indiscrétions sont montées en épingle ; on lui réclame les plans, sinon elle sera dénoncée à la police… Mlle Mann refuse net. Son seul tort est de ne pas nous mettre au courant. Au lieu de cela, elle demande à son père de l'autoriser à partir pour Paris où, croit-elle, elle sera plus tranquille.

« Quatrième temps. Jugeant que les données authentiques qu'il possède sont insuffisantes pour terroriser efficacement sa victime, l'ennemi fait établir un faux cahier C qui est introduit dans une cachette ménagée dans la voiture de Mlle Mann. Les coups de téléphone réclamant les plans recommencent à Paris. La malheureuse jeune fille se sent épiée, suivie. Après diverses manœuvres destinées à semer ses poursuivants – manœuvres entreprises en vain, car l'ennemi dispose d'un personnel compétent et de tout le matériel nécessaire –, Mlle Mann, qui, à Paris même, avait déjà changé d'adresse, décide de fuir et part précipitamment pour le Midi. Alors la bande estime que le fruit est mûr, que le degré de panique atteint est suffisant, et elle abat ses

cartes : photos authentiques, enregistrements authentiques, plans truqués. Mais qu'importe qu'ils soient truqués ? Mlle Mann ne connaît rien à l'électronique. Elle sait seulement qu'elle est coupable, qu'à un certain moment elle a bien emprunté à son père le fameux cahier C ; elle sait aussi que si les services de sécurité allemands reçoivent des photos où on la verra tirer de sa voiture et déplier devant des inconnus des plans de circuits électroniques, elle pourra être inculpée comme espionne… Lorsque ses bourreaux lui diront : « Ces plans-ci ne sont pas complets, ou pas authentiques ; nous voulons les cahiers A, B, et C à tel endroit dans tant de temps », que pourra-t-elle répondre ? Entre les services allemands et le faux service français, la malheureuse jeune fille se trouvera comme entre deux feux. Elle acceptera de travailler pour l'ennemi. »

Le colonel Herrschen, changeant brusquement de langue, se tourna vers Langelot et poursuivit en un français parfaitement prononcé :

« C'est alors que le jeune et brillant sous-lieutenant Languelotte intervient. Ayant aux faux plans des dessinées bandes substitué, il brouille le jeu de l'ennemi. Puis, avec l'aigu sens de l'opportunité qui le caractérise, il met à profit la créée situation. Ses conseils suivant, Mlle Bertha Mann endort les soupçons de l'ennemi et accepte pour lui de travailler. Elle signe un document qui, pense l'ennemi, définitivement la compromet, et, toujours grâce au jeune et brillant sous-lieutenant Languelotte, entre nos mains la chance de capturer toute la bande ennemie place. J'ai plaisir à parmi nous la présence du jeune et brillant sous-lieutenant Languelotte saluer. »

Cette fois, c'était au tour des Allemands de ne rien comprendre. Cependant Bertha donna le signal des applaudissements. Langelot dit « Merci, mon colonel », et reçut une gigantesque claque dans le dos de la part de son voisin, le lieutenant Siegfried Pracht.

Le colonel se rassit et prit un papier posé devant lui.

« Maintenant, recommença-t-il en allemand, que va-t-il se passer ? La malheureuse Bertha Mann, terrorisée par les faux agents du S.N.I.F., dérobera les plans des circuits et prendra contact avec l'ennemi. L'ennemi fixera un lieu et une heure pour la livraison des plans – qui seront bien entendu de faux plans, une fois de plus. Alors nous interviendrons pour capturer le destinataire de la livraison qui ne peut être que l'un des chefs du réseau

ennemi. Tout cela est d'une simplicité enfantine.

— Ce que je n'aime pas, intervint M. Mann, c'est que ma fille va courir des risques.

— Sans doute, mon cher docteur, sans doute, dit le colonel. Mais je vous garantis que nous ferons tout notre possible pour réduire ces risques au minimum.

— Si jamais l'ennemi s'aperçoit que Bertha travaille pour vous…

— Il ne s'en apercevra pas. Je compte sur vous pour nous fournir de faux plans parfaitement réalisés, qui pourront faire illusion un certain temps.

— Ils feront illusion », dit sèchement M. Mann.

Langelot fut surpris du ton qu'avait pris le grand ingénieur. Il se promit de demander plus tard à Bertha ce que signifiaient les paroles qu'il venait de prononcer d'un air presque menaçant.

« Mauer, quel est le résultat de votre enquête sur l'horloger Ludwig Hoffmann, qui a été indiqué à Mlle Mann comme le correspondant du faux S.N.I.F. à Munich ? »

Entendant le nom de Ludwig Hoffmann, Langelot pensa que la réunion commençait à l'intéresser.

« Je vous demande pardon, mon colonel, dit-il, mais je m'amuserais certainement plus si je comprenais un peu de quoi il s'agit. Voulez-vous me permettre de changer de place ? Mlle Mann acceptera peut-être de me traduire au fur et à mesure l'essentiel de ce qui se dira. »

Le colonel lui adressa un sourire étincelant :

« Mais certainement, jeune et brillant lieutenant. Mon autorisation temporaire avez-vous. »

Langelot remercia et changea de place. Bertha lui fit une petite grimace apeurée : jamais elle n'aurait osé se singulariser comme il venait de le faire. Se penchant vers lui, elle se mit à lui traduire à l'oreille la déclaration saccadée du capitaine Mauer.

« Enquête négative, mon colonel. Hoffmann a sa boutique et son domicile 33, Friedrichsstrasse. C'est un ancien combattant de 77 ans ; il se déplace avec difficulté ; il est atteint de surdité. Il vit seul. Sa réputation est excellente à tous les points de vue, en particulier comme horloger.

— Utilisation rationnelle des petits vieux, souffla Langelot à Bertha. À

Paris, c'était un guide de musée, ici c'est un horloger.

— Aucune chance pour que Hoffmann occupe un poste quelconque dans la hiérarchie de la bande ennemie ? demanda Herrschen.

— Aucune, mon colonel. Hoffmann sert probablement de boîte à lettres, ce qui me surprend déjà, car il passe pour un patriote.

— Les apparences sont souvent trompeuses, chuchota Langelot à l'oreille de Bertha. Je vous trouvais bien l'air trop innocent pour ne pas être une espionne.

— Je l'étais presque, répondit Bertha sur le même ton.

— Eh bien, dit le colonel, j'ai préparé un petit plan, que nous allons commencer à mettre en œuvre. Premier temps… »

4

« DE tout ce qui a été exposé, il ressort clairement ceci, dit Langelot à Bertha en quittant la salle de conférences. Dans un premier temps, le jeune et brillant sous-lieutenant Languelotte ne fera rien ; dans un deuxième temps, il ne fera rien non plus ; et, dans un troisième temps, le moins jeune et moins brillant lieutenant Siegfried Pracht veillera à ce que Languelotte ne fasse vraiment rien. »

La lourde poigne de Siegfried s'abattit amicalement sur l'épaule de Langelot.

« Mon jeune camarade, dit-il en un français impeccable, je comprends ta déception. Mais tu auras un dédommagement colossal : tu verras travailler les services secrets allemands qui sont les meilleurs du monde. »

C'était la première mission de Langelot en Allemagne, et il aurait préféré un rôle plus actif. Il regarda de bas en haut Siegfried Pracht qui le dominait

de la tête – d'une grande bonne tête blonde et rose, portée avec dignité sur un cou de taureau.

« Je vais me mettre à étudier l'allemand ; comme cela on ne me donnera plus des rôles de potiche ! déclara le Français.

— Ha ha ! Potiche ! Colossal ! »

Le rire homérique du bon Siegfried fit trembler les vitres.

« Viens, dit-il. Tu vas voir opérer nos sections techniques. Tout est prévu jusqu'au quart de millimètre, jusqu'à la fraction de seconde. Les services secrets allemands, mon jeune camarade, c'est de l'électronique avant la lettre. »

Langelot dut se rendre à l'évidence : le piège, dont il avait eu l'idée quelques jours plus tôt, allait être mis en œuvre avec toute la minutie voulue. Il ne put s'empêcher de s'en sentir flatté. C'était comme si, par personne interposée, il agissait toujours.

D'abord M. Mann et sa fille furent reconduits par des souterrains bétonnés jusqu'à une autre villa, située à un kilomètre de là, par laquelle ils étaient entrés et par laquelle ils ressortirent. La Mercédès de M. Mann ramena le père et la fille à Osterhausen après un détour supplémentaire de 100 kilomètres.

Cependant, après un frugal dîner de conserves, Siegfried et Langelot partirent pour le siège des services techniques. Il faisait déjà nuit, et le Français n'eut guère l'occasion d'admirer Munich.

« Quand nous aurons capturé tous nos espions, promit Pracht, nous ferons un banquet colossal, avec beaucoup de vin du Rhin, dans un des meilleurs restaurants de la ville. Nous chanterons des chansons, et tu verras, mon jeune camarade, que l'Allemagne est le dernier pays où l'on sache s'amuser. »

Pour le moment, Langelot n'avait pas la moindre envie de s'amuser. Il pestait intérieurement contre le capitaine Montferrand qui lui avait joué le mauvais tour de l'envoyer ici.

« Si encore je voyais Bertha, pensait-il. Mais, d'après le plan du colonel, je suis toujours au point W quand elle est au point S, et *vice versa !* »

Siegfried Pracht introduisit Langelot dans un immeuble moderne que rien ne signalait à l'attention des passants. À l'intérieur, on ne trouvait pas les bureaux auxquels on s'attendait, mais une multitude de laboratoires divers.

Les deux lieutenants descendirent au sous-sol et se trouvèrent dans une salle de cinéma. Le commentateur du film était le capitaine Mauer ; le public, outre Langelot et Siegfried, comprenait une trentaine d'hommes et de femmes au visage grave et attentif.

« Opération Guillotine, annonça le capitaine Mauer de sa voix saccadée, lorsque les lumières se furent éteintes, à l'exception d'un mince faisceau fixé sur l'écran. Ce nom a été choisi par le colonel lui-même, pour honorer nos amis français, à qui nous devons l'occasion de mener cette opération à bien. »

Tous les visages se tournèrent vers Langelot ; personne ne songeait à déguiser sa curiosité. Siegfried traduisait à mi-voix les paroles du capitaine.

« Drôle de façon de nous honorer, remarqua Langelot, à qui le mot « guillotine » rappelait de mauvais souvenirs. Enfin, moi je veux bien. Qu'est-ce qu'il dit maintenant ? Sois gentil, Pracht, continue à traduire : je ne comprends pas un mot. »

Le lieutenant allemand, un peu gêné, répondit :

« C'est que… je ne suis pas interprète. Tu as entendu, mon jeune camarade, la mission qui m'a été impartie par le colonel : te guider dans tes déplacements et non pas te traduire ces entretiens qui sont considérés comme confidentiels du point de vue technique.

— Ah ! très bien », fit Langelot.

Si jeune qu'il fût, il savait que tous les services spéciaux du monde sont jaloux de leurs secrets, et ne s'étonna pas des réticences de l'Allemand. Il en fut presque content : il se sentait maintenant les coudées plus franches pour travailler de son côté, et un cas de conscience qui le tourmentait était définitivement résolu.

Le jour même, dans un aparté à la Rotonde, Montferrand lui avait dit :

« Vous emporterez avec vous la photo du personnage blond à lunettes dorées qui avait eu, sous vos yeux, un contact avec Leblanc, à la Conciergerie. Mais vous ne la communiquerez aux Allemands que s'ils vous donnent l'impression de jouer cartes sur table. Sinon, conservez cet atout dans votre manche. Il pourra vous servir, le moment venu. »

Langelot sourit aimablement à Siegfried et décida de ne pas montrer la photo. Au reste, il n'eut guère besoin d'interprète pour ce qui suivit. Les images projetées sur l'écran parlaient d'elles-mêmes.

On vit d'abord un plan de Munich ; un rond indiquait le quartier dans lequel était située la maison de Ludwig Hoffmann. Ensuite apparut une photo aérienne de ce quartier ; une croix désignait le domicile de l'horloger.

Puis, on vit un cliché de la maison, vieille construction allemande à colombages, avec deux étages en encorbellement.

Un plan suivit : c'était celui du rez-de-chaussée, qui comprenait une boutique, un passage contenant la cage de l'escalier, et une arrière-boutique.

Un autre plan montrait la disposition des pièces du premier étage. Langelot crut comprendre que le second étage servait de grenier.

Ensuite, le capitaine Mauer expliqua les missions de chacun ; Langelot saisit quelques mots, car le capitaine répétait ce que Bertha lui avait déjà traduit deux heures plus tôt. Le premier temps prévu par le colonel allait se décomposer en trois mouvements : 1° libérer le terrain ; 2° étudier le terrain ; 3° préparer le terrain.

Quatre équipes étaient prévues pour exécuter ces trois missions et pour assurer le guet et la sécurité. La première comprenait trois hommes, déguisés l'un en chauffeur de maître, le deuxième en valet, le troisième en vieux rentier original.

Après avoir reçu leurs ordres, les trois hommes quittèrent la salle ; on ne les revit plus ; ils devaient tout ignorer de la suite des événements.

La deuxième équipe était composée de sept fouilleurs professionnels. Ils ne faisaient jamais autre chose. Ils étaient les meilleurs fouilleurs de toute l'Allemagne. Ils portaient des chaussures à semelle de crêpe et des gants de caoutchouc ; chacun avait une trousse d'outils correspondant à sa spécialité : fouilleur de boiseries, fouilleur de literie, fouilleur de mobilier, etc.

Sa mission une fois comprise, la deuxième équipe quitta la salle à son tour et alla attendre en voiture l'ordre de se mettre en route.

La troisième équipe, la plus nombreuse, comprenait dix installateurs d'appareillages divers : microphones, caméras, périscopes, etc. Le rôle de chacun fut expliqué au moyen d'une nouvelle projection des plans de la maison. Langelot comprit que le magasin et le domicile du vieil horloger seraient transformés dans les heures qui suivraient en un laboratoire équipé des instruments les plus modernes et les plus perfectionnés.

La troisième équipe renvoyée, les guetteurs restèrent seuls. C'étaient

sûrement les meilleurs guetteurs d'Allemagne ; ils avaient tous l'air de bourgeois et de bourgeoises parfaitement paisibles, mais ils étaient équipés non seulement de jumelles à infrarouge, d'appareils photos et de postes radio portatifs, mais aussi de pistolets à lunette… Ils eurent droit à plusieurs projections représentant le vieux quartier où ils allaient opérer. La place de chacun avait été soigneusement choisie par un spécialiste de la question. Le moindre mouvement suspect serait immédiatement repéré et signalé, sans que l'ennemi puisse se douter un instant de la surveillance qui aurait été mise en place. Les guetteurs sortirent à leur tour. Mauer, Siegfried et Langelot restèrent seuls.

« Maintenant que va-t-il se passer ? » demanda Langelot.

Personne ne lui répondit. On attendait quelque chose. On n'attendit pas longtemps. Le téléphone sonna. Mauer décrocha, écouta, rugit « *Sehr gut* » et raccrocha.

« Qu'est-ce qui est *sehr gut ?* demanda Langelot à Siegfried.

— Maintenant, je peux te dire, répondit l'Allemand. Le premier mouvement du premier temps de l'opération Guillotine s'est déroulé comme prévu. Un chauffeur de maître s'est présenté 33, Friedrichsstrasse, et a déclaré à l'horloger Ludwig Hoffmann que son maître désirait faire réparer immédiatement une vieille pendule à laquelle il tenait beaucoup. L'horloger s'est laissé conduire dans un appartement que le capitaine Mauer a fait meubler spécialement cet après-midi. Un valet a ouvert la porte. En ce moment, le maître et l'horloger examinent la vieille pendule.

— J'espère qu'elle est réellement cassée ! dit Langelot.

— Elle a été scientifiquement endommagée par un horloger appartenant à notre service, répondit fièrement Siegfried Pracht.

— Quand cela ?

— Dans le courant de l'après-midi.

— Mais alors il y a longtemps que le premier mouvement du premier temps…

— Non, non, mon jeune camarade, ne confondons pas. Les opérations qui ont eu lieu cet après-midi constituaient la phase préparatoire. Maintenant nous venons d'entrer dans la phase active.

— Tu m'en diras tant ! » fit Langelot.

Le capitaine Mauer donna l'ordre de mise en place des guetteurs, puis, s'adressant à Langelot ;

« Monsieur le colonel autoriser vous Languelotte assister deuxième et troisième mouvement premier temps phase active. En avant marche ! » rugit-il.

5

LA Volkswagen de Pracht. La Friedrichsstrasse, avec ses vieilles maisons et ses vieilles boutiques sous leurs enseignes, se balançant dans la lumière quelque peu fantastique des réverbères. Un stationnement. Quelques pas à pied.

Déjà, un serrurier spécialisé ouvrait la porte d'un magasin d'horloger de l'air le plus naturel du monde, et y entrait comme chez lui. Les fouilleurs, surgis on ne savait d'où, le suivaient. Siegfried et Langelot fermaient la marche, se sachant entourés de guetteurs invisibles, qui observaient centimètre à centimètre le trottoir, les voitures qui passaient, les fenêtres voisines et même les toits.

Siegfried referma la porte et la verrouilla.

Langelot regarda autour de lui, à la lumière des torches qui s'étaient allumées. De vieux volets de bois protégeaient la vitrine. Une centaine de

montres, de pendules et d'horloges, posées sur un comptoir, debout sur le sol, accrochées aux murs, haletaient d'un tic-tac fébrile. Sur leurs cadrans petits, grands, carrés, ronds, ovales, blancs, noirs, nus ou ornés, rampaient, comme animées d'une vie propre, une multitude d'aiguilles, les unes simples et noires, les autres ciselées, en or ou en argent.

Les fouilleurs gagnaient chacun son poste. Langelot n'avait jamais vu une telle précision, une telle compétence. De petits marteaux tapotaient les murs, les parois des meubles, les pieds des chaises. Toutes les serrures cédaient comme par enchantement aux « Sésame » mécaniques du serrurier. Le coffre-fort lui-même, scellé dans la muraille et dissimulé par une gravure de Böcklin, ne résista pas plus de quatre minutes. Le fouilleur spécialisé dans la paperasse parcourait des liasses de factures, des piles de registres, des paquets de lettres. Le fouilleur spécialisé dans les télécommunications sondait tous les recoins, toutes les épaisseurs, à la recherche d'installations secrètes. Le fouilleur spécialisé dans l'horlogerie ouvrait les pendules. Langelot, suivi de Siegfried, passa dans l'arrière-boutique où étaient entreposées d'autres horloges, non encore réparées, monta à l'étage, visita la cuisine-salle à manger et la chambre du vieil horloger, grimpa jusqu'au grenier où le spécialiste de la poussière prélevait des échantillons pour en étudier en laboratoire l'âge et la constitution. On cherchait une indication, si mince fût-elle, de complicité de Ludwig Hoffmann avec les espions.

En une heure et demie, un travail exhaustif fut accompli. Les fouilleurs rangèrent leurs instruments et s'éclipsèrent. Pas une trace de pas, pas un papier dérangé, pas une empreinte digitale ne pouvait trahir leur passage.

« Ont-ils trouvé quelque chose ? demanda Langelot à Siegfried.

— Je ne sais pas, répondit Pracht. Ils rendront compte chacun de leur côté au capitaine Mauer. As-tu vu cette technique ?

— « Colossal », reconnut Langelot. Et très utile. Surtout s'ils n'ont rien trouvé, évidemment. »

À vrai dire, il était un peu vexé. Le S.N.I.F. n'avait rien à opposer au matériel et à la précision des services allemands – rien, sinon l'inépuisable imagination de ses agents.

« Maintenant, nous passons au troisième mouvement du premier temps », annonça Siegfried.

À l'instant même, les installateurs firent leur entrée. Comme ils étaient nombreux et qu'ils apportaient un matériel difficile à dissimuler, les guetteurs avaient fait une diversion au numéro 31, où un feu de cheminée avait été simulé au moyen d'un pot fumigène. La voiture de pompiers qui se présenta sur les lieux créa un peu d'animation dans le quartier, et permit aux installateurs de passer inaperçus.

Immédiatement, les nouveaux arrivants se mirent au travail. Ils avaient, eux aussi, une heure et demie pour opérer. Ils savaient tous ce qu'ils avaient à faire et ne perdirent pas leur temps en palabres.

Chaque pièce, y compris les passages, le cabinet de toilette et l'escalier, fut pourvue de quatre microphones miniaturisés et d'un émetteur travaillant sur une longueur d'onde distincte. Il y avait ainsi neuf émetteurs et trente-six micros pour l'ensemble de la maison. Aucun bruit, si léger fût-il, qui s'y ferait entendre, n'échapperait à la surveillance des services de sécurité. Neuf récepteurs se trouvant à l'intérieur de l'immeuble des sections techniques correspondraient en effet aux neuf émetteurs situés dans la maison de Ludwig Hoffmann, et neuf magnétophones enregistreraient tout ce que recevraient les récepteurs. Les micros étant gros comme des têtes d'épingle et les émetteurs comme des montres d'homme, il y avait peu de risques pour que l'horloger pût les découvrir là où ils étaient cachés : dans le cadre d'acajou de la gravure de Böcklin, dans le bras d'un fauteuil disséqué et cicatrisé en cinq minutes, dans le poste de radio à transistor, dans la vieille bouteille d'encre sur l'étagère recouverte de poussière, sous la rampe de l'escalier, entre les solives du plafond, etc. Voilà pour la radio.

Les nouveaux arrivants se mirent au travail.

En outre, chaque pièce était pourvue d'un périscope à téléguidage. Ces périscopes étaient placés dans les plafonds et pouvaient être orientés à volonté par l'employé installé dans l'immeuble des sections techniques et chargé de les manœuvrer. Ils étaient reliés à des caméras de télévision travaillant sur piles et dissimulées dans l'espace séparant le plafond du plancher. Neuf périscopes, neuf caméras. Et, dans l'immeuble des sections techniques, neuf écrans auxquels correspondaient neuf caméras cinématographiques qui se mettraient automatiquement en marche, dès qu'une image nouvelle apparaîtrait sur l'écran. Le tout était complété par neuf projecteurs de rayons infrarouges, qui permettraient à l'ensemble d'opérer de nuit comme de jour.

Le tout, invisible.

Lorsque les installateurs eurent terminé leur travail, Langelot qui les avait vus dissimuler leurs appareils ne parvenait plus à retrouver les cachettes, si minutieux, si efficace en était le camouflage.

« Chapeau ! » s'exclama-t-il.

Siegfried éclata d'un rire wagnérien.

« Maintenant, partons, dit-il. Dans quatre minutes et vingt-cinq secondes, le chauffeur ramènera le père Ludwig chez lui. Viens, Languelotte. »

6

LES deux jeunes gens passèrent la nuit dans la villa du colonel Herrschen. Ils partageaient une chambre fort confortable, donnant sur une cour intérieure.

« Dis donc, Siegfried, demanda Langelot d'un ton narquois, tu ne me fais pas faire le tour du propriétaire ? »

L'énorme lieutenant Pracht rougit comme une jeune fille.

« Écoute, mon jeune camarade, dit-il. Tu m'es très sympathique, mais pourquoi n'essaies-tu pas de faire preuve d'un peu de compréhension ? Si je débarquais à Paris, te figures-tu qu'on t'autoriserait à me faire visiter le siège du S.N.I.F. ? »

Langelot fut contraint de reconnaître que Siegfried avait raison. Il se rappela son expérience de collaboration avec les services anglais[3], et

constata, une fois de plus, que la solitude des agents secrets n'était pas un vain mot. « *Solitaires mais solidaires* », disait la devise du S.N.I.F. Pour l'instant, Langelot ne savait pas très bien s'il aurait droit à la solidarité, mais pour la solitude, il était servi. Bien que Siegfried Pracht, garçon aimable et probablement excellent officier, dormît dans la même chambre que lui, Langelot ne s'était jamais senti aussi seul. L'inaction lui pesait. Sans se l'avouer, il attendait un moment propice pour prendre des initiatives, même interdites.

Le lendemain matin, il eut l'honneur d'être conduit à l'immeuble des sections techniques par le chauffeur du colonel, en compagnie du colonel lui-même. Bien entendu, Siegfried était de la promenade.

« Eh bien, dit Herrschen avec un étincelant sourire, comment le jeune et brillant sous-lieutenant Languelotte a-t-il le travail de nos équipes spéciales goûté ?

— Mon colonel, répondit poliment Langelot, il faut reconnaître que, pour la discrétion et le camouflage, les services allemands n'ont pas leur pareil au monde. »

Dans toutes les salles où passa le colonel, il y eut des explosions de « À vos rangs, fixe ! » en allemand, mais lui, souriant avec bienveillance, il demandait que personne ne se dérangeât de son travail.

Cependant, malgré les recommandations répétées de son supérieur, le capitaine Mauer tint à faire son rapport au garde-à-vous.

« Opération Guillotine. Opération entrée dans sa phase active au jour J, à l'heure H. Premier temps terminé. Premier mouvement mené à bien. Deuxième mouvement mené à bien. Sans résultat. Troisième mouvement mené à bien. Sans résultat. Deuxième temps commencé. Premier mouvement mené à bien. Attendons vos ordres pour déclencher deuxième mouvement.

— Mon colonel, intervint Langelot, pourriez-vous autoriser le lieutenant Pracht à me traduire tout cela en clair ? On a oublié de me donner la grille de décodage.

— Mais certainement, répondit Herrschen avec son brillant sourire. Moi-même je vous traduirai pour vous montrer avec quelle ponctualité les services allemands fonctionnent. La mission qui consistait à l'horloger éloigner est accomplie. Les diverses perquisitions sont accomplies, mais rien de suspect

n'a été trouvé. Les connnexions de télécommunications sont également accomplies, mais rien de suspect n'a encore été relevé. Mlle Mann est arrivée ce matin à l'hôtel *Bayern,* qui est celui où d'habitude monsieur le docteur avec elle descend. Elle a les faux plans par monsieur le docteur préparés apporté. Elle attend notre signal pour avec l'ennemi contact prendre.

— Quelle belle langue que l'allemand ! » s'écria Langelot, paraphrasant Molière.

Le colonel Herrschen, accompagné de sa suite, passa dans la salle des télécommunications. Des cloisons insonorisées partageaient cette salle en une vingtaine de cellules. L'une d'entre elles était réservée à l'opération Guillotine.

Une employée surveillait les neuf récepteurs radio et les neuf magnétophones correspondants. Dès qu'un bruit se faisait entendre, l'employée notait l'heure exacte et le récepteur qui venait d'entrer en action. En même temps, le magnétophone correspondant se mettait automatiquement à enregistrer. Lorsque le bruit cessait, l'employée notait de nouveau l'heure, et le magnétophone s'arrêtait de tourner.

Une autre employée surveillait les neuf écrans de télévision et les neuf caméras automatiques. Elle procédait de la même façon que sa collègue, à cela près qu'il lui incombait aussi de guider par télécommande les périscopes dissimulés chez l'horloger.

Ainsi, lorsque le colonel et les autres officiers entrèrent dans la cellule, l'écran n° 1 montrait le vieux Ludwig Hoffmann, une loupe vissée dans l'œil gauche, en train de réparer une montre. Le magnétophone numéro 1 fit entendre le son d'une clochette qui fut dûment enregistré. On vit l'horloger lever la tête. Aussitôt l'employée manœuvra le périscope de façon que la porte du magasin apparût sur l'écran. La figure d'une bonne grosse ménagère qui apportait un réveil à réparer se montra.

« *Guten Morgen*, *Herr Hoffmann !* transmit l'émetteur numéro 1.

— *Nein*, *es regnet nicht* », répondit le père Hoffmann, d'une voix querelleuse.

Siegfried Pracht partit d'un éclat de rire.

« Le vieux est sourd comme un pot, expliqua-t-il à Langelot. On lui dit « bonjour » ; il répond « non, il ne pleut pas. » Colossal ! »

Le colonel Herrschen demanda à Mauer ce que contenaient les enregistrements et les films réalisés depuis la veille.

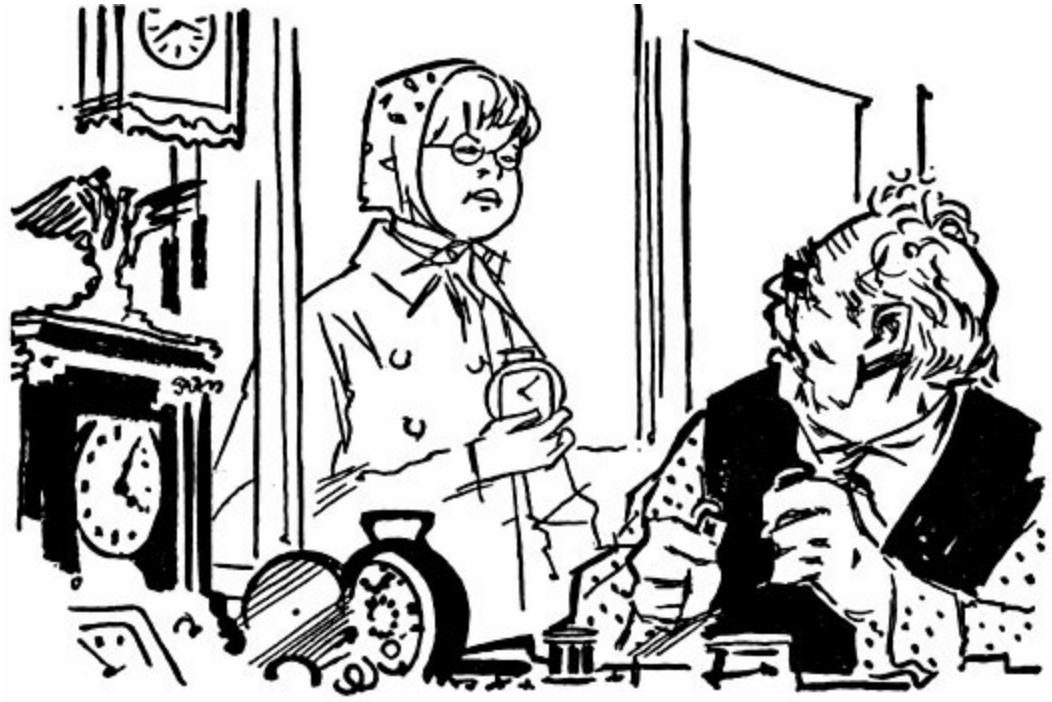
« Rien d'intéressant, mon colonel. Le vieux est rentré chez lui. Il s'est couché. Ce matin, il a déjeuné. Il a reçu quelques clients. Aucune parole suspecte n'a été échangée.

— Je vais y jeter un coup d'œil. »

Pracht traduisit obligeamment ce dialogue. Herrschen entra dans la cellule-réserve où il se fit projeter les films et passer les bandes magnétiques. Langelot ne fut pas invité à le suivre.

« Amuse-toi à regarder les écrans », lui conseilla amicalement Siegfried.

Langelot resta seul avec les deux employées. Celle qui s'occupait de la radio était une vieille demoiselle maigre, portant lunettes.



« Vous avez un travail bien fatigant, mademoiselle, lui dit Langelot. Que faites-vous si les neuf récepteurs se mettent à fonctionner en même temps ? »

Il ne reçut, pour toute réponse, qu'un regard courroucé et un chuintement indistinct qui devait signifier : « Je ne parle pas français. »

Langelot ne se laissait pas décourager facilement. Il se tourna vers l'employée chargée des écrans et des périscopes. C'était une dame de quelque

trente-cinq ans, corpulente et affairée.

« Madame, lui dit Langelot, c'est sur vos épaules que repose le succès de toute l'opération Guillotine. Un petit coup de périscope à droite quand il aurait fallu le tourner à gauche, et tout est manqué ! Mais je suis sûr que vos périscopes seront toujours tournés où il faut. »

L'employée rosit de plaisir.

« *Ach !* répondit-elle. Seuls les Français savent être aussi polis avec les dames.

— Comment, madame ! s'étonna-t-il. Mais vous parlez français !

— Je parle un peu, répondit-elle en se rengorgeant. J'avais une correspondante française et je suis allée passer huit jours chez elle.

— Dans quelle région ? demanda Langelot en s'accoudant au pupitre de commande des périscopes.

— À Plougastel-Plouézec.

— Très bien !

— Mais j'avais appris au lycée avant d'aller à Plougastel-Plouézec.

— C'était prudent.

— Non, parce qu'à Plougastel-Plouézec on parle breton.

— Justement. »

Elle se mit à rire.

« Et vous, mon lieutenant, d'où êtes-vous ?

— De Paris.

— *Ach !* Paris ! s'écria-t-elle. Ce doit être merveilleux ! Les musées, les jardins…

— Et les vitrines !

— Et les vitrines. »

L'employée chargée de la radio s'agitait sur sa chaise. Elle n'approuvait pas cette conversation avec un étranger. Mais, comme sa collègue occupait un poste plus important que le sien, elle n'osait rien dire. Cependant Langelot continuait à bavarder agréablement. Lorsque le colonel Herrschen ressortit de la réserve, le sous-lieutenant français et Mme Gertrude Tisch avaient échangé leurs noms et Langelot avait promis de piloter la bonne dame et son époux à Paris lorsqu'ils viendraient y passer leurs vacances.

« Mauer avait raison, dit Herrschen. Actuellement rien ne nous permet

encore de savoir comment l'horloger avec les espions en communication entre. »

Langelot jeta un coup d'œil à l'écran numéro 1. Ludwig Hoffmann, 77 ans, ses cheveux blancs hirsutes lui faisant une auréole autour de la tête, maniait toujours, de ses mains aux veines gonflées, une petite pince et un tournevis. De temps en temps, il changeait d'outil en marmonnant quelques jurons inoffensifs que la radio transmettait fidèlement. Si Langelot continuait à raisonner comme il l'avait fait à propos de Bertha en considérant qu'une apparence innocente était une preuve de culpabilité, il était amené à conclure que l'horloger Ludwig Hoffmann était un maître espion. Mais, s'étant trompé pour Bertha, le jeune agent secret était disposé à plus de circonspection.

« Pauvre vieux ! » murmura-t-il en voyant Hoffmann changer de loupe d'un air rageur et en l'entendant grogner encore une fois :

« *Donnerwetter noch einmat !* »

« Je voudrais bien savoir comment il va faire pour communiquer avec les autres espions, quand Bertha lui aura donné le mot de passe », pensait Langelot.

Le colonel Herrschen fit trois pas, les mains derrière le dos, s'arrêta, sourit à la cantonade.

« Le deuxième temps de la phase active commence ! » annonça-t-il.

Il alla s'asseoir à un bureau pourvu d'un téléphone, forma un numéro, prononça quelques mots. Il se releva, ravi.

« Mlle Mann sait qu'elle l'horloger maintenant appeler doit. Et nous, d'ici, nous allons les événements observer ! »

Les quatre officiers s'assirent face aux écrans, Siegfried servait d'interprète à Langelot.

« Le téléphone du père Hoffmann est branché sur la table d'écoute, j'espère ? dit Herrschen à Mauer.

— Oui, mon colonel. Mais avec le degré de sensibilité de nos micros, ce n'est qu'une précaution supplémentaire. J'espère que vous entendrez tout d'ici. »

Une sonnerie de téléphone retentit.

Sur l'écran, Ludwig Hoffmann sursauta, jura tout bas, tendit la main vers son appareil, décrocha.

« Hoffmann, j'écoute. »

Un murmure se fit entendre.

« Je ne comprends pas ce qu'elle dit », remarqua Herrschen.

L'horloger ne comprenait pas non plus.

« Parlez plus fort ! » cria-t-il d'un ton furieux. Nouveau murmure. Langelot avait peine à reconnaître la voix de Bertha.

« Plus fort ! Plus fort ! vociféra Hoffmann. Si vous êtes enrhumée, rappelez-moi quand vous serez guérie.

— M'entendez-vous maintenant ? demanda Bertha.

— Ah ! on l'entend, fit Herrschen. Mal, mais on l'entend.

— Je distingue ce que vous dites, ma petite fille, criait l'horloger. Mais c'est parce que j'ai l'oreille extrêmement fine. Vous, vous devriez faire soigner vos cordes vocales. Que désirez-vous ?

— Je suis Bertha Mann. Je suis descendue à l'hôtel *Bayern.* J'ai trois coucous à…

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je suis Bertha Mann. Je suis descendue…

— Vous êtes qui ?

— Bertha Mann.

— Ah ! Bertha Mann. Que ne le disiez-vous ? Et d'où m'appelez-vous ?

— De l'hôtel *Bayern.*

— *Bayern ?*

— Oui.

— Parfait. Qu'y a-t-il pour votre service ?

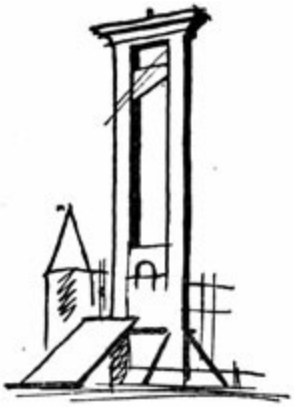
— Trois coucous à réparer. Pouvez-vous venir les chercher ? »

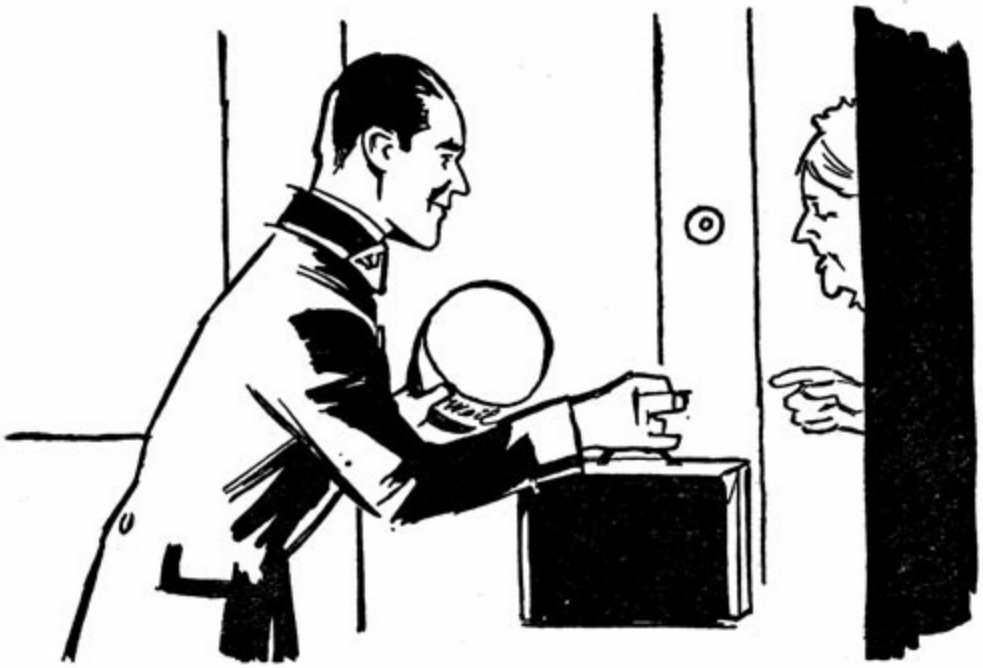
Le vieil horloger faillit laisser choir le combiné.

« Folle ! Vous êtes folle ! cria-t-il. Trois coucous à réparer, et vous voulez que je me dérange ? Je suis un médecin, mademoiselle. Je ne vais soigner à domicile que les malades qui en valent la peine. Pour les autres, je donne des consultations chez moi. Trois coucous ! Et puis quoi encore ? Pourquoi en avez-vous cassé trois d'un coup, d'abord ? Si vous voulez que je regarde ce qu'ils ont, prenez l'autobus et venez me voir. Cette jeunesse moderne, ça ne doute de rien. Bonsoir, mademoiselle. Et tenez, je vais vous donner un bon conseil qui ne vous coûtera rien : prenez des cours de diction ! »

Il raccrocha et revint à son travail en marmottant des considérations générales sur la jeunesse.

« Très bien ! s'écria le colonel Herrschen. Maintenant je suis curieux de savoir comment le vieux filou va faire pour mettre ses patrons au courant. »





7

« IL n'a pas l'air pressé, en tout cas », remarqua Langelot.

Bertha avait téléphoné à Ludwig Hoffmann à dix heures cinq. Il était onze heures et demie. Non seulement l'horloger n'avait pas écrit de lettre, n'avait pas donné de coup de téléphone, n'avait pas accroché de signal à sa porte ou à sa fenêtre, mais il n'avait pas reçu un seul client.

Le colonel Herrschen souriait toujours, mais il avait un pli d'énervement au coin de la bouche ; le capitaine Mauer vérifiait sans cesse le fonctionnement des récepteurs et des appareils de télévision ; le lieutenant Pracht bayait aux corneilles. Langelot observait en se rongeant les poings.

Le téléphone sonna dans la cellule. Mauer décrocha.

« Ligne directe de l'appartement 312 de l'hôtel *Bayern.* Pour vous, mon colonel. »

Le colonel pensa à faire un geste urbain à Siegfried pour l'autoriser à

traduire. Dans le sourire qui accompagna le geste, Langelot crut lire une expression ironique qu'il ne s'expliqua pas.

« De quelle ligne directe s'agit-il, Siegfried ?

— D'une ligne qui a été établie au cours de la phase préparatoire entre l'appartement qui avait été réservé à l'hôtel *Bayern* pour Mlle Mann, et nos propres réseaux. Écoute donc. »

Herrschen avait branché un amplificateur sur le téléphone si bien que ses compagnons pouvaient suivre son entretien.

« Colonel Herrschen ? Ici Bertha Mann, fit la voix inquiète de la jeune fille.

— Je vous écoute, mademoiselle Mann.

— Ça y est. Les autres ont pris contact avec moi.

— Ah ! Par quel moyen ? Par téléphone ?

— Non, monsieur le colonel. Un livreur d'un grand magasin, Weil, vient de déposer à mon nom une petite mallette de cuir.

— Que vous n'aviez pas commandée ?

— Que je n'avais pas commandée. La mallette contenait une lettre tapée à la machine. Je vous la lis ?

— Certainement.

— « Mademoiselle Mann, déposez les documents dans cette mallette. Quittez l'hôtel *Bayern* à 4 heures 10, en taxi, la mallette à la main. Faites-vous conduire à la gare. Promenez-vous-y de façon à pouvoir être aisément repérée. Nous nous assurerons ainsi de ce que vous n'aurez pas été suivie. À 4 heures 45, prenez un autre taxi et faites-vous conduire au numéro 44, Töpfergasse. Vous sonnerez à l'appartement 1 et vous demanderez M. Braun. Votre sécurité nous garantit votre exactitude à suivre ces instructions ainsi que la qualité des documents que vous nous remettrez. »

— Ce n'est pas signé ?

— C'est signé S.N.I.F. »

En expliquant à Langelot ce dernier point qu'il trouvait colossal, le lieutenant Pracht éclata d'un rire si sonore qu'il s'attira un regard réprobateur du colonel.

Au reste, le colonel était enchanté.

« Très bien, mademoiselle Mann, dit-il. Suivez ponctuellement ces instructions, et vous aurez rendu à votre pays un signalé service. Pour votre sécurité, ne craignez rien. Nous serons sans cesse là pour vous protéger. En outre, avec des plans artistement maquillés comme le seront sûrement ceux de monsieur le docteur, vous ne risquez rien.

— Monsieur le colonel, à ce propos, je voulais justement vous dire…

— Quoi donc ?

— Non, rien. »

Le colonel sourit avec indulgence.

« Soyez calme, ma petite fille, soyez très calme. Tout se passera bien. Votre patrie tout entière vous parle par ma voix. Mes respects, mademoiselle Mann. »

Il raccrocha.

« Mauer !

— À vos ordres, mon colonel.

— Premièrement : ne faites aucune enquête sur le livreur de chez Weil. C'est certainement un faux livreur, et tous les efforts que nous ferons pour nous renseigner ne pourront que nous trahir. Deuxièmement, voyez si par hasard ce Braun est fiché, encore qu'il s'agisse probablement d'un mot de

passe plutôt que d'un nom, de même que l'adresse indiquée est probablement celle d'une étape à partir de laquelle Mlle Mann sera transportée vers le lieu de rencontre proprement dit. Troisièmement, préparez-moi un plan de souricière mobile autour de la Töpfergasse.

— Bien, mon colonel. »

Mauer sortit. Herrschen se tourna vers Pracht et Langelot.

« Tout est parfait, dit-il. Une chose cependant m'échappe. Comment l'horloger a-t-il pu en contact avec ses chefs entrer ? Je ne me l'explique pas.

— Son téléphone est peut-être branché sur un circuit d'écoute, mon colonel, répondit Pracht.

— Non. Mauer à tout fait vérifier. Personne ne peut les communications téléphoniques du vieux fripon entendre… sauf nous, ajouta le colonel avec une visible satisfaction.

— Est-ce si important, mon colonel ?

— Certainement. Apprenez, mon jeune camarade, que, dans le renseignement, tout une importance égale revêt. Tout d'une importance primordiale est. N'est-ce pas, jeune et brillant lieutenant Languelotte ?

— Je suis de votre avis, mon colonel. Je pense même que nous ne devrions peut-être pas aller de l'avant tant que nous n'aurons pas tiré ce point au clair.

— L'exagération à la jeunesse appartient ! » déclara majestueusement Herrschen qui tempéra sa majesté par un sourire éclatant.

Mauer revenait.

« L'appartement n° 1 du 44 de la Töpfergasse est habité par Heinrich Braun, plombier, 38 ans, non fiché.

— Merci. »

On passa encore une demi-heure à regarder travailler l'horloger. Deux clients vinrent le voir peu après midi.

« Tout cela est très instructif, dit Langelot. Je vais pouvoir me mettre horloger quand j'aurai pris ma retraite. »

Son humour ne fut pas apprécié. Mauer se présenta à nouveau :

« Mon colonel, le projet de souricière.

— Expliquez-moi votre schéma. Pracht, il sera inutile de traduire ces détails techniques qui ne pourraient qu'ennuyer votre camarade. »

Langelot se mordit les lèvres : il n'avait pas compris le sens de chaque mot, mais il devinait bien qu'il s'agissait d'une interdiction. Pracht rougit jusqu'à la racine des cheveux. Langelot n'insista pas. Pourtant il piaffait.

Il devina que des effectifs considérables étaient mis en œuvre, que des forces d'intervention pédestres et motorisées étaient prévus, qu'elles seraient pourvues de l'équipement et de l'armement le plus moderne, avec voitures radio, microphones paraboliques, fusils à lunette, gaz hilarants, etc., que l'opération était longue de façon à pouvoir intervenir dans la Töpfergasse, ou bien à suivre l'adversaire une fois qu'il serait déclaré, dans quelque direction qu'il batte en retraite. *Fünf* gardes-du-corps étaient exclusivement chargés de la protection rapprochée de Mlle Mann.

« C'est combien, *fünf ?* Tu peux tout de même me dire cela, demanda-t-il à Pracht.

— Cinq », répondit tout bas le bon Pracht qui n'était pas sûr de ne pas trahir un secret d'État.

Cinq, c'était beaucoup, mais Langelot trouvait que ce n'était pas assez : il aurait voulu être le sixième.

Herrschen fit quelques critiques, donna quelques coups de crayon rouge sur le plan, sourit trois fois et commanda :

« Exécution ! »

Puis, se tournant vers le Français :

« Languelotte, dit-il, je vous invite à assister à la capture des espions que nous recherchons. Avec le plan que je viens d'approuver, ils ne peuvent nous échapper. C'est d'une mathématique impossibilité. Vous verrez une démonstration de ce qu'un service parfaitement organisé faire peut et doit. Maintenant, allons déjeuner. »

8

SERRANT étroitement la petite mallette rectangulaire tendue d'un joli cuir havane, et contenant le cahier C, Bertha sortit de l'hôtel *Bayern* à 4 heures 10. Un taxi l'attendait. Un chasseur lui en ouvrit la portière. Elle monta.

« À la gare », dit-elle.

Le taxi démarra.

Bertha jetait autour d'elle des regards angoissés. Le chauffeur, un grand gaillard roux, lui parut suspect. Elle remarqua qu'une Volkswagen grise roulait derrière le taxi et crut qu'elle le suivait intentionnellement. Jamais, de toute sa vie, Bertha Mann n'avait eu aussi peur.

Elle avait peur parce qu'elle allait rencontrer les espions, qu'ils se montreraient peut-être discourtois, méchants, qu'ils l'interrogeraient, qu'ils la brutaliseraient, qu'ils la séquestreraient…

Elle avait encore plus peur parce qu'elle savait bien qu'elle leur voulait du mal, à ces espions, qu'elle était le cheval de Troie du colonel Herrschen, et que, si parfaitement organisée que fût sa protection, elle serait, pendant un temps, « l'élément le plus exposé du dispositif ami », comme disait élégamment le colonel. L'ennemi pouvait très bien apprendre ou deviner qu'elle avait pris contact avec les services amis, et le rendez-vous de la Töpfergasse pouvait n'être qu'un guet-apens.

C'étaient là des raisons suffisantes pour plonger dans l'épouvante une jeune fille de vingt et un ans, naturellement timide.

Mais Bertha en avait encore trois autres. Son père lui avait remis une enveloppe contenant, lui avait-il dit, les faux plans réalisés dans la nuit par la section de dessin des Usines et laboratoires Mann. Or, Bertha avait ouvert l'enveloppe et n'y avait trouvé qu'un seul cahier des fameux volumes, le cahier C : A et B manquaient.

« Papa, avait-elle dit d'un ton craintif, et les autres cahiers ? »

M. Mann avait fait un geste vague de ses longues mains de chef d'orchestre.

« Tu ne comprends rien à ces choses-là, avait-il répondu. C'est beaucoup mieux ainsi. Dis-leur que tu n'as pas pu voler les autres cahiers. Promets-les-leur pour dans quinze jours. Ils seront assez contents d'avoir celui-ci, crois-moi. D'ailleurs, en une nuit, on n'aurait jamais pu réaliser trois faux cahiers.

— Mais, papa…

— Ne réplique pas. Je sais ce qu'il faut pour ta sécurité. C'est déjà assez terrible d'avoir à te hasarder dans une aventure pareille sans que tu viennes encore compliquer les choses. Surtout, ne parle pas des cahiers manquants au colonel Herrschen. Je te le défends. »

M. Mann, qui était veuf, adorait sa fille. Bertha le savait bien. « Mais, disait-elle, papa est un génie et les génies ont quelquefois de drôles d'idées. » Elle avait pris la précaution de téléphoner sous un prétexte futile au chef de la section de dessin.

« Je suis désolée de vous déranger après la nuit que vous avez passée…

— Moi, mademoiselle Mann ? J'ai passé une excellente nuit, je vous remercie. J'espère seulement que vous avez dormi aussi bien que moi. Qu'y a-t-il pour votre service ? »

Donc, trois raisons supplémentaires d'avoir peur : les faux cahiers A et B n'étaient pas dans la mallette ; le cahier C qui s'y trouvait n'avait pas été fabriqué dans la nuit par la section de dessin comme le prétendait le docteur Mann ; et enfin il y avait une troisième raison secrète, qui faisait passer des frissons dans le dos de Bertha.

« On est arrivé, ma petite demoiselle. »

Bertha paya, descendit. Elle se trouvait devant la gare. Elle entra dans la salle des pas perdus. Elle tenait la mallette par la poignée, à deux mains. Qu'arriverait-il si elle la perdait ?

« Je suis si étourdie. Je perds toujours tout. »

Elle fit les cent pas, regardant tantôt l'horloge, tantôt sa petite montre d'or, attendant 4 heures 45 pour prendre un autre taxi qui la conduirait dans la sinistre Töpfergasse, à l'autre bout de la ville.

Bertha savait qu'on l'avait envoyée dans cette gare pour pouvoir la repérer sans se faire voir : donc les espions avaient les yeux sur elle. Était-ce ce monsieur qui lisait ce journal, ou ce garçon qui fumait cette cigarette, qui la surveillait ?

À 4 heures 36, un train entra en gare. Les voyageurs se ruèrent vers l'extérieur. Bertha se réfugia contre un pilier, pour n'être pas bousculée. Effrayée, elle regardait passer cette marée de visages indifférents, appartenant à des hommes et à des femmes qui vivaient tranquillement leur vie, sans être mêlé à des affaires d'espionnage.

Soudain, elle se sentit poussée. Elle se retourna. Un homme de haute taille, portant un gros pardessus sur le bras, avait foncé droit sur elle, probablement sans la voir.

« Pouvez pas faire attention ? » cria-t-il en se raccrochant à elle pour ne pas tomber.

Ce fut elle qui tomba.

« La mallette ! »

La mallette lui avait été arrachée dans sa chute ; elle la vit sous les pieds des gens, à deux mètres d'elle.

« Bon, bon, pardon, je m'excuse, vous êtes une maladroite », dit le monsieur au chapeau.

Il sauta sur la mallette, la saisit par la poignée. Un instant plus tard,

Bertha était de nouveau debout, tremblant de tout son corps et serrant contre elle la précieuse mallette que l'homme lui avait remise après l'avoir ramassée.

« Si les espions m'ont vue la perdre, que vont-ils me dire ? » pensait-elle. En même temps, elle était pleine de reconnaissance pour l'homme qui l'avait bousculée mais lui avait rendu son trésor.

Elle attendit 4 heures 45, prit un autre taxi, dont le conducteur lui parut encore plus suspect que le premier, et donna en bégayant l'adresse de M. Braun. Des pensées absurdes lui traversaient l'esprit :

« Ce chauffeur travaille peut-être pour les espions, mais il est peut-être aussi indicateur de police. Dans ce cas, il sait peut-être que ce M. Braun est un espion. Au lieu de me mener là-bas, il va peut-être me conduire directement en prison. »

Elle savait que c'était impossible. Mais son imagination, exacerbée par les mois d'angoisse qu'elle venait de vivre, délirait.

En outre, la protection mise en place par le colonel Herrschen était si parfaitement camouflée que Bertha ne parvenait à distinguer aucun des gardes du corps qui lui avaient été promis.

« Et si le colonel m'avait oubliée ? pensait-elle. Ou bien il me sacrifie peut-être délibérément. Ces gens des services secrets sont comme ça (sauf Langelot, bien sûr) : tout pour réussir la mission… »

Le taxi s'arrêta dans l'étroite venelle. Bertha se trouva seule devant le numéro 44. Sa vue se troublait légèrement. Elle entra dans un passage exigu mais rigoureusement propre. Il y avait un escalier et trois portes. L'une des portes portait le numéro 1. Bertha la regarda pendant près d'une minute avant de trouver le courage de sonner. Enfin elle pressa le bouton.

Il n'y eut pas de réponse.

Elle sonna une deuxième, puis une troisième fois. Elle frappa avec les phalanges, cogna avec son petit poing. Mais le silence régnait dans la maison ; simplement, dans l'appartement numéro 3, la radio faisait entendre des valses de Strauss.

Bertha s'adossa au mur. Elle n'en pouvait plus.

La porte de l'appartement numéro 2 s'ouvrit. Une ménagère à l'air redoutable apparut sur le seuil.

« M. Braun ? demanda Bertha d'une toute petite voix.

— Le plombier ?

— Celui de l'appartement 1.

— Eh bien, c'est le plombier. Il est à son travail. Il ne rentre pas avant sept heures.

— J'ai… j'ai ceci à lui remettre, dit timidement Bertha en tendant la mallette.

— Je n'accepte pas de commissions. Bonsoir », répliqua la ménagère en claquant sa porte.

Bertha essaya de raisonner :

« Que s'est-il passé ? Moi, je n'ai pas repéré mes gardes du corps, mais les espions ont dû s'apercevoir de quelque chose. Ils ont décommandé le rendez-vous. Maintenant ils savent que je les ai trahis. Ils vont m'assassiner. Il faut fuir le plus vite possible. »

Elle sortit précipitamment de la maison, remonta la Töpfergasse en courant, tourna à droite puis à gauche pour semer d'éventuels poursuivants. Elle finit par déboucher sur un boulevard. Un taxi passa, qu'elle ne prit pas, pensant qu'il lui avait été dépêché par les espions. Elle monta dans un autobus, descendit à la troisième station. Là, elle osa prendre un taxi et se fit conduire à l'hôtel *Bayern.* Elle s'attendait à être menée dans quelque repaire de bandits, mais non : elle se trouva saine et sauve sur le perron de l'hôtel.

« Ah ! je devine ! pensa-t-elle. Ils m'attendent dans ma chambre, comme l'autre fois, à *l'Alcazar.* Je ne vais pas y aller. Pourtant, il faut bien que j'avertisse le colonel Herrschen de ce qui est arrivé. Le seul moyen, c'est la ligne directe qui part de ma chambre. Que faire ? Ah ! si Langelot était là ! »

Elle pria un chasseur de monter avec elle.

« Je ne me sens pas très bien », dit-elle.

Cela ne surprit personne : elle avait une mine effroyable. Dans l'ascenseur, une pensée lui vint :

« Et si le chasseur est à la solde de l'ennemi ? »

Elle se secoua :

« Je suis en train de devenir folle. »

Le chasseur lui ouvrit la porte de son appartement et s'effaça pour la laisser passer.

« Non, non, dit-elle. Passez le premier. J'ai trop peur. »

L'homme était bien stylé. Il poussa la conscience professionnelle jusqu'à visiter les placards et à plonger sous le lit pour s'assurer que l'appartement était vide, sans même que Bertha l'en priât. Il avait l'habitude des clientes nerveuses.

« Dois-je envoyer chercher un médecin ? » demanda-t-il.

Bertha remercia, expliqua qu'elle se sentait déjà mieux, et verrouilla la porte dès que le chasseur fut sorti. Ensuite elle s'obligea à passer elle-même les placards en revue. L'homme avait dit vrai : il n'y avait personne.

Alors elle décida de téléphoner au colonel. Mais d'abord elle voulut tirer les plans de la mallette pour les cacher, par mesure de prudence.

Les fermoirs claquèrent en s'ouvrant.

La mallette était vide.

9

LE colonel Herrschen, sur le siège arrière de sa voiture radio, commençait à trouver le temps long. La souricière Guillotine, qui comprenait dix-neuf véhicules et quatre-vingts personnes, était en place depuis deux heures de l'après-midi. Le colonel avait été tenu au courant, minute par minute, des déplacements de « l'élément le plus exposé du dispositif ». Mlle Mann avait été signalée à la sortie de l'hôtel *Bayern,* à la gare, au 44 de la Töpfergasse d'où elle était ressortie portant toujours la mallette et sans avoir eu de contacts avec l'adversaire : un agent dissimulé sur le palier du premier étage l'assurait formellement. Elle avait ensuite tourné en rond dans le quartier, enfin elle avait pris un autobus et un taxi pour rentrer à l'hôtel. Que s'était-il donc passé ? Le colonel Herrschen s'impatientait : ses dix-neuf véhicules et ses quatre-vingts spécialistes n'avaient rien – si l'on ose dire – à se mettre sous la dent.

« L'homme qui vous a bousculé et qui portait... »

Le téléphone mobile bourdonna dans la voiture. Le lieutenant Pracht, assis à la gauche du colonel, décrocha.

« Pour vous, mon colonel. Le central vous transmet un appel sur la ligne directe de l'hôtel *Bayern*.

— Passez-moi ça. Ici Herrschen, j'écoute.

— Monsieur le colonel, fit la voix angoissée de Bertha, je n'ai plus les plans.

— Comment ? » rugit Herrschen.

Avec un grand effort, il se calma, adressa un sourire éclatant au micro et prononça, du bout des lèvres :

« Mettez-moi au courant, mon petit. »

Bertha raconta. Pracht, qui avait pris le deuxième écouteur, traduisait à voix basse. Langelot, assis à la gauche de Pracht, était tout oreilles.

« Bien, dit Herrschen, lorsque Bertha eut terminé. Je pense savoir comment les plans ont disparu.

— Mais je n'ai pas lâché la mallette un seul instant !

— Si, mademoiselle Mann. L'un de mes hommes a déclaré que vous aviez été bousculée à la gare, que vous étiez tombée et que vous aviez lâché la mallette pour trois secondes. J'espère que vous ne vous ressentez pas de votre chute.

— Jamais personne n'aurait eu le temps d'ouvrir cette mallette, d'y prendre les plans, et de la refermer, monsieur le colonel.

— Certes pas, dit Herrschen, avec un fin sourire. En revanche, une substitution a fort bien pu avoir lieu. L'homme qui vous a bousculée et qui portait un gros pardessus sur le bras dissimulait sans doute sous le pardessus une mallette identique à la vôtre. C'est la sienne qu'il vous a rendue. Le tout est de savoir maintenant si cet homme faisait partie du réseau que nous nous efforçons de démanteler, ou bien d'un réseau rival. Je vais vous envoyer une voiture qui vous conduira à la villa. Nous y tiendrons un conseil de guerre. Je vous remercie, mademoiselle Mann ; vous avez été très courageuse. »

Il raccrocha.

« On démonte la souricière, mon colonel ? demanda le capitaine Mauer, assis à côté du chauffeur.

— Pas encore, répondit Herrschen. Faites envoyer une voiture à Mlle Mann à l'hôtel *Bayern.* Chauffeur, direction le P.C. ! »

Mauer achevait de donner des ordres par radio lorsque le téléphone bourdonna encore une fois. Pracht prit le combiné.

« Mon colonel, la ligne directe. »

Herrschen tendit la main. Il y eut un autre bourdonnement. On appelait la voiture sur une deuxième ligne. Pracht décrocha l'autre appareil.

« Mon colonel, la table d'écoute montée sur la ligne directe. On vous demande d'écouter un enregistrement. »

Herrschen avait un combiné dans chaque main.

« Allo, Mademoiselle Mann ?… Vous venez de recevoir un appel ? Oui, je sais. Si vous voulez bien raccrocher, je vais en écouter l'enregistrement. – Allo, table d'écoute ? À vous. »

Une employée annonça :

« Ici table d'écoute montée sur la ligne ordinaire de l'appartement 312 à l'hôtel *Bayern.* Veuillez écouter appel fait à partir de la cabine téléphonique 619, à 17 heures 53. »

On entendit une sonnerie, puis la voix légèrement haletante de Bertha :

« Allo ?… Allo ?…

— Mlle Bertha Mann ? demanda une voix d'homme, un peu grasse.

— Allo, oui, c'est moi. Allo.

— Ici le S.N.I.F. Votre envoi n'était pas complet.

— Quoi ? Vous avez reçu… ?

— Nous n'avons pas reçu les cahiers A et B.

— Écoutez, je suis désolée. Je n'avais aucun moyen de vous prévenir. Je n'ai pas pu me les procurer. Donnez-moi un sursis. Je ferai mon possible… »

Il y eut un bref silence. Puis la voix d'homme dit :

« Nous prendrons contact avec vous quand nous aurons besoin des autres cahiers. Pour l'instant, il est inutile de courir des risques superflus de détection. »

Un déclic : l'inconnu avait raccroché.

Herrschen raccrocha à son tour. Il paraissait soucieux. Il ne comprenait pas.

10

LE conseil de guerre se réunit dans la salle de conférence de la villa. Le colonel Herrschen prit place au haut bout de la table ; il avait à sa gauche le capitaine Mauer et le lieutenant Pracht ; à sa droite, Mlle Mann et le sous-lieutenant Langelot, qui savait trouver en Bertha une traductrice plus compréhensive que ne l'était Siegfried.

« Résumons-nous, commença le colonel. Examinons d'abord le point de vue de l'adversaire. Il apparaît clairement que la rencontre qui a eu lieu à la gare était préparée, et que les instructions suivies par Mlle Mann ultérieurement n'avaient d'autre but que de tromper les forces de l'ordre, nous en l'occurrence. L'adversaire s'étant emparé des documents en gare de Munich, la souricière montée autour de la Töpfergasse ne pouvait se refermer que sur le vide. Le nom de Braun et l'adresse ont été, selon toute probabilité, choisis au hasard dans l'annuaire des téléphones. En d'autres termes,

l'adversaire a pleinement réussi sa manœuvre qui consistait à obtenir les papiers transportés par Mlle Mann, sans nous donner la moindre prise pour le saisir, tandis que, de notre côté, nous ne réussissions que partiellement la nôtre, puisque nous remettions à l'adversaire de faux plans, mais sans réussir à établir un contact avec lui. »

Langelot trouva que c'était une façon élégante de présenter l'échec de l'après-midi.

« En revanche, poursuivait Herrschen, ce que je ne comprends pas, c'est : 1° qu'un seul cahier se soit trouvé dans la mallette ; 2° que l'adversaire s'en soit déclaré temporairement satisfait. Mademoiselle Mann, pourriez-vous éclairer ces deux points ? »

Bertha rougit. À ce moment, la porte s'ouvrit, et un sous-officier introduisit M. Mann, qui s'avança à pas précipités vers la table en fer à cheval.

« Alors, commença-t-il, cette plaisanterie est-elle terminée ? Puis-je reprendre ma fille ? »

Le colonel Herrschen se leva pour saluer le grand homme.

« Docteur Mann, dit-il, je ne vous attendais pas, mais je suis content de vous voir. Notre opération n'a pas eu tout le succès escompté, et il reste plusieurs questions à élucider. D'abord, pourriez-vous m'expliquer pourquoi il n'y avait qu'un seul faux cahier dans l'enveloppe que vous avez remise à votre fille ?

— Colonel, répliqua sèchement l'électronicien, je n'ai pas l'habitude d'être interrogé sur ce ton. Votre *Kriegspiel* ne m'intéresse pas et je commence à avoir assez de l'espionnite qui sévit autour de moi. On me surveille, on me protège, on expose ma fille à je ne sais quels sévices, on fait rater des opérations dangereuses, et tout cela pourquoi ? Parce que j'ai le malheur d'inventer des choses utiles à l'État. Je trouve que l'État a une curieuse façon de récompenser ses serviteurs. »

M. Mann s'était croisé les bras sur la poitrine, et, son front dégarni rejeté en arrière, ses cheveux aux reflets d'étain ondulant sur sa nuque, il avait plus que jamais l'air d'un chef d'orchestre adressant d'amers reproches à un premier violon qui avait joué faux.

« La question n'est pas là, docteur Mann, répondit le colonel. Je vous ai

posé une question. Pourquoi n'y avait-il qu'un seul faux cahier…

— Avez-vous arrêté les espions ?

— Justement non, et comme eux, de leur côté, se sont emparés des pseudo-plans et qu'ils ne peuvent manquer de s'apercevoir qu'ils sont faux, je voulais vous consulter…

— Vous avez fait du beau travail, Herrschen ! s'écria M. Mann. Les plans qui sont entre les mains des espions sont de pseudo-pseudo-plans. C'est le vrai cahier C que j'ai mis dans l'enveloppe : je pense qu'il est temps que vous le sachiez. »

Lentement, les oreilles du colonel Herrschen changèrent de couleur. Elles passèrent du rose le plus tendre au rouge sang de bœuf.

« Qui a pu vous donner l'idée de vous comporter d'une façon aussi puérile, aussi irresponsable, aussi pathologique, monsieur le docteur Mann ? tonna-t-il.

— Je ne vous permets pas d'élever la voix en me parlant, répliqua le docteur Mann en hurlant de toute la force de ses poumons. Je ne suis pas un de vos plantons, monsieur le colonel. Je suis Bernhard Mann, l'homme qui a inventé les circuits Mann.

— Et qui les a mis entre les mains d'une bande d'espions internationaux !

— Il fallait bien que je protège ma fille. Qui me garantissait que les espions n'allaient pas la retenir jusqu'au moment où ils se seraient assurés de l'authenticité des plans ? Et s'ils s'étaient aperçus qu'elle leur avait livré de faux plans, vous imaginez-vous qu'ils l'auraient relâchée et qu'ils lui auraient envoyé un bouquet de roses le lendemain ?

— Un bouquet de roses ! Colossal ! » éclata Siegfried Pracht.

Un coup d'œil terrible du colonel le fit rentrer la tête dans les épaules. Le docteur Mann continuait à parler en gesticulant de ses longs bras.

« Devais-je avoir confiance dans la protection que vous prétendiez pouvoir assurer ? Ah ! Herrschen, vous prétendiez aussi que vous arrêteriez les espions. Où sont-ils ? Non, non, la seule garantie sérieuse consistait à remettre à ces gens le véritable cahier C contenant les véritables plans de mes circuits.

— Vous êtes un cas clinique, docteur Mann, répondit le colonel en grinçant des dents. Que vous aimiez votre fille, soit. Mais que vous risquiez la sécurité de votre pays, de toute l'Europe, du monde entier, parce que vous n'aviez pas confiance dans la compétence de mes services, ce n'est pas seulement de la haute trahison : c'est de la folie. Enfin ! Vous savez bien qu'une fusée équipée d'une calculatrice miniaturisée à circuits Mann sera une arme permettant aux plus petits pays de défier les plus gros, et comme telle…

— Je le sais. Je le sais mieux que vous. »

Les deux hommes étaient plantés l'un en face de l'autre, des deux côtés de la table. Leurs faces rougies exprimaient tant de colère qu'on se demandait si les cendriers de marbre n'allaient pas se transformer bientôt en massues et en projectiles.

« Eh bien, reprit Herrschen, vous qui doutiez de notre capacité à protéger votre fille, étiez-vous si sûr que nous réussirions à capturer des espions dont on connaît, après tout, les hautes qualités manœuvrières ? »

L’électronicien eut un sourire ironique et secoua la tête.

« Dans ce cas, poursuivit le colonel, comment avez-vous pu, comment avez-vous osé, leur donner les moyens de provoquer – qui sait ? – peut-être la guerre mondiale. »

Le sourire du docteur Mann devint méprisant.

« Je ne leur ai rien donné du tout, déclara-t-il d’une voix contenue et triomphante. Le cahier C est incompréhensible, inexploitable, inutilisable, pour quiconque ne possède pas les cahiers A et B. »

Herrschen s’essuya la sueur du front, et la couleur de ses oreilles redescendit de deux crans la gamme des rouges.

« Vous en êtes sûr ? demanda-t-il. Ce n’est pas que le texte soit chiffré, j’espère, car, vous le savez : il n’y a pas de texte indéchiffrable, il suffit d’y mettre le temps.

— Il ne s’agit pas de chiffre, mais de notions absolument nouvelles que vous seriez bien incapable de comprendre, répondit le docteur Mann. C’est comme si, dans les cahiers A et B, j’expliquais le principe de la machine à vapeur et que le cahier C fût un indicateur des chemins de fer.

— Alors, dit Herrschen, la situation est légèrement moins dramatique que je ne l’avais craint.

Néanmoins, mon cher docteur, je me dois de vous faire remarquer… »

Pendant ce temps, Bertha chuchotait quelque chose à l'oreille de Langelot.

« Dois-je le leur dire ? » demanda-t-elle en guise de conclusion.

Langelot soupira profondément.

« Oui, fit-il. Vous n'avez pas le droit de vous taire. Un peu de courage. Au point où ils en sont, ils ne vous gronderont pas : ils se querelleront entre eux. »

Bertha se leva. Langelot lui tenait la main sous la table.

« Papa, colonel, dit-elle. Je crains de vous avoir induits en erreur hier. J'ai sciemment minimisé les renseignements que j'avais donnés à Franz Werner. En fait, bien que je ne lui aie jamais remis de papiers, j'apprenais par cœur des phrases entières des cahiers A et B, et je recopiais des formules… Il ne possédait pas les détails de l'invention, mais il en connaissait les principes. S'il travaillait véritablement pour les espions… »

Elle n'alla pas plus loin. Son père et le colonel la considéraient avec épouvante. Herrschen comprenait maintenant pourquoi l'adversaire n'exigeait pas la remise immédiate des cahiers A et B : d'ores et déjà, il possédait tous les renseignements qu'il désirait.

« Votre fille a peut-être déclenché une troisième guerre mondiale, dit lentement le colonel au docteur Mann.

— Elle est une imprudente, et vous un incapable ! répliqua le docteur Mann au colonel Herrschen.

— Si vous permettez, balbutia Bertha, je vais rentrer à l'hôtel. Je suis souffrante. »

Personne n'essaya de la retenir. Elle adressa un pauvre sourire à Langelot et sortit.

Herrschen fit quelques pas, les mains derrière le dos, cherchant à reprendre son sang-froid.

« Résumons-nous… », commença-t-il.

Pendant qu'il parlait, Langelot réfléchissait. Il avait sa petite idée sur la façon de sauver les plans perdus, et il se préparait à l'exposer dès que le colonel aurait fini de parler par longues phrases solennelles. À la première

pause, Langelot demanda à Siegfried :

« Veux-tu traduire ? »

Mais le colonel Herrschen était irrité. Il pivota brusquement sur les talons, et, tentant vainement de modérer l'expression de son mécontentement par un sourire qui n'eut rien d'éclatant :

« Non, dit-il en français. J'estime trop mes correspondants de Paris pour croire qu'ils ont la naïveté un agent ne parlant pas allemand envoyer avoir pu. Cette comédie assez duré a. Si le jeune et brillant sous-lieutenant Languelotte tout ce que nous disons comprend – ce que, pour ma part, je crois, il n'a pas besoin d'interprète. S'il ne comprend pas entièrement tout – ce que possible je tiens pour –, eh bien, il n'a qu'à perfectionner son allemand en cherchant à nos secrets percer. Pracht, vous ne traduirez plus un mot. »

Langelot se leva. Un peu sottement, il était vexé de voir mettre en doute la bonne foi de ses supérieurs et la sienne. Il se mit au garde-à-vous.

« Avec votre permission, mon colonel, je vais acheter un manuel d'allemand. Je reviendrai quand je l'aurai assimilé. Mes respects, mon colonel. »

Ni Herrschen ni les autres ne prêtèrent la moindre attention au sous-lieutenant français qui venait de quitter la salle après une petite déclaration assez ridicule. Herrschen discutait avec Mauer des précautions à prendre pour empêcher les plans de sortir de Munich, et de la vaste opération qui serait nécessaire pour les retrouver. On commencerait naturellement par arrêter l'horloger Hoffmann et par l'interroger avec toute la sévérité requise.

Ce ne fut qu'après avoir évoqué les tables d'écoute, les stations d'écoute radio, les barrages de police, les contrôles d'identité, et par conséquent la nécessité de mettre les autorités civiles au courant du regrettable impair qui avait été commis par les militaires, que le colonel se rappela soudain son invité.

« Et le Français ! s'écria-t-il. Le Français que nous devions impressionner par le fonctionnement impeccable de nos services ! Pracht, où est Languelotte ?

— Je ne sais pas, mon colonel, il est sorti.

— Pracht ! tonna Herrschen. Vous aurez huit jours pour négligence. Vous aviez reçu une mission précise : ne pas quitter Languelotte d'une semelle.

— Je pensais, mon colonel…

— Vous êtes un officier subalterne. Vous commencerez à penser quand vous sortirez de l'École de guerre. Retrouvez-moi immédiatement Languelotte, et ramenez-le-moi. Il ne faut pas qu'il puisse communiquer avec ses chefs avant que nous n'ayons réparé notre bévue. »

Siegfried sortit de la salle au pas gymnastique. Le géant n'aurait pas de difficulté à ramener Langelot une fois qu'il l'aurait retrouvé.

Mais, au fait, où était passé Langelot ?

11

« AH ! Ils se méfient de moi, pensait Langelot en sortant de la villa. Eh bien, ils n'auront pas mon idée. Je l'exploiterai tout seul. Avec ma connaissance de l'allemand, ce sera une gageure. Mais après tout, dans ce pays où tout le monde est spécialiste, pourquoi ne serais-je pas celui des gageures ? Évidemment, Montferrand me reprochera d'avoir pris des initiatives alors que je devais jouer les spectateurs impassibles. Mais je ne peux tout de même pas laisser les circuits Mann aux mains de l'ennemi ! »

Devant le perron de la villa stationnaient plusieurs voitures, dont celle du colonel, que le chauffeur astiquait minutieusement. Langelot alla droit à lui.

« De la part du colonel Herrschen, dit-il en français. Conduisez-moi à l'immeuble des techniques sections. »

Il croyait qu'il se ferait mieux comprendre en inversant l'ordre de l'adjectif et du nom. Il ne se trompait pas.

« *Zu Befehl, Herr Leutnant*[4] », répondit le chauffeur en esquissant un garde-à-vous, avant d'aller ouvrir la portière à l'officier français qu'il savait avoir déjà conduit à la même adresse.

Langelot se laissa tomber sur les moelleux coussins de la Mercédès.

« Ça présente indéniablement des avantages d'être colonel, remarqua-t-il. Il faudra que j'y pense, pour mes vieux jours. »

Dix minutes plus tard, Langelot entrait dans l'immeuble des sections techniques. Un planton l'arrêta.

« Je désire voir Mme Gertrude Tisch, de la part du colonel Herrschen », déclara Langelot.

Le planton paraissait disposé à faire des difficultés. Langelot gonfla ses joues et se mit à vociférer :

« Allez immédiatement me chercher le chef de poste. Je viens de la part du colonel. Je n'ai pas de temps à perdre. »

Le planton ramena un sous-officier qui avait vu Langelot le matin, en compagnie du colonel.

Il y eut un nouveau « *Zu Befehl*, *Herr Leutnant* » et le sous-officier guida Langelot jusqu'à la cellule Guillotine.

« La discipline a du bon », pensait Langelot.

L'excellente Mme Tisch parut ravie de le revoir.

« C'est le colonel Herrschen qui m'envoie, annonça Langelot sans rougir. Pourriez-vous me faire passer tous les films de ce matin ? Je veux dire ceux où l'horloger reçoit des clients.

— À vos ordres, monsieur le lieutenant, répondit Mme Tisch. Donnez-vous la peine d'entrer dans la réserve. »

Après un regard pour l'écran de télévision numéro 1, sur lequel on voyait le père Hoffmann fouiller les entrailles d'une horloge de campagne, Langelot passa dans la réserve et s'assit devant un écran de cinéma. Mme Tisch, aplatissant sa forte corpulence contre la paroi insonorisée, appuyait sur des boutons. L'obscurité se fit. Par la porte entrouverte, Mme Tisch continuait à surveiller les appareils dont elle était responsable.

Une fois de plus, les clients défilèrent devant l'horloger qui les recevait tous du même air si furibond. Un ouvrier, une petite fille, un vieux monsieur apportaient des montres ou des réveils.

« Passez ! » commandait Langelot dès qu'il avait aperçu le visage de chaque client.

Il n'était nullement certain de trouver ce qu'il cherchait. Même si son idée était juste, il pouvait ne pas reconnaître son homme. Alors, il faudrait tout expliquer au colonel Herrschen, demander une descente chez l'horloger, perdre du temps…

« Ah ! fit-il soudain. C'était donc celui-là ! »

Le quatrième client n'était ni « le squelette », ni « le boucher » : c'était le monsieur blond et potelé, aux lunettes cerclées d'or, que Langelot avait photographié à la Conciergerie, après son entretien avec le guide Leblanc. Il apportait une grosse pendule rococo, que M. Hoffman lui fit signe de poser sur le comptoir.

« Arrêtez ! » dit Langelot.

Il tira de sa poche la photo qu'il n'avait pas communiquée au colonel.

« Pas de problème, c'est le même homme. »

Il montra la photo à Mme Tisch.

« C'est bien votre avis, Madame ?

— Oh ! oui, répondit Mme Tisch. Il ne peut y avoir de doute.

— À quelle heure, ce client ? »

Elle consulta un tableau.

« Neuf heures vingt, monsieur le lieutenant. »

Il aurait pu écouter l'enregistrement de la conversation, mais il y renonça. Il n'avait pas de temps à perdre. Il passa dans la cellule Guillotine, regarda l'écran. La pendule rococo était toujours là, au pied du comptoir.

« Madame Tisch, dit-il, je vous remercie du fond du cœur. Sans l'admirable technique allemande et la façon experte dont vous utilisez votre matériel, je n'aurais pu repérer ce dangereux personnage. Le colonel Herrschen sera content de vous. »

La grosse Mme Tisch s'épanouit de plaisir.

« Vous êtes trop bon, monsieur le lieutenant. »

Monsieur le lieutenant gagnait déjà la porte, mais il s'arrêta.

« Ah ! j'oubliais, fit-il. Le colonel m'a ordonné de lui rapporter un récepteur à ondes courtes. Pouvez-vous me faire donner cela ? »

Ravie de rendre service, Mme Tisch téléphona au magasin ; trois minutes

plus tard, un sous-officier apportait à Langelot un récepteur à ondes courtes. Langelot signa un bon de décharge et dissimula l'appareil sous sa veste de daim.

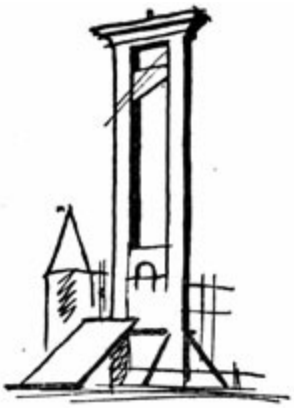
« Encore une chose, dit-il à Mme Tisch. Soyez bonne, téléphonez de la part du colonel Herrschen à l'hôtel *Bayern*, à Mlle Mann. Demandez-lui de venir de toute urgence à la pâtisserie *Niklaus*, Friedrichsstrasse, et d'apporter avec elle une pendule ne marchant pas. Utilisez la ligne directe avec l'appartement 312.

— Bien, monsieur le lieutenant. »

Compétente, discrète, disciplinée, Mme Tisch ne s'étonnait de rien. Le sous-lieutenant français qui était si charmant et qui lui transmettait les ordres du colonel pouvait compter sur elle.

Le chauffeur attendait devant la porte.

« Friedrichsstrasse ! commanda Langelot. Et essayez de vous dépêcher, mon vieux. Nous sommes pressés. »



12

LE chauffeur ne comprenait pas le français, mais le ton de Langelot était expressif. La Mercédès démarra en trombe.

Langelot était doué d'un excellent sens de l'observation naturel qui avait encore été développé par les méthodes scientifiques du S.N.I.F. C'est ainsi que, la veille, il avait remarqué que le magasin du 33, Friedrichsstrasse pouvait être commodément observé depuis la pâtisserie *Niklaus*, sise au 24. C'est là qu'il se fit déposer. Par gestes, il ordonna au chauffeur de l'attendre un peu plus loin. Puis il entra dans la pâtisserie.

Une odeur de pâte d'amande et de chocolat chaud y régnait. Une multitude de gâteaux de toute sorte, saupoudrés ou non de sucre, ornés ou non de fruits confits de différentes couleurs, souvent décorés de motifs géométriques ou d'initiales, quelquefois disparaissant sous une montagne de crème, s'alignaient sur des étagères faites de baguettes de cuivre étincelant.

De petites tables recouvertes de nappes de couleur occupaient le centre du magasin ; des jeunes femmes en costume bavarois faisaient le service.

Langelot s'installa près de la fenêtre et expliqua par gestes qu'il attendait quelqu'un. La serveuse pouffa de rire en voyant sa mimique, mais le laissa en paix.

Du coin où il était assis, il voyait parfaitement la porte du magasin de Ludwig Hoffmann.

« Pourvu, pensait-il, que l'homme aux lunettes ne soit pas venu chercher sa pendule rococo pendant que je faisais le parcours entre l'immeuble des sections techniques et la Friedrichsstrasse. »

« C'est vous qui vouliez me voir ? demanda Bertha en lui posant la main sur l'épaule. Quelle bonne surprise ! On m'avait dit que c'était le colonel Herrschen. »

Elle venait d'entrer. Elle avait les joues pâles et les yeux rouges. Elle portait, sous le bras, une pendule de marbre, de style Empire.

Langelot la fit asseoir.

« Je regrette d'avoir eu à vous déranger, dit-il. Mais, ma pauvre petite Bertha, j'avais absolument besoin d'un interprète. Commencez par expliquer à la serveuse que nous reviendrons dans cinq minutes et qu'elle doit absolument nous garder cette table. »

Bertha obéit. La serveuse, qui était d'humeur rieuse, pouffa encore une fois en voyant la grosse pendule, mais promit de réserver la table.

« Et maintenant, Langelot ?

— Maintenant, nous allons chez l'horloger en face, et vous détournez son attention en lui demandant de s'occuper immédiatement de ce monument que vous traînez. Donnez-le-moi. Où l'avez-vous volé ? »

En sortant de la pâtisserie, Bertha expliqua qu'elle avait tout simplement emporté la pendule qui ornait la cheminée de sa chambre d'hôtel.

« Si vous aviez vu la tête qu'ont fait le réceptionniste, le concierge, le portier, et les six chasseurs de service ! Mais ils n'ont pas eu le temps de réagir : j'étais déjà dans mon taxi. Expliquez-moi, Langelot : le pauvre père Hoffmann est le chef des espions ?

— Non, non, pas du tout. Il est complètement innocent. Vous allez comprendre. »

Les deux jeunes gens entrèrent dans la boutique en faisant tinter la clochette suspendue au-dessus de la porte. Langelot pensa que, en ce moment précis, Gertrude Tisch manœuvrait le périscope numéro 1 et constatait, avec quelque surprise, que le nouveau client qui entrait chez l'horloger n'était autre que le sous-lieutenant français lui-même.

Au reste, son œil exercé venait d'apercevoir la pendule rococo posée par terre, au pied du comptoir derrière lequel, à la lueur d'une petite lampe à abat-jour vert, travaillait le père Hoffmann en personne.

« Tenez, grand-père, dit Langelot en posant la pendule de l'hôtel *Bayern* sur le comptoir. Voyez si vous pouvez la faire marcher. »

Grincheux comme toujours, l'horloger demanda ce qu'on lui voulait. Ce fut Bertha qui répondit. Elle craignait d'avoir cassé la pendule de sa tante en la laissant tomber. L'horloger, qui était sourd, commença par comprendre que la tante était tombée, puis il demanda qu'on lui laissât l'objet.

« Il me la faut aujourd'hui, dit Bertha.

— Oui, oui, dans trois semaines, un mois », répondit l'horloger.

Bertha joignit ses petites mains.

« Très bien, dit Langelot. Vous commencez à ressembler à un angelot de porcelaine. Continuez. »

Le père Hoffmann cria à en perdre la voix qu'il était un grand médecin, qu'il ne perdait pas son temps à soigner des monstres qui, par leur existence même, insultaient à l'art de l'horlogerie, qu'il ne pouvait accepter de réparer la grosse et inepte pendule qu'à temps perdu. Bertha répondit que sa tante était très sévère, qu'elle la gronderait beaucoup, que la pendule Empire n'avait pas de valeur propre, mais que c'était un souvenir de famille : son arrière-grand-père, tué pendant la guerre de 70, en avait fait cadeau à sa grand-mère. Le vieil horloger sentit ses yeux se mouiller et dit qu'il jetterait un coup d'œil au souvenir de famille.

De tout cela, Langelot ne comprit pas un mot. Il s'était accroupi devant le comptoir si bien que M. Hoffmann, ne le voyant plus, avait oublié son existence.

L'agent français tira son couteau de sa poche, en fit apparaître le tournevis. Il prit la pendule rococo dans ses mains. Elle était en bronze. Deux statuettes de sirènes, vautrées sur des amas de coquillages, s'accoudaient au

boîtier qui contenait le cadran et le mécanisme. Quatre vis fixaient ce boîtier au socle. Langelot les enleva sans difficulté, séparant ainsi le socle du boîtier.

Le cadran n'avait pas de verre, et l'axe autour duquel devaient tourner les aiguilles paraissait creux.

« C'est là que se trouve le micro », pensa Langelot.

Ôtant le couvercle arrière du mécanisme, il fit apparaître, non pas l'enchevêtrement de roues dentées auxquelles on se serait attendu, mais une surface lisse, en matière plastique, portant un commutateur à deux positions et percée d'une ouverture par laquelle on voyait, en lettres blanches sur fond noir, un numéro : 018. Un bouton placé près de l'ouverture permettait de faire apparaître à volonté des numéros supérieurs ou inférieurs.

« Et voilà la longueur d'onde sur laquelle ils travaillent, pensa Langelot. Nous allons la modifier. Ça les incitera probablement à se dépêcher de venir chercher leur engin. »

D'un coup de pouce, il tourna le bouton jusqu'à ce que le numéro 011 se montrât. Puis, de sa veste, il tira son récepteur, le mit en état de marche sur longueur d'onde 011 et pressa l'écouteur contre son oreille gauche. Il entendit, retransmis par radio, précisément ce qu'il entendait avec l'oreille droite, c'est-à-dire le discours qu'était en train de prononcer M. Hoffmann, tout en disséquant la pendule Empire.

« Tout va bien. Je ne me suis pas trompé. Maintenant on va rire », pensa Langelot.

Il replaça le couvercle sur le boîtier, remit le boîtier dans son logement, revissa les quatre vis, et se releva.

« Eh bien ? demanda-t-il à Bertha. Qu'est-ce qu'elle avait, votre tocante ?

— Elle n'était pas remontée ! » répondit Bertha d'un ton piteux.

En effet, M. Hoffmann venait de donner trois tours de clef à la pendule et elle faisait entendre un joyeux tic-tac. Bertha offrit de payer ; l'horloger refusa énergiquement et demanda qu'on voulût bien transmettre ses hommages à la tante sévère. Langelot reprit la pendule sous son bras.

Cependant le lieutenant Siegfried Pracht venait d'appeler le colonel Herrschen au téléphone.

« Mon colonel, je me trouve actuellement dans l'immeuble des sections techniques. Le sous-lieutenant Languelotte s'y est rendu en empruntant votre

voiture. C’est ce que j’ai appris par le chauffeur du capitaine Mauer qui était là lorsque Languelotte a donné l’ordre de route. Je ne savais pas où Languelotte s’était dirigé ensuite, mais grâce aux écrans de surveillance, je viens de le voir arriver chez l’horloger Hoffmann, en compagnie de Mlle Bertha. Il s’est amusé à démonter une pendule en se cachant derrière le comptoir. Son attitude, je dois le dire, m’a semblé hautement suspecte. Il vient de sortir en emportant une pendule sous son bras. »

Les oreilles du colonel Herrschen s’empourprèrent.

« Je commence à en avoir assez de ce furet humain ! tonna-t-il. Ramenez-le-moi immédiatement.

— Quels moyens mettez-vous à ma disposition, mon colonel ? »

Le capitaine Mauer se pencha vers Herrschen et lui dit deux mots à l’oreille.

« Très juste ! s’écria Herrschen. La souricière n’est pas encore démontée. Utilisez-la. Vous en avez le commandement. »

Trois minutes plus tard, dix-neuf véhicules et quatre-vingts spécialistes équipés des moyens les plus modernes se mettaient à la recherche de Langelot.

13

LANGELOT et Bertha étaient installés devant deux tasses de bon chocolat fumant et un énorme plat de gâteaux.

« Je ne comprends toujours pas, dit Bertha.

— Suivez le raisonnement, répondit Langelot.

« Un. Les meilleurs fouilleurs du monde et le meilleur système de surveillance du monde m'indiquent qu'Hoffmann n'a pas communiqué avec l'adversaire.

« Deux. Bertha la mince – Mlle Mann sourit de ce surnom – téléphone à Hoffmann et l'adversaire réagit aussitôt.

« Cela signifie que la communication a été surprise par l'adversaire à l'insu de Hoffmann. Comment ? Par le moyen d'une table d'écoute ? Non, le circuit a été vérifié. Donc par radio. Mais, la veille, il n'y avait pas de poste radio chez l'horloger, nous le savons. Donc le poste radio a été introduit entre

le moment de la fouille et celui où Bertha la mince a appelé Hoffmann. C'est enfantin, vous ne trouvez pas ?

— Hum, fit Bertha en sirotant son chocolat.

— Or, il se trouve qu'il n'y a rien de plus facile que d'introduire un émetteur radio chez Hoffmann : on cache l'émetteur dans une pendule et on la lui apporte à réparer. Comme Hoffmann est sourd, même si l'émetteur ne transmet pas très distinctement votre message téléphonique relatif aux trois coucous, vous serez contrainte de le répéter tant de fois que, finalement, il n'y aura aucun doute possible. Avantage inestimable : Hoffmann est innocent ; même arrêté, même interrogé, il ne dira jamais rien qui puisse nuire aux espions. Leur seul travail consistera à venir ôter la pendule dès qu'elle aura servi. Ils ont dû préciser que la réparation n'était pas pressée, et maintenant ils trouveront un prétexte quelconque pour reprendre leur bien. En fait, ils auraient pu le faire dès cet après-midi, mais ils préféraient s'assurer que vous n'aviez pas dénoncé Hoffmann aux services de sécurité. Si une perquisition avait eu lieu après votre appel, si une souricière avait été montée chez lui, les espions en auraient été immédiatement avertis, ils auraient pu fuir sans laisser la moindre trace derrière eux. Ce chocolat est-il de votre goût ? Moi, je le trouve trop sucré, et je file, car voilà l'espion en chef qui s'est aperçu que son émetteur ne fonctionnait plus et qui vient voir ce qui se passe. En fait, l'émetteur fonctionne toujours mais sur une autre longueur d'onde. Résultat, bien que je ne connaisse pas Munich, je réussirai probablement à filer notre homme jusqu'à son repaire. À tout à l'heure, Bertha. Au bout de la rue, vous avez la voiture du colonel Herrschen. Faites-vous conduire à la villa et mettez le père Herrschen au courant. Ne craignez rien : le chauffeur est très complaisant. Dites-lui que vous venez de ma part. »

Et Langelot, laissant, pour la première fois de sa vie, une jeune fille régler l'addition, sortit précipitamment de la pâtisserie *Niklaus*. En effet, il venait d'apercevoir une vieille connaissance – un monsieur blond, potelé, aux lunettes cerclées d'or entrer chez Hoffmann.

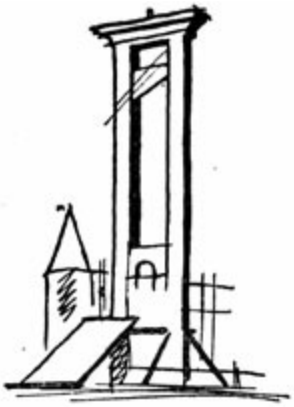
Le crépuscule était tombé. Les réverbères s'allumaient. À la lueur de sa petite lampe verte, l'horloger travaillait toujours. Après une brève discussion avec son client, il donna un grand coup de poing sur la table. Tous ses outils volèrent en l'air. Le client ramassa la pendule rococo et sortit. À pas

précipités, il remonta la Friedrichsstrasse.

Soixante mètres derrière lui, marchait Langelot qui avait apparemment très mal aux dents, car il serrait un mouchoir contre sa joue – et un écouteur contre son oreille… Le récepteur était toujours caché dans sa veste, et lui indiquait s'il était dans la bonne direction, si bien qu'il n'avait pas besoin de suivre son homme à vue : lorsque les bruits de la rue qu'il entendait en radio s'éloignaient, il pressait le pas ; lorsqu'ils se rapprochaient, il ralentissait.

À quarante mètres derrière Langelot, rasant les murs avec une habileté professionnelle qui le rendait presque invisible malgré sa taille gigantesque, marchait le lieutenant Siegfried Pracht, qui trouvait la conduite de l'officier français de plus en plus suspecte et avait résolu d'en avoir le cœur net. Après tout, une substitution pouvait avoir eu lieu. Languelotte n'était peut-être pas Languelotte, mais un espion qui avait pris sa place…

Et, à trente mètres derrière Pracht, s'avançaient les éléments les plus rapprochés des effectifs engagés dans la souricière Guillotine. D'autres éléments progressaient dans les rues parallèles. D'autres ménageaient des barrages en avant ou des points de recueil en arrière. Une voiture cellulaire, une ambulance, et dix-sept véhicules radio des services de sécurité convergeaient ainsi en direction du numéro 17 Bruderstrasse, vers lequel se dirigeait M. Gerhard Smeit, une pendule rococo sous le bras.



14

LA grosse saucisse rouge qui sert de langue à Monsieur T humecte encore ses lèvres déjà mouillées.

« Eh bien ? » demande le monumental cul-de-jatte de sa voix de petite souris des champs.

Sur l'écran de télévision qui est placé en face de Monsieur T apparaît le visage replet de M. Gerhard Smeit. Ses lunettes cerclées d'or ne sont pas seules à briller : toute sa face reluit de satisfaction.

« Monsieur T, annonce-t-il, j'ai le plaisir de vous rendre compte de ce qui suit :

« Premièrement, le cahier C, contenant les plans des circuits miniaturisés Mann, est en ma possession. Il nous est possible soit de pressurer encore notre informatrice, de façon à obtenir la livraison des cahiers A et B, soit de nous référer à la reconstitution de ces cahiers, faite par le regretté Franz

Werner, totalement inutilisable en tant que telle, mais qui forme une introduction satisfaisante au cahier C.

« Deuxièmement, considérant la mission comme terminée, j'ai ordonné le regroupement des agents 67, 88 et 91 qui l'ont menée à bien. Ces agents se trouvent actuellement au siège de l'antenne 4 d'où j'émets.

« Troisièmement, aucun incident n'est survenu en cours de mission, à l'exception du dérangement d'un émetteur qui a cessé de fonctionner, à un moment où cette défaillance ne pouvait plus nous causer aucun désagrément.

« Néanmoins, je pense que cette antenne a assez servi. Je demande son transfert ainsi que la dispersion des agents utilisés pour cette mission. »

Monsieur T se passe la langue sur les lèvres. Ses yeux glauques n'expriment rien. Cependant, quel qu'il soit, où qu'il se trouve, Monsieur T sait que, à partir de maintenant, il possède les moyens de construire un armement redoutable, qui lui permettra de traiter d'égal à égal avec les puissants de ce monde.

« Gerhard Smeit, prononce-t-il de sa voix flûtée, je n'attendais pas moins de vos hautes capacités. Les plans devront être acheminés par vos soins à la boîte à lettres 48. Vous les remettrez en main propre, contre décharge, au responsable de la boîte. Votre antenne sera transportée à Cologne. Mettez-vous en quête d'un local adéquat et adressez-moi le devis par la voie ordinaire. Vous ordonnerez aux agents 67, 88 et 91 de se rendre à leurs points de ralliement respectifs. Leurs primes de fin de mission seront versées à leurs comptes en banque, de même que la vôtre.

— Merci, Monsieur T.

— Vous me ferez également parvenir un relevé de vos frais de mission. Calculez-les largement, comme d'habitude.

— Merci, Monsieur T.

— Entreposez le matériel de votre antenne dans un garde-meuble, à un faux nom, à l'exception de ce qui peut être dissimulé facilement. Cherchez une occasion de vente avantageuse des locaux de l'antenne et vendez-les à votre profit. Ce profit s'ajoutera à votre prime.

— Oh ! merci, Monsieur T.

— Maintenant voulez-vous me montrer ce fameux cahier C ? Je suis curieux de le voir. »

Gerhard Smeit, qui est assis dans un fauteuil, face à un micro et à une caméra de télévision travaillant en circuit fermé avec le mystérieux P.C. de Monsieur T, prend la mallette havane qui repose sur ses genoux, l'ouvre et en retire un épais cahier jaune. À ce moment, la voix de Monsieur T couine :

« Qui est ce garçon ? »

Gerhard Smeit se retourne. Un jeune garçon blond, en veste de daim, les mains levées, se tient derrière lui, et, derrière le garçon, apparaît la face rouge et carrée du numéro 88. Monsieur T les a aperçus sur son écran.

« Un petit curieux qu'on vous amène, chef ! » déclare 88.

Monsieur T piaille :

« Vous êtes tous des imbéciles ! Vous vous êtes laissé surprendre. Mes ordres sont révoqués. Appliquez le programme d'autodestruction de l'antenne. Smeit, vous transporterez les plans avec vous jusqu'au point GB-3. Vous trouverez d'autres instructions dans la poche de l'amiral Sir Horace Tristram, comme vous savez. Pour les agents, repli immédiat sur les points de mise en sommeil. Terminé.

— Un instant, Monsieur T, crie M. Smeit. Que ferons-nous de l'indiscret ? »

Un éclat cruel se glisse dans les yeux ternes de Monsieur T qui gazouille :

« Interrogez-le à fond. Abattez-le… Faites disparaître le cadavre. »

15

LE 17 de la Bruderstrasse était un pavillon de brique d'aspect modeste, avec une porte donnant dans un étroit jardinet. De chaque côté de cette porte, une fenêtre. Et trois fenêtres à l'étage. Le jardinet était fermé par une grille longeant le trottoir.

Hâtant le pas, Langelot vit Gerhard Smeit traverser le jardinet et entrer dans le pavillon. Apparemment, il avait simplement poussé la porte, sans utiliser de clef.

Langelot s'arrêta, perplexe. Quarante mètres derrière lui, Siegfried Pracht s'arrêta aussi, et tous les éléments de la souricière Guillotine ralentirent leur mouvement.

Fallait-il entrer dans le pavillon à la suite de l'homme à la pendule ? Fallait-il attendre qu'il voulût bien ressortir ? Fallait-il chercher un moyen de joindre le colonel Herrschen et lui demander de faire cerner la maison ?

Langelot hésitait.

Ses doutes furent bientôt résolus par la conversation qu'il entendit grâce à l'écouteur qu'il maintenait collé à son oreille.

« Tout va bien ? demandait une voix inconnue, probablement celle de l'homme qui portait la pendule.

— Impeccable ! répondit une autre voix, qui ressemblait à celle de l'espion que Langelot avait surnommé le squelette.

— Bien. Je vais immédiatement appeler T, puisque c'est l'heure des vacations possibles. Il sera content de savoir que nous avons les plans. Vous, regardez-moi un peu cet émetteur qui ne fonctionne plus. L'horloger m'a pourtant dit que personne n'avait touché à la pendule.

— Donnez-moi ça, patron. »

Puis un bruit de portes claquées, de tiroir ouvert, le grattement d'un tournevis…

Dans quelques instants, l'adversaire saurait que l'émetteur n'était pas en panne, que la longueur d'onde sur laquelle il travaillait avait simplement été modifiée. Ce serait l'alerte. Les espions se disperseraient aussitôt, en emportant les plans que, d'après ce que disait l'homme à la pendule, ils semblaient n'avoir pas encore fait suivre à leur destinataire.

Il fallait intervenir immédiatement, si faibles que fussent les chances de succès.

« Snif, snif ! » murmura Langelot.

La gaieté qui s'emparait de lui aux moments du danger rayonnait dans ses yeux lorsqu'il poussa la grille et traversa le jardinet du 17, d'une démarche souple de chat sauvage.

Une plaque de cuivre ornait la porte. *Gerhard Smeit*, *Ingénieur*, y lisait-on. Sur le côté, il y avait un bouton de sonnette. Tout cela paraissait fort ordinaire. Il n'y avait même pas de judas optique.

« Le système de sécurité se trouve à l'intérieur », pensa Langelot.

Une dernière fois, il pressa l'oreille contre son écouteur. Tout en sifflotant, le squelette s'escrimait avec un tournevis contre le couvercle fermant le fond du boîtier. Langelot se débarrassa du récepteur, le posa par terre, fourra sa main droite sous son aisselle gauche et en ramena le pistolet 5,5 long qu'il emportait dans toutes ses missions. Raccourcissant le bras droit

à l'intérieur de la manche, de façon que seul le bout du canon dépassât, il respira un bon coup et poussa la porte en tournant la poignée avec la main gauche.

La porte céda et ne déclencha pas de sonnerie d'alarme. Langelot l'ouvrit toute grande, sans le moindre bruit. Elle donnait sur un vestibule étroit et obscur dans lequel prenait naissance un escalier menant à l'étage supérieur et disposé de telle façon qu'un factionnaire pouvait s'y tenir pour faire le guet sans risquer d'être vu.

Néanmoins, il fallait entrer.

En deux enjambées, Langelot gagna le couvert de l'escalier. S'il y avait une sentinelle sur les marches, elle se trouvait maintenant au-dessus de Langelot, sans moyen d'agir sur lui. Il attendit trois secondes. Rien ne se produisit. Une porte se trouvait tout près de lui, sous laquelle filtrait un rai de lumière. Il la poussa et entra, le pistolet au poing, dans une salle à manger des plus ordinaires. Il y avait un buffet avec de la vaisselle de faïence, une table recouverte d'une nappe à carreaux, six chaises vernies. Sur l'une d'entre elles, était assis « le squelette » ; le socle de la pendule rococo était posé sur le plancher près de lui ; il tenait le boîtier sur ses genoux et regardait avec stupéfaction la longueur d'onde indiquée par l'émetteur : 011, alors qu'il l'avait lui-même réglé pour qu'il travaillât sur 018.

En entendant le bruit que fit la poignée de la porte, il leva les yeux. Un garçon en veste de daim le menaçait d'un pistolet.

« Haut les mains, le nez au mur ! » commanda Langelot.

Le squelette éclata de rire.

« Ma parole, le petit croit que c'est arrivé ! s'écria-t-il. Il se figure qu'il a dépisté et capturé une bande d'espions ! Jette ton arme, mon mignon. Et n'essaie pas de te retourner. Tu as un fusil-mitrailleur dans le dos. »

Langelot hésitait à le croire, mais la pression d'un canon dans ses reins le fit changer d'avis. Il était tombé dans un piège dont, à l'avance, il avait deviné l'existence. Ah ! c'était par trop sot ! La sentinelle des espions se trouvait dans l'escalier au moment où il était entré ; elle l'avait repéré, suivi ; maintenant il se trouvait dans une situation bien plus désespérée que le jour où il s'était laissé prendre la tête dans une lunette de guillotine.

Il laissa tomber son pistolet.

La voix du « boucher » retentit derrière lui :

« Qu'est-ce que c'est que ce zouave-là ? Allez, avance. »

Langelot s'avança à l'intérieur de cette salle à manger qui avait l'air si banal, si intime. Le squelette se leva à sa rencontre.

« D'où sors-tu ? »

Langelot le regarda droit dans les yeux. Pour le moment, son esprit, pourtant fertile en expédients, ne trouvait aucune échappatoire.

« Vas-tu parler ? » demanda la voix du boucher.

La pression du canon se fit plus forte.

À ce moment, un troisième personnage entra dans la pièce. Langelot ne pouvait le voir, mais il l'entendit parler.

« *Was ist los ?* » demanda-t-il.

« S'il y en a toute une garnison, et encore panachée Français-Allemands, je suis cuit », pensa Langelot.

Le squelette répondit en français :

« Une visite qu'on n'attendait pas.

— Il faut le bressender au jev ! dit le nouveau venu.

— C'est une idée, remarqua le boucher. Le patron ne serait peut-être pas content si on réglait la question sans lui. Arrive, le gosse. Demi-tour, et ne t'avise pas de faire le malin. J'ai du 7,62 dans le canon. »

Langelot, obéissant aux instructions du boucher, passa dans le vestibule, le parcourut dans toute sa longueur, ouvrit une porte basse, et descendit un escalier menant à la cave.

« Pousse ! » commanda l'espion.

Langelot poussa un vantail d'acier et se trouva dans une pièce sans fenêtres, aux murs de béton. Pour tout meuble, un fauteuil, plastique et nickel, placé dos à la porte et face à une caméra de télévision et à un poste de radio émetteur-récepteur. Le fauteuil était couronné d'une nuque blonde que Langelot reconnut comme celle de l'homme qu'il filait depuis vingt minutes.

Le boucher, suivi du squelette et d'un grand gaillard – celui-là même qui avait bousculé Bertha et opéré la substitution des mallettes – s'arrêtèrent sur le seuil. Ce fut alors que Monsieur T interrompit Gerhard Smeit pour lui demander qui venait d'entrer.

16

LORSQUE Monsieur T eut coupé la communication, Gerhard Smeit se tourna vers ses trois subordonnés.

« Et les dispositions de sécurité ? cria-t-il en français. Qui est de faction, en ce moment ? Pourquoi a-t-il abandonné son poste ? »

Les espions n'eurent pas le temps de répondre. Tout en remettant le cahier jaune dans la mallette, Smeit poursuivait :

« Dispersion immédiate pour tout le monde, sauf 88, qui restera ici, interrogera ce garçon, et fera sauter l'antenne aussitôt qu'il aura terminé. 67, tu passes par la rue. 91, tu prends la porte de derrière.

— Et vous, patron ? demanda 67, le « squelette ».

— J'aviserai, répondit Smeit. Filez ! »

Les trois hommes se précipitèrent dans l'escalier. Smeit emportait la précieuse mallette. Langelot et 88, le boucher, restèrent seuls dans la salle de

béton.

« Tourne-toi ! » commanda le boucher. Sans baisser les mains. »

Langelot se tourna, et se trouva face à son ennemi, qui était un peu plus grand et deux fois plus large que lui. En outre, l'homme tenait à deux mains un fusil-mitrailleur BAR qui ne semblait pas lui peser plus qu'une brindille de bois.

Langelot n'avait pas précisément peur, c'est-à-dire qu'il n'éprouvait rien de honteux ni de débilitant, mais il savait que l'adversaire était décidé à lui faire passer un mauvais quart d'heure, puis à l'abattre, et cela ne le réjouissait nullement. Il pensa cependant que la longueur du BAR jouait en sa faveur, car le boucher ne pourrait approcher de lui que pour le frapper avec la main tout en continuant à le menacer avec l'arme.

« Parle. Dépêche-toi, ordonna 88. Qui es-tu ? Vite.

— Je suis un officier d'un service de renseignement français, répondit Langelot.

— Toi, un officier ? Un enfant de troupe, oui.

— Tu veux voir ma carte ? »

Le boucher eut un instant d'hésitation. Il aurait déjà dû fouiller son prisonnier, mais avait omis de le faire dans l'affolement général.

« Dans quelle poche est la carte ? demanda-t-il.

— Intérieure droite.

— Bouge pas ! »

Maintenant son arme de la main gauche, comme Langelot l'espérait, 88 tendit la droite vers la poche correspondante du captif. En même temps, il se penchait vers lui ; suivant le mouvement, le long canon du BAR se détourna de sa cible pour une seconde.

Langelot ne fut pas long à profiter de l'avantage. Il se jeta tout contre l'espion, cherchant le corps-à-corps, et, avec sa hanche, écartant encore plus le fusil mitrailleur. En même temps, ses mains déjà levées s'abattaient sur le cou du boucher, lui portant, du tranchant, un double atémi. Un coup de genou au ventre complétait le tout. 88 bascula en arrière. Sa main gauche lâcha le BAR, et son crâne heurta le sol de béton. Il perdit connaissance.

Ramassant le fusil-mitrailleur, Langelot se jeta à la poursuite de Smeit qui fuyait avec les plans.

17

CEPENDANT 67, le « squelette », avait traversé le jardin à pas précipités. Par prudence, Gerhard Smeit s'était placé sur le seuil du pavillon, dans l'ombre de la porte, et attendait la suite des événements.

Le squelette, ouvrant la grille, tourna à gauche. À cette heure-ci, le quartier était d'ordinaire désert, mais, pour une fois, deux hommes solidement bâtis se tenaient sur le trottoir et se racontaient à haute voix des histoires de pêche à la ligne.

« Pourquoi parler si fort ? » pensa le squelette.

Il fit demi-tour et remonta la rue vers la droite.

Un monsieur chapeauté venait à sa rencontre et lui demanda du feu. 67 aurait préféré ne pas s'arrêter, mais le monsieur lui barrait le chemin. 67 s'arrêta donc et porta la main à sa poche. Il entendit à ce moment que les deux pêcheurs avaient cessé leur conversation. Jetant un regard par-dessus

l'épaule, il les vit venir vers lui. Il allait se trouver encerclé. Alors, au lieu d'un briquet, il tira un pistolet :

« Laissez-moi passer », dit-il au monsieur au chapeau.

Le monsieur ne trahit pas le moindre étonnement et s'effaça. 67 se précipita en avant. Il n'avait pas fait trois pas que, bondissant d'une embrasure de porte, un géant blond le désarmait d'une prise au bras droit et le précipitait dans les bras des deux pêcheurs.

« Tenez, les gars ! Vous n'avez encore jamais pris de brochet aussi colossal ! » cria gaiement le lieutenant Siegfried Pracht, en descendant la rue vers le pavillon.

Siegfried ne savait pas si Langelot était un vrai officier français qui avait découvert le nid des espions, ou un faux officier français qui s'y était réfugié, mais il ne doutait pas que les espions – et peut-être encore les précieux plans – ne fussent là.

La porte du 17 Bruderstrasse se referma brusquement. Après avoir mis en place quatre verrous de sûreté, Gerhard Smeit traversa la maison de part en part et alla voir ce qui se passait de l'autre côté.

91, l'homme qui avait bousculé Bertha à la gare, était sorti par la porte de derrière donnant dans une ruelle qui formait impasse sur la gauche et, sur la droite, débouchait dans une rue perpendiculaire à la Bruderstrasse. Arrivé à l'extrémité de la ruelle, 91 la trouva bloquée par une grosse voiture qui faisait apparemment des manœuvres désespérées pour y entrer ou pour en sortir.

« Le stationnement est interdit ici ! » jeta 91 d'un ton furieux.

Il voulut passer, tourna le coin. Un bras l'agrippa par la manche.

« Halte ! Contrôle de police ! »

Il arracha sa manche, courut le long de la rue. Une auto démarra derrière lui, le rattrapa, déposant un homme trois mètres derrière lui et un second trois mètres devant, l'un et l'autre armés de mitraillettes. Le tout était réglé avec la précision d'un système d'horlogerie. 91 s'arrêta sur place et leva les bras : il se rendait.

Smeit referma la porte de derrière : il n'avait pas vu la capture de son adjoint, mais il avait entendu les mots « contrôle de police ». Tenant toujours la mallette havane, il gravit quatre à quatre l'escalier qui menait à l'étage, puis deux à deux l'échelle qui conduisait au grenier.

En bas, il entendit une explosion : Siegfried venait de faire placer un pain de plastic sous la porte d'entrée du pavillon, et le pistolet au poing, se précipitait dans le vestibule. La première personne qu'il rencontra fut Langelot qui sortait de la cave, armé de son BAR.

« Les plans ! cria Pracht.

— Suis-moi ! » répondit Langelot.

Il avait entendu la galopade de Smeit dans l'escalier, et se lança à sa poursuite.

Siegfried, ne sachant toujours que croire, courait après Langelot.

« Celui-là du moins ne m'échappera pas », se disait-il.

Arrivés au grenier, les deux officiers aperçurent une tabatière ouverte. Ils faillirent se battre pour savoir qui passerait le premier.

« Et l'hospitalité, qu'est-ce que tu en fais ? Je suis en Allemagne, il me semble ! » fit Langelot.

Pracht jeta un coup d'œil au visage sincère du Français et se rendit à son

argument.

Cependant Smeit courait sur les toits, espérant profiter de l'obscurité pour se laisser glisser dans quelque cour privée. Mais la souricière avait été montée à la perfection. Des hommes avaient déjà pris place derrière des cheminées, et, sur un ordre, ils allumèrent six projecteurs branchés sur les accumulateurs de voitures qui stationnaient autour du pâté de maisons. Les toits furent inondés de lumière.

Smeit, brandissant sa mallette, bondit d'un côté, de l'autre. Partout des hommes armés de mitraillettes se levaient à sa rencontre.

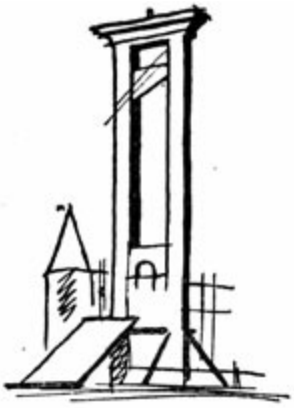
Il résolut de battre en retraite. Peut-être le chemin de la tabatière était-il encore libre ? Glissant sur le toit de tôle, M. Smeit atterrit tout juste entre Siegfried et Langelot. L'un lui mit la main au collet et le secoua comme les ratiers secouent les rats, pendant que l'autre lui arrachait la mallette.

« Donne-moi ça ! cria Pracht à Langelot. C'est d'une importance colossale. Et, tel que je te connais, tu es capable de photographier les plans pour que le S.N.I.F. en ait une copie.

— Je l'aurais déjà fait depuis longtemps, répondit Langelot en toute modestie. Mais, sans les cahiers A et B, à quoi veux-tu que le C nous serve ? »

Il tendait la précieuse mallette. Pracht la saisit de sa main puissante.

« Avec ça, dit-il, j'espère que le colonel annulera les huit jours d'arrêts qu'il m'a donnés par ta faute. »



18

AU grand dîner qui réunit les vainqueurs, le colonel Herrschen prit la parole, en faisant preuve de la majesté et de la bienveillance qui le caractérisaient.

Langelot l'écouta avec amusement, car il n'avait pas l'habitude de l'éloquence germanique ; Bertha, assise à côté de Langelot, avec reconnaissance, car Herrschen ne lui avait pas reproché les fautes qu'elle avait commises ; Mauer et Pracht avec dévotion, car ils étaient ses subordonnés ; M. Mann avec agacement, car la belle voix sonore du colonel l'empêchait de méditer sur les nouveaux circuits qu'il était en train d'inventer.

« Résumons-nous, prononça Herrschen en français, par politesse pour Langelot. Un adversaire que nous encore mal connaissons a les plans des circuits miniaturisés d'autoguidage Mann ravir failli. Mais, l'erreur le propre

de l'homme étant, il a une seule, unique, minuscule erreur commis. En exploitant cette erreur, grâce à l'esprit d'observation d'un petit lycéen français appelé Montferrand Michel, grâce aux initiatives quelquefois risquées mais toujours heureuses du jeune et brillant sous-lieutenant Languelotte, et grâce à la magnifique organisation des services allemands que l'honneur de commander j'ai, ainsi qu'à l'excellence de leur matériel, nous avons tous ensemble, de fil en aiguille, de Charybde en Scylla, et de pièce de cinq francs en souricière Guillotine, les desseins de l'adversaire victorieusement déjoué. *Vivat ! Vivat ! Vivat !!!* »

Fin du tome 6

---

[1] Voir *Langelot et les saboteurs*.

[2] Voir *Langelot et les espions*.

[3] Voir *Langelot et les saboteurs.*

[4] « À vos ordres, mon lieutenant. »